MMF 73.30

HISTOIRE
DE
FRANÇOIS WILLS,
5

OU LE TRIOMPHE DE LA BIENFAISANCE.

par l'Auteur du MINISTRE DE WAKEFIELD.

TRADUCTION DE L'ANGLOIS.

I. PARTIE.

A AMSTERDAM.
Chez D. J. CHANGUION.

A ROTTERDAM.
Chez H. BEMAN. / BENNET & HAKE.

MDCCLXXIII.

HISTOIRE

DE

FRANÇOIS WILLS,

OU LE TRIOMPHE DE LA BIENFAISANCE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

L'opinion du lecteur pourra bien ne pas être favorable à cet ouvrage, s'il en juge d'après la qualité des acteurs qui figurent dans ce chapitre; mais nous espérons que, dans la suite, leur compagnie ne lui paroîtra pas si désagréable.

VErs la fin du mois d'aout, environ sur les huit heures du soir, peu de tems après le coucher du soleil, trois voyageurs arrivérent, à pied, dans un de ces cabarets borgnes, sur le

grand chemin du nord, à dix-neuf milles de Londres. La pluie, qui étoit tombée sans interruption pendant une grande partie de la journée, les avoit tellement pénétré, qu'ils demanderent aussi-tôt quelques rafraichissemens. Leur triste état émut la maitresse du logis, veuve naturellement charitable & compatissante; elle commença par faire bon feu: l'habillement de ces nouveaux hôtes lui annonçant, d'ailleurs, qu'ils étoient d'une condition supérieure à celle des gens qu'elle hébergeoit ordinairement, cette petite observation ne contribua pas peu à exciter son émulation; elle redoubla donc d'activité. Nos voyageurs n'eurent plus plûtot quitté leurs habits pour les faire sécher, que le soin le plus pressant de la bonne hôtesse fut de leur apprêter quelque bon restaurant. Elle excelloit dans la préparation d'une liqueur, ou boisson, qui, composée de bierre, d'œufs, & de toutes sortes d'ingrédients propres à fortifier, rendit à nos voyageurs les forces & la vigueur que l'épuisement & la fatigue leur avoient fait perdre.

On feroit peut-être curieux de savoir quel nom portoit l'enseigne du cabaret dont il est ici question; mais les injures du tems n'en ayant pas respecté les peintures, cette obmission ne nous empêchera pas de continuer notre histoire.

L'entrée étoit remplie de Moissonneurs que la

pluie avoit forcé de déserter les champs: leur gaieté vive & franche se manifestoit par des éclats de rire dont toute la maison retentissoit; animés réciproquement par les chorus répétés de leurs chansons villageoises, ils écartoient ainsi de leurs plaisirs toutes réflexions affligeantes sur l'intempérie qui suspendoit leurs travaux.

Dans la piece la plus reculée de cette brillante hôtellerie, *dans l'appartement le moins honorable, mais sans contredit le plus attraiant*; dans la cuisine enfin, avoient été admis deux jeunes garçons qui travailloient dans une thuillerie voisine; obligés de quitter leur feu, que la pluie avoit éteint, ils étoient venus se mettre à l'abri auprès de celui de notre bonne hotesse, dont l'humanité mérite bien d'être transmise à la postérité par nos éloges. On verra, au surplus, dans le cours de cette histoire, combien nous sommes jaloux d'honorer la vertu, & de rendre justice au mérite, même *dans les personnes* d'une condition pauvre & obscure; aussi, l'insolence, l'avarice & les bassesses n'y seront pas ménagées, sans égard aux titres fastueux de ceux qui se laissent dominer par ces indignes passions. On jugera à ce debut que l'auteur est pauvre, & que ses sociétés ne sont composées que d'honnêtes indigens.

La conversation des deux manœuvres, qui

étoient placés au coin opposé du feu qu'occupoient nos voyageurs, ne laissoit pas que d'être fort amusante; elle servit à dissiper leur chagrin, & ils l'écouterent avec plaisir. Il ne manquoit à ces deux garçons, pour les exciter davantage, qu'un pot de la boisson qu'ils avoient vû préparer. M. Wills (c'est ainsi que se nommoit un des trois étrangers, que nos lecteurs connoitront plus particulierement, s'ils ont la patience de continuer cette histoire jusqu'a la fin.) Mr. Wills, dis-je, ordonna à l'hôtesse de leur en apprêter: cette bonne femme obéit avec tout l'empressement dont elle étoit capable; nulle préference, d'ailleurs, n'excitoit son ardeur plutôt en faveur du riche que du pauvre, elle les servoit l'un & l'autre avec le même zéle; l'argent d'un ouvrier, disoit-t-elle, n'a-t-il pas la même valeur que celui d'un Lord? bien différente en cela de messieurs les aubergistes des grandes routes, qui croyent ne devoir être enrichis que par des voyageurs de qualité.

En préparant la liqueur que M. Wills avoit ordonnée pour les deux ouvriers, la bonne veuve ayant égard à leurs besoins, & prévoyant qu'elle seroit bien payée, n'obmit rien de ce qui pouvoit la rendre excellente; excitée par l'enjouement de la compagnie, elle partagea le bonheur de la circonstance, en buvant plusieurs coups

avec les manœuvres. Cette délicieuse boisson ayant reveillé leur belle humeur, ils commencerent à parler de leurs petites affaires, sans s'occuper des personnes qui étoient présentes.

„ Eh bien! Jacquot, n'est-il pas vrai que,
„ quand on s'y attend le moins, on trouve des
„ amis? tu vois, Monsieur nous paye un pot
„ quand J'aurions ben dela peine à le gagner
„ nous-mêmes. ——— Pourquoi-ça Tom? ne
„ peus-tu pas ben le gagner? de quoi te
„ plains tu?

„ Non, te dis-je, non, depuis trois semai-
„ nes que je travaille, note maitre ne m'a
„ point payé de gages.

„ Quoi! tu n'as pas touché tes gages! note
„ maitre est pourtant un homme furieusement ri-
„ che, qui, dieu-merci, ne manque pas d'argent,
„ pourquoi donc est-ce qu'il retient ton salaire?

„ Pourquoi? C'est que ma mere demeure
„ dans une petite chaumiere qui appartient à lui,
„ et dont elle lui paye deux guinées tous les
„ ans; v'la pus de neuf mois que j'y logeons
„ sans avoir pû rien payer, j'avons crains qu'a
„ la fin du terme, il nous boutit à la porte; il
„ avoit même déja ménacé ma mere; ma foi, si
„ ça nous fut arrivé, mes sœurs Bett & Bill
„ auriont été dans l'obligation de mandier leur
„ pain. Pourtant note maitre, en voyant que

„ ma mere se désoloit, lui proposit de me faire
„ travailler par charité; elle eut ben de la peine
„ à y consentir, mais moi, qu'avoit tout enten-
„ du, j'allis le lendemain sans rian dire trouver
„ note maitre, & je lui dis que je voulois ben
„ travailler pour payer la dette de ma mere; si
„ ben que je travaille donc, & je compte ben
„ que dans trois semaines ma mere ne lui devra
„ pus rian; après cela, je vivrons tout aussi
„ tranquilles qu'avant. J'ons eu tout plein de
„ malheurs; un maudit renard nous étranglit
„ dans une nuit sept oisons que je comptions
„ vendre pour payer note loyer; presqu'en mê-
„ me tems, un gros chien du chatiau nous tuit
„ quatre canards, & une canne qu'étoit sur ses
„ œufs, qui furent mordié tous écrases; tous
„ ces accidens avions tellement reduit ma mere
„ qu'elle ne savoit comment les réparer; mais
„ je compte ben qu'en travaillant, j'en venrai à
„ bout: si, en attendant, je ne mange pas tout
„ mon saoul, je n'en sis pas moins joyeux.
„ Allons, à toi Jacquot; Monsieur, je bois à
„ votre santé.

CHAPITRE II.

Wills se conduit d'une maniere que bien des gens trouveront singuliere, pour ne pas dire ridicule.

WILLS ne perdit pas un mot de cette conversation; quoique les débris d'un monstrueux quartier de mouton, pesant encore plus de dix livres, auquel etoit jointe une copieuse omelette au lard, sembloit devoir plutot fixer son attention. C'est ainsi que ses compagnons en usoient; ayant plus d'appétit que de curiosité, ils se jetterent sur ces mets qu'ils trouverent délicieux, quoique le lard de l'omelette fut rance. Wills, au contraire, qui se sentit ému d'indignation contre le maitre des deux ouvriers, prêtoit toute son attention à la fin d'une conversation, dont le commencement l'avoit si fort interessé. „ Votre „ maitre, dit-il, a l'un deux est donc un homme „ bien riche? —— Oh! Monsieur, plut à Dieu „ que vous eussiez la moitié de ses richesses, „ quoique vous êtes peut être encore plus riche, „ puisque vous êtes bourgeois de Londres; mais „ notre maitre occupe tous les jours plus de „ quarante personnes, & il a encore à lui de „ bons champs & de grands près qui sont tous dans „ ces environs. Votre serviteur, Monsieur, je

„ vous souhaite une bonne nuit, en vous re-
„ merciant. — „ Allés vous chez vous ? — „ oui,
„ Monsieur, j'y vas, car je compte ben qu'il
„ pleuvra toute la nuit ; votre serviteur, je
„ vous remercie ".

Wills courant après ce garçon l'arrêta comme il sortoit, & lui demanda ce qu'il avoit pour pour son souper.

„ Rien, Monsieur, je sis dans la coutume
„ de me passer de souper.

„ Et moi, dit Wills, en lui-même, qui n'ai
„ point de parents misérables auxquels mes se-
„ cours puissent être utiles, j'ai tous les jours
„ un bon souper que tu mérites mieux que
„ moi. Attends un moment Tom, attends, je
„ vais revenir.

Pendant ce court entretien ses amis n'avoient pas perdu de tems ; & l'on jugeoit aisément par ce qu'ils avoient laissés que leur appetit devoit être satisfait. Wills s'adressant à l'hotesse lui demanda la permission de disposer des débris du quartier de mouton. — „ Quoi ! Monsieur, dit
„ cette femme étonnée, vous voulez tout ce
„ qui reste ? — " Oui, ma bonne, & je sou-
„ haiterois même qu'il y en eut davantage. —
„ En vérité, Monsieur, c'est tout ce qui nous
„ reste ; nous n'avons que cela pour diner de-
„ main, & il nous est impossible de nous en

„ procurer aujourd'hui; comment voulez vous
„ donc que je fasse? — " Je n'y saurois que
„ faire, repliqua Wills; mais je pense que vous
„ pouvez plus aisément avoir un autre quartier
„ de mouton, que ce pauvre garçon à qui je
„ vais donner celui-ci."

Tel bon naturel que fut celui de notre hotesse, l'argument de Wills ne la persuadoit que foiblement; elle *pensoit qu'il étoit plus judicieux de se déterminer en* faveur du proverbe qui dit que, *charité bien ordonnée commence par soi-même.* Mais Wills ayant employé contre elle les armes victorieuses de l'intérêt, elle céda à l'offre de payer ce qu'il demandoit le double de sa valeur; seulement, pour n'en pas charger sa conscience, elle dit que ce surplus serviroit à satisfaire le messager qui iroit chercher de quoi diner pour le lendemain, quoique le trajet ne fut cependant que de deux milles.

Wills ayant enfin términé ce marché désavantageux courut rejoindre le pauvre garçon qui l'attendoit à la porte. „ Tiens, lui dit-il, mon
„ ami, voilà pour ton souper & celui de ta
„ mere; prends aussi ce quart de guinée, &
„ continues d'être honnête.

„ Sûrement, Monsieur, vous vous trompéz,
„ pouvez vous sans me connoître me faire tant
„ de bien? — Oui, oui, je te le donne,

„ pars, vas, cours, je ne veux pas que tu
„ t'arrêtes. — „ Que le Dieu tout puissant
„ vous benisse, reprit le jeune homme aux ge-
„ noux de son bienfaiteur, " ce sera pour pa-
„ yer un à compte à mon maître; une autre
„ quinzaine suffira pour nous acquiter entiere-
„ rement, & ensuite nous pourrons vivre com-
„ me a l'ordinaire.

„ Eh! leve-toi, s'écria l'impatient Wills, je ne
„ veux pas que tu t'arrêtes à me remercier, pars,
„ cours, je n'ai pas le tems de t'entendre.

Ce mouvement apparent de colere effraya le jeune homme qui, sans repliquer, se mit à courir de toutes ses forces. Wills retourna auprès de sa compagnie, & après avoir encore vuidé une couple de pots de la liqueur qu'ils avoient fait faire, ils se retirerent dans une chambre où il n'y avoit que deux mauvais lits, les seuls qu'on eut pû leur donner dans cette auberge. Wills en partagea un avec l'un de ses compagnons, & ils céderent le moins dur au troisieme qui se trouvoit un peu plus incommodé de la fatigue.

Laissons les jouir tranquillement de leur repos, & satisfaisons la curiosité du Lecteur, qui, vraisemblablement, n'est pas moins impatient de connoître Wills & ses compagnons, que de savoir le motif de leur longue promenade.

CHAPITRE III.

Curiosité du Lecteur satisfaite.

FRANÇOIS WILLS qu'on n'a fait qu'entrevoir dans les chapitres précédents, étoit fils d'un homme, que l'humeur dure & severe d'un pere avare & bouru avoit rendu malheureux. Ce vieillard dénaturé ne s'étoit rendu célébre que par une fortune immense, & par les passions grossieres dont il se laissoit dominer. Entier, opiniâtre, quiconque osoit résister à ses goûts & à ses volontés étoit bientôt exposé aux funestes effets de sa fureur. Son épouse étoit morte après trois ans de mariage, & n'avoit laissé qu'un fils pere de notre héros. Cette mere infortunée digne d'un meilleur sort, par la douceur de son caractere, n'avoit pû supporter longtems la conduite honteuse & tyrannique de son mari; son esprit s'étoit dérangé, la vie lui étoit devenue onereuse, la mort qu'elle appelloit avoit enfin terminé ses maux.

Le vieux Wills avoit donné quelques larmes à la fin tragique de sa malheureuse épouse, mais elles partoient moins de sa tendresse que de son odieuse avarice; il regrettoit moins en elle une épouse tendre & vertueuse, qu'une femme prudente & œconome sur laquelle il s'étoit reposé, sans crainte, des détails du ménage, & qu'il ne pouvoit qne difficilement remplacer.

Cette mort, néanmoins, offroit à ſon avarice un motif de conſolation; il gémiſſoit des dépenſes extraordinaires qu'avoit occaſionnée ſa maladie. Son épouſe avoit été continuellement aſſaillie par une troupe de médecins qui, en déclarant le mal ſans remede, ne laiſſoient pas de s'obſtiner à l'importuner de leurs viſites; ils eurent même, ſi l'on en croit l'époux, la conſcience d'exiger le ſalaire de leurs meurtrieres aſſiduités. Ils avoient vainement exhorté la malade à changer d'air, elle avoit toujours oppoſé à leurs ſollicitations qu'elle étoit trop foible pour entreprendre un voyage, & que d'ailleurs, la ſanté ne lui paroiſſoit point un avantage, puiſqu'en la recouvrant, elle ne feroit que ſe diſpoſer à une nouvelle ſçene de malheurs. Loin de l'affliger, ſa maladie ſembloit pour elle une ſource de conſolation, elle en étoit moins expoſée aux duretés de ſon époux, qui ſans être à beaucoup près tel qu'elle le deſiroit, ſe contraignoit pourtant, par pitié, à quelques égards. Elle étoit donc demeurée inébranlable dans ſa réſolution, & ne voulant pas déplaire à ſon odieux mari, aſſez lâche pour craindre la dépenſe du voyage de cette infortunée aux eaux minérales, elle aima mieux expirer ſous le poids de ſes douleurs, que de lui cauſer cette mortification.

Le procédé cruel de cet avare avoit été bientôt

connu de tous ses voisins; il en étoit détesté.

Soit que les femmes craignissent de se lier à lui, soit qu'il pensa lui-même qu'un homme devoit éviter un second engagement, soit enfin par d'autres raisons, Wills ne s'étoit point remarié. Ses soins se tournerent entiérement du côté de l'éducation de son fils, qui heureusement fut confiée au Vicaire de l'endroit. C'étoit un de ces hommes instruits, *tels qu'il s'en trouve quelquefois parmi les Ecclésiastiques, dont le mérite n'est* que trop souvent négligé. Il réunissoit à la science d'un théologien, les talens d'un homme du monde: le revenu de son bénéfice, qui n'étoit que de cinquante livres sterling, suffisoit à peine à la subsistance de sa femme & de deux enfants. Il n'avoit point d'amis qui daignassent adoucir sa misére; n'étoit il pas juste qu'un homme de son caractere, qui avoit eu la témérité de se marier, mourut de faim? Cependant une sorte de bonheur l'attendoit dans son bénéfice; le curé, entiérement occupé de ses plaisirs, n'altéroit point son repos; nulles disputes, nulles altércations ne s'élévoient entr'eux; le curé en se rendant justice sentoit son inférioríté à tous égards. Les paroissiens se reposant sur le mérite du vicaire, pour qui ils avoient réunis leur estime & leur admiration, laissoient au pasteur indolent liberté entiere de suivre son gout pour les plaisirs. Il

pouvoit s'approprier pour devise le *Laudatur & alget* des anciens.

Tel étoit l'ecclésiastique entre les mains duquel on avoit remis, à l'age de cinq ans, le pere de notre héros ; on lui payoit annuellement une pension de cinquante livres sterling, qui, jointe à quelques petits présents de la part du vieillard, adoucissoit un peu sa vie, & ramenoit une espece d'aisance dans sa famille.

Le jeune homme ne resta entre les mains de son premier maitre que jusqu'à ce qu'il fut en état d'aller à l'université; son pere vouloit en faire un docte au moins comparable à lui, s'il étoit possible. Nous devons cependant rendre justice au vieillard, il n'épargna rien de ce qui pouvoit contribuer à perfectionner l'éducation de son fils; il en prit tout le soin possible pendant le cours de ses études à Oxford. Son intention fut, sans doute, qu'il acquit par ses talens une ressource dans les évenemens malheureux.

Wills, qui rendoit pendant les vacances quelques visites à son pere, avoit eu occasion de voir la fille d'un riche fermier des environs, nommé Whitlock, qui, par son éducation & sa maniere de vivre, ne le cedoit en rien à Mr. Wills le pere; sa fortune à la vérité n étoit pas aussi considérable; il passoit néanmoins, selon le proverbe, pour l'un des coqs du canton. Quant aux

jeunes gens, se voir, s'aimer, se le dire, fut presque l'ouvrage d'un moment. Mr. Whitlock s'apperçut de leur liaison, il en parla à sa fille qui convint ingénument que, Mr. Wills s'étant efforcé de lui plaire, y avoit réussi. „ S'il a différé jusqu'ici, ajouta-t-elle, à demander votre „ aveu, c'est qu'il a cru devoir, pour être en „ droit de le faire, s'assurer d'abord de mes dispositions. Il se flatte d'obtenir le consentement de son pere; tout semble authoriser ses „ espérances; vous connoissez la tendresse du „ vieillard pour lui, & la preuve qu'il lui en a „ donnée tout recemment.

„ Fort bien mon enfant, on m'a fait l'éloge du caractere de M. Wills, je le crois un „ aimable jeune homme, son pere & moi sommes d'ancienne connoissance; je parlerai à ton „ amant la premiere fois qu'il viendra te voir, „ je saurai ses intentions; alors j'irai voir son „ pere, nous parlerons d'affaire, & s'il approuve la recherche de son fils, nous prendrons „ des arrangemens; je ne m'opposerai point à „ ton bonheur.

Ce discours remplit de joie la jeune fille, qui ne manqua pas de le rendre à son amant à leur premiere entrevue. Jamais surprise fut-elle plus agréable? plus le moment heureux approchoit, plus le jeune homme sentoit son bonheur; cha-

que jour faisoit naitre de nouveaux plaisirs, parce que chaque jour les obstacles sembloient disparoitre; c'étoit un grand point que le consentement du pere de sa chere Nancy; il s'en occupoit avec elle, & réfléchissoit sur les précautions qu'exigeoit leur situation actuelle, qnand M. Whitlock parut. „ M. Wills, dit le bonhomme, je suis informé de votre inclination „ pour ma fille; j'espere que vos vues sont „ honnêtes, & dignes d'un galant-homme. — „ Je n'en ai pas d'autres Monsieur. — Je le „ crois, mais comme votre pere ignore vos sen„ timens, il ne feroit pas prudent que je souf„ frisse vos assiduités sans l'en informer; je serois „ très content, je l'avoue, de vous voir l'époux „ de ma Nancy, je haterai même autant que je „ le pourrai cet heureux moment; je lui donne „ deux mille cinq cens livres sterling comptant; „ elle aura après ma mort, comme ma fille uni„ que, le reste de mes biens qui sont beaucoup „ plus considérables; je ne sais si cet arrange„ ment conviendra à votre pere, mais nous som„ mes d'anciens voisins, j'irai tantôt fumer une „ pipe avec lui, & nous en parlerons.

Les deux amans, pénétrés de tant de bonté, embrasserent le bon homme, & lui exprimerent tendrement leur reconnoissance. Cependant M. Whitlock partit. Nos jeunes gens demanderent

au

au ciel un heureux succès. Le jeune Wills qui connoissoit le caractere de son pere, pressentoit que le denoûment ne leur seroit pas favorable; mais il se garda de communiquer ses craintes à la pauvre Nancy qui, de son côté, n'éprouvoit pas moins les tourmens de l'incertitude: son amant s'efforçoit envain de la rassurer, en la flattant d'un espoir que lui-même étoit loin d'éprouver.

Tandis que nos amans s'épuisent en conjecture, M. Whitlock arrive à la maison du vieillard qu'il trouve seul. " Eh! c'est le voisin, s'écrie M. Wills. — " Serviteur, serviteur, Mon„ sieur Wills, je viens fumer une pipe avec vous." „ — Volontiers, soyez le bien venu. " On apporte des pipes, on les rempli d'un délicieux Oroonoko, on place sur une table, au milieu d'eux, une cruche écumante de la plus forte biére d'octobre; déja un nuage épais de fumée les envelope, déja *ils ont épuisé les lieux communs* de la conversation, & les nouvelles du pays, déja un troisieme verre de biére a égayé leur esprit: M. Whitlock saisit cet instant pour entamer le sujet qui l'amene. Il s'y prit comme on le verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Où l'on discute les points principaux de la politique des peres.

„ Où donc est votre fils, Monsieur Wills? —
„ Que sais-je, il rode de côté & d'autre, il est
„ rarement à la maison. A propos, on le voit,
„ dit-on, souvent chez vous. Hem! hem! les
„ charmes de Nancy se murissent. — C'est vrai;
„ mais c'est une bonne fille, demandez, de-
„ mandez à votre fils, ils se voyent souvent.
„ — Ah! ah! c'est un drole qui, je gage, ne
„ perd pas son tems auprès d'une fille: j'en
„ faisois autant à son âge. Veillez sur lui, Voi-
„ sin, prenez-y garde. — Je ne crains rien
„ de ma Nancy, elle est modeste & sage; mais
„ les visites de votre fils, sans votre participa-
„ tion, ne me conviennent pas; & j'ai voulu
„ vous en informer. — Bon, bon, je sais
„ tout cela depuis longtems. — Tant mieux,
„ nous aurons moins de peine à terminer l'af-
„ faire. — Quelle affaire? s'écria Wills, posant
„ sa pipe. — Quelle affaire? Eh! sans doute,
„ celle dont dépend le bonheur de deux jeunes
„ gens qui s'aiment. Tenez, Voisin, nous nous
„ connoissons depuis longtems; votre fils aime
„ ma fille, unissons les: je donnerai à ma Nancy,

„ deux mille cinq cens livres sterling ; voyons,
„ qu'en dites vous? Wills en aura-t-il autant?
„ — Non, je vous jure, dit avec fierté l'im-
„ pétueux Wills ; non, je m'en garderai bien ;
„ le ciel me préserve d'une si étrange folie !
„ Donner une somme si considérable à un jeu-
„ ne étourdi ! eh ! mais, fauroit-il qu'en fai-
„ re? non, non, je ne prétends pas le rendre
„ si-tôt indépendant : il aura la complaisance
„ d'attendre ma mort. Il a un médiocre revenu
„ dont il jouira à vingt cinq ans, qu'il s'en
„ accommode s'il veut. Me croyez vous assez
„ stupide pour me défaire, moi vivant, de mon
„ bien? Est-ce ainsi qu'on entretient l'émulation
„ d'un jeune homme? Je ne veux pas le met-
„ tre dans le cas de me manquer sur la fin de
„ mes jours : il le feroit infailliblement. Il faut
„ que la crainte tienne les enfans dans le res-
„ pect & la dépendance ; c'est mon avis ; je ne
„ m'en écarterai jamais. — Cela est dur, ce-
„ la est dur, Monsieur Wills : votre fils me
„ paroit très amoureux de ma Nancy ; je la con-
„ nois, elle le rendra sage & heureux. Allons,
„ allons, faites un effort. Qu'importe que ma fil-
„ le n'ait pas tout le bien auquel votre fils
„ pourroit prétendre? certainement, vous êtes
„ riche, on le sait ; mais quand les jeunes gens
„ s'aiment, vous savés. — Que m'importe

„ à moi, s'écria Wills furieux, brisant sa pipe
„ en mille morceaux; que m'importe l'amour
„ de mon fils! Vous êtes un singulier personna-
„ ge; je vous trouve bien étrange de vouloir me
„ faire condescendre à toutes ses folies. Que je
„ sois un coquin, si je lui donne jamais une
„ obole, tant que je pourrai m'en dispenser!
„ vraiment, je n'aurois qu'à suivre vos avis;
„ on verroit bientôt ce drole là me remplacer
„ dans les assises; le petit Monsieur se croi-
„ roit en droit de me gouverner; il n'auroit non
„ plus de considération pour moi, que pour un
„ vieux animal domestique dont on attend im-
„ patiemment la mort. Vous êtes libre, Mon-
„ sieur Whitlock, de faire de votre fille ce que
„ bon vous semblera, je prétends éxercer les
„ mêmes droits sur mon fils. — Au Diable,
„ vous & vôtre fils, s'écria M. Whitlock, ni
„ l'un ni l'autre n'aurez un sol de moi. Je
„ vous trouve parbleu plaisant. Allez, ma fille
„ vaut mieux que vous.

A ces mots il sort, laissant le vieux Wills murmurer à son aise, & s'exhaler en imprécations contre tout ce qui l'environne. Nos deux amans tremblerent en le voyant rentrer; mais bientôt le jeune Wills lut sa condamnation dans ses yeux. „ C'en est fait, s'écria-t-il, mes craintes sont „ réalisées; mon odieux pere se refuse à mon

„ bonheur. —— " Vous l'avez deviné, Mon-
„ ſieur. —— „ Hélas je l'ai preſſenti. Quoi,
„ ma chere Nancy, faudra-t-il ne nous plus
„ voir ? —— Oui, Monſieur, votre pere ne
„ veut entendre à aucun arrangement ; il m'a
„ traité indignement. Vos viſites ſeroient déſor-
„ mais ſuperfluës, n'y penſez plus. Cependant,
„ je veux bien vous avoüer que mon indignation
„ ne tombe que ſur votre pere, & que vous n'a-
„ vez rien perdu de mon eſtime.

La pauvre Nancy fondoit en larmes. & le jeune Wills paroiſſant deſirer une explication, M. Whitlock lui traça la ſçene qui venoit de ſe paſſer, ſes offres, & les réponſes de ſon pere ; il finit en répétant au jeune homme qu'il devoit perdre tout eſpoir de s'unir à ſa fille, le pria de ſe retirer, & ordonna à Nancy de rentrer dans ſa chambre.

Wills, le cœur déchiré, prend congé, monte à cheval. La fureur & l'égarement de ſes ſens ſe communiquent à ſon eſprit, il ſembloit marcher au hazard ; mais la ſoif de la vengeance le conduit dans la maiſon de ſon pere, de ce pere dénaturé, ennemi de ſon bonheur, à qui il brûle de faire ſentir toute l'amertume de ſon déſeſpoir. Il paroît dans ces diſpoſitions devant le vieillard qui n'étoit pas moins aigri & furieux. „ D'où vous vient, Monſieur, dit-il, l'audace

„ de prétendre que je vous donne deux mille
„ cinq cens livres? — Des droits sacrés de la
„ nature qui vous invitoit à vouloir mon bon-
„ heur; il n'en est point pour moi sans Miss
„ Whitlock; je l'aime, elle en est digne, son
„ pere, honnête & juste, sacrifioit une partie de
„ sa fortune au plaisir de nous rendre heureux; &
„ le mien ne rougit pas de faire céder le soin
„ de ma vie & de mon repos au plus vil inté-
„ rêt. —— Comment, Monsieur, des repro-
„ ches! des reflexions! je vois quel sort vous
„ me réserviez si j'eusse été assez foible pour me
„ rendre à vos désirs. Travaillez vous-même à
„ l'édifice de votre fortune, & n'attendez rien
„ de moi tant que je vivrai. — „ Il faudra
„ bien m'en passer; je n'estimois vos préten-
„ dus-biens, que comme un moyen d'acquerir
„ une femme vertueuse & tendre; puisqu'ils
„ vous sont si prétieux qu'ils étouffent en vous
„ les sentimens paternels; allez, puissiez-vous en
„ jouir en repos! je ne vous serai pas long-
„ tems à charge; dans quelques mois, vous le
„ savez, je dispose des biens de mon ayeul,
„ ils suffiront à ma subsistance. Cependant, quoi-
„ que votre odieux procédé, semble me dispen-
„ ser de toute reconnoissance; agréez en, Mon-
„ sieur, les assurances pour les obligations que,
„ que j'ai contractées envers vous jusqu'à ce

„ jour. Je m'éloigne pour jamais. Sans doute,
„ mon absence ne coutera aucune larme à un pere
„ si peu jaloux de mon bonheur. Ce refus qui
„ fait mon désespoir, ce refus que mon cœur vous
„ reprochera sans-cesse; il pourroit hélas! se justi-
„ fier si l'on eut exigé de vous un sacrifice génant,
„ & qui excédat vos facultés; mais..... mon sang
„ s'échauffe...... Il est tems que je me retire.......
„ Je ne veux pas manquer de respect à mon pe-
„ re...... Adieu, Monsieur." A l'instant il remonta
à cheval, & prit le chemin de Londres.

A cette brusque sortie, le vieillard immobile éprouva les plus violentes agitations; la fureur, l'étonnement & la tendresse pour un fils, jusqu'alors honnête & respectueux, se disputoient tour à tour l'empire de son ame; mais l'avarice & la rage prévalurent, & firent taire tout autre sentiment. Il signala bientôt le dépit de son autorité blessée, en brisant & renversant adroitement tout ce qui se trouva sous sa main. Juremens, imprécations, blasphêmes, rien ne fut épargné, pas même les domestiques, victimes innocentes de cette terrible scene. Cependant il étoit des instans, où il ne pouvoit se persuader que son fils l'eût traité avec si peu de ménagement: sa fureur sembloit éteinte; mais ce calme étoit l'avant-coureur de la vengeance. Il résolut d'abandonner, de méconnoitre & de déshéri-

ter son fils. Dans ces louables dispositions, il mande un Notaire pour faire rédiger son testament.

Les biens qu'il possédoit étoient le fruit de son travail, & de son industrie, & parconséquent lui appartenoient en propre, il pouvoit en disposer à son gré; une circonstance cependant sembloit s'opposer à son dessein. Il n'avoit d'héritiers collateraux que deux freres & une sœur mariés & ayant des enfans; mais ils étoient brouillés & avoient rompus absolument tout commerce ensemble. Ces obstacles ne changerent rien à ses résolutions; il se détermina aisément à oublier toutes les liaisons du sang. Ses vuës se tournerent donc sur une famille étrangere, celle de sa défunte épouse.

Elle étoit l'aînée de trois sœurs qui étoient encore en bas âge, lorsqu'elle avoit epousé M. Wills qui, par un de ces miracles ordinaires de l'amour, & malgré la rapacité de son ame, l'avoit épousée sans dot. Le pere de cette demoiselle n'avoit pû, dans le délabrement de ses affaires, ni la doter, ni même lui faire aucun avantage; ainsi le passionné Wills s'étoit vû contraint de céder à la nécessité. Le prétendu héroïsme de cette action, avoit tellement enflé son ame, que pour se dédommager des sacrifices qu'il avoit fait, il ne cessoit de le rappeller à sa malheureuse épouse; c'étoit particuliérement

dans ces inſtans, où il cédoit à l'impétuoſité de ſon caractere, qu'il ſe livroit aux ſoins généreux de lui démontrer, dans les termes les plus énergiques, toute la nobleſſe d'un procédé ſi deſintéreſſé. Il prodiguoit à ſa générosité des éloges auſſi deplacés, que la maniere dont il déprimoit celle qui en avoit été l'objet, étoit cruelle & humiliante. Nous avons vû comment elle ſupporta ces odieux traitemens, & quel en fut le terme. *Ce fut donc* aux *trois ſœurs de ſon* épouſe que Wills réſolut de laiſſer ſa fortune. Ses volontés furent exactement éxécutées, & ſa vengeance une fois aſſouvie, il retomba bientôt dans ſa premiere inſenſibilité.

CHAPITRE V.

Hiſtoire du pere de notre héros.

LE JEUNE Wills ne tarda pas à regretter la maiſon de ſon pere, qu'un déſeſpoir imprudent lui avoit fait quitter. Abandonné, ſans amis & preſque ſans reſſource, cette ſituation étoit bien nouvelle pour lui. Où ſe refugier? Il ſe rappelle enfin qu'une Dame qu'il avoit connue autrefois à Oxford venoit de s'établir à Londres; elle ſe nommoit Rickſall, & il avoit toujours été l'objet de ſa bienveillance. Des événemens mal-

heureux qui avoient troublé sa famille, la réduisoient alors à tenir un café dans la capitale. Ce fut chez elle que Wills chercha un azile; il en reçut l'accueil le plus gracieux; il lui exposa, avec sa franchise ordinaire, la cause & l'embarras de sa situation; en un mot, il retrouva en elle la tendresse d'une mere. Après quelques jours de repos, Wills écrivit plusieurs lettres à sa chere Nancy; elles demeurerent sans réponse: des personnes dignes de foi lui assurerent qu'elle étoit mariée, & que son pere l'avoit unie, malgré elle, au premier homme qui l'avoit demandée. Glacé, immobile à cette nouvelle, ce malheureux amant tomba dans un marasme funeste qui fit longtems craindre pour ses jours, & auquel il n'échappa que très difficilement. Envain Mad. Rickfall tenta tous les moyens possibles de le distraire; Charlotte sa fille, jeune, jolie & éprise de Wills, fut plus heureuse; en le consolant, en le plaignant, elle prit dans le cœur de son amant la place que Miss Whitlock y occupoit; elle ne le quittoit pas, & bientôt Wills sentit que sa compagnie lui devenoit nécessaire. La reconnoissance & le sentiment de ses infortunes, que cette belle s'efforçoit d'adoucir, lui tint lieu pendant quelque tems d'amour & de tendresse.

Lorsqu'il étoit arrivé chez Mad. Rickfall, il avoit encore six mois à attendre pour jouir d'un

revenu de 220 livres. Il y étoit depuis deux mois, lorsqu'on lui apprit le mariage de Miss Whitlock.

On n'est jamais moins en garde contre l'amour que dans ces moments où l'ame, amollie par la douleur, semble ouverte à tous les sentimens tendres & passionnés. Jusqu'alors Wills avoit vû d'un œil indifférent les charmes de Charlotte; son cœur rempli d'un seul objet, étoit fermé à toute autre impression. Il laisse échapper un regard sur la fille de son hôtesse; sa beauté le frappe. Il découvre de nouveaux attraits dans chacune de ses actions: il la contemple avidement, & bientôt une tendre émotion succéde au sentiment de l'admiration. Wills étoit malheureux; il sentoit tout ce qu'il devoit aux soins généreux & empressés de Mad. Ricksall: c'eût été un crime de ne pas respecter sa vertueuse fille. D'ailleurs la sévérité de son pere ne s'étoit point démentie, il en étoit abandonné, & à en juger par le caractere du vieillard, c'étoit sans retour. „ Cette jeune fille, disoit-il, est
„ agréable; elle est plus, elle est belle, son ca-
„ ractere est heureux, son humeur est douce:
„ sans doute, si j'en crois sa conduite à mon
„ égard, je ne lui suis point indifférent; pour-
„ quoi donc me priverois-je d'une compagne ai-
„ mable à qui je suis cher? Je n'ai besoin, hé-

„ las! que d'un retour vers cette tendresse que
„ j'ai le bonheur de lui inspirer. Ah! si ma
„ Nancy avoit pû résister aux importunités &
„ aux violences de son pere; non, non jamais
„ je n'en eusse aimé d'autre.

Ces réflexions étoient continuellement un véhicule qui ranimoit ses douleurs & le rejettoit, malgré lui, dans la plus affreuse mélancolie; mais il étoit ramené à des sentimens plus doux par les attentions flatteuses de l'aimable Charlotte, dont il ne pouvoit plus se passer. C'étoit à l'amour à acquitter ses obligations; il le sentit, & s'y trouva disposé.

Cependant le terme approchoit où il devoit être indépendant, & jouir librement de sa petite fortune; l'offrir à Charlotte lui parut le seul moyen de reconnoitre & les bontés, & l'amour de cette jeune fille. Sûr du consentement de Mad. Rickfall, l'affaire fut bientôt terminée: il acquit, au bout de quelques mois, une épouse tendre, & dont la passion prenoit sans cesse de nouvelles forces. Celle de Wills ne suivit pas la même progression: l'enthousiasme de la reconnoissance, qu'il avoit pris pour de l'amour, se dissipa, & il commença à envisager, d'un œil calme, la légéreté & l'imprudence de ses engagemens. Il n'avoit pas pour son épouse ces sentimens dont le principe est dans le cœur, & qui, nourris par l'estime,

assurent à deux époux une constante félicité. Sa Nancy, qu'il ne pouvoit croire infidelle, regnoit encore dans son ame; & les comparaisons tournoient toujours au désavantage de son épouse. Le dégout suivit de près la jouissance, & ce dégout augmentoit en proportion de la tendresse de Charlotte, qui lui devint d'autant plus insuportable, qu'il se sentit incapable d'y répondre.

Sa femme & sa *maison lui étoient tellement importunes, qu'il s'en éloignoit le plus qu'il lui étoit possible*, & cherchoit des compagnies propres à le dissiper. „ Peut-être, hélas! se di„ soit-il quelque fois, peut-être la pauvre Nan„ cy éprouve des peines plus cruelles que les „ miennes! mon impitoyable pere, par un at„ tachement honteux à des biens dont il ne „ fait pas jouir, nous a pour jamais interdit „ tout espoir de bonheur. Du moins si ma „ Nancy éprouvoit un sort plus doux, l'amer„ tume du mien en seroit adoucie. " Telles étoient les affligeantes réflexions qui ne cessoient d'agiter l'infortuné Wills; & loin de retrouver le repos dans le tumulte des compagnies auxquelles il se livroit, bientôt les dépenses qu'elles lui occasionnoient épuisérent son peu de fortune. Ses biens se trouverent chargés d'hypothéques, & pour comble de disgrace, il en dissipa au jeu la partie la plus considérable. Ac-

cablé sous le poids de tant de maux réunis; ennemi du monde entier & se détestant lui-même, Wills maudissoit ses jours & les événemens cruels qui les empoisonnoient, quand on lui annonça que son pere désiroit le voir. Surpris à cette nouvelle imprévue, mais malheureusement plus que jamais aigri contre l'auteur de ses peines, & résolu de l'accabler des reproches les plus cruels, il se rendit dans un cabaret voisin où il l'attendoit.

„ Qu'est-ce? Monsieur, dit le viellard, j'ap-
„ prends que vous êtes marié. „ — " Oui, je
„ le suis, Monsieur. „ — " Et vous avez eu l'au-
„ dace de contracter des engagemens sans m'en
„ faire part! courage, allèz, volez à votre perte.
„ — Eh! qui en sera la cause? s'écria Wills, en
„ l'interrompant d'un ton furieux & déterminé,
„ votre lâche & barbare refus, qui m'éloigna
„ de la seule femme à qui j'aurois pû consacrer
„ mes jours & ma tendresse; par qui seule, en
„ un mot, je pouvois être heureux: bientôt vous
„ n'aurez plus de fils, & toutes vos richesses ne
„ vous le rendront pas. Oui, dans la fureur qui
„ m'égare...... si vous n'étiez mon pere..... si ce
„ titre, que je respecte encore, ne me retenoit.....
„ je vengerois la nature outragée.... je punirois
„ l'auteur de tant de cruautés..... Adieu, Mon-
„ sieur, souvenez vous qu'une foible portion
„ de votre superflu eut suffi pour me rendre
„ heureux."

A ces mots il sortit sans attendre la réponse de son pere, sans même s'occuper du motif pour lequel il l'avoit fait appeller. Le vieillard, indigné & furieux, retourna chez lui bien résolu de ne rien changer à ses premieres dispositions qu'il croyoit suffisamment justifiées par le traitement qu'il venoit d'essuyer. Peut-être les auroit-il retractées s'il eut trouvé moins de fierté & plus de soumission dans son fils, dont les malheurs se multipliérent avec ses vices : le jeu, la débauche & le vin lui sembloient des moyens propres à dissiper le souvenir & l'idée de son état ; il s'y livra tout entier.

Cependant Charlotte moins pénétrée de ses maux que de ceux de son mari, lui déclara qu'elle étoit enceinte. Wills, nous l'avons déja dit, quoique sans amour pour son épouse, n'avoit pas moins pour elle les égards qui devoient lui rendre au moins la vie supportable : ses attentions redoublerent à cette nouvelle, & lorsqu'elle lui eut donné un fils, ses assiduités firent espérer à cette mere infortunée, qu'elle pourroit un jour gagner toute sa tendresse. Chimerée! vain espoir! Wills ne tarda pas à retomber dans ses égaremens ; ses débauches enfin le conduisirent au tombeau. Ainsi périt honteusement l'homme le plus digne, par ses belles qualités, d'honorer la société & de faire les délices de l'amitié ; il eut

été le chef d'une famille heureuse & respectée, si l'on n'eut pas eu la cruauté de s'opposer à ses desirs; il vécut au contraire dans le trouble, mourut dans le déseſpoir; & plein de ses infortunes, n'envisagea l'avenir d'un autre monde que comme un malheureux qui ne peut plus l'être davantage.

CHAPITRE VI.

La fortune visite quelquefois celui qui l'attend le moins.

MAdame Wills sincérement attachée à son époux, fut inconsolable de sa mort; la médiocrité de sa fortune l'obligea de se retirer dans la maison de sa mere; elle se persuadoit que le grand pere feroit au moins quelque chose en faveur de son petit fils. Laissons la se repaitre à Londres de cette flatteuse mais vaine chimere, & voyons ce qui se trâme ailleurs contre ses intérêts.

Monsieur Kingley venoit de mourir; c'étoit le pere de la femme du vieux Wills; il laissoit trois filles avec un très mince revenu; les deux aînées se nommoient Patience & Prudence, elles n'étoient point dédommagées par la nature des torts de la fortune, & n'avoient d'autre mérite que l'extérieur apprêté d'une piété mal entendue

tendue. Prifcille, la cadette, portoit une figure rebutante avec une taille affez bien proportionnée; mais elle étoit par la douceur de fon caractere beaucoup au deffus de fes fœurs, dont l'humeur, aigrie par la retraite forcée à laquelle elles étoient condamnées, les rendoit d'un commerce auffi pénible, qu'elles mettoient d'affectation & de ridicule dans leur conduite. En-vain elles affichoient les déhors févéres de la dévotion, elles fe targuoient envain d'une prétendue averfion pour les hommes: peines perdues; elles n'en devenoient ni plus cheres ni plus eftimables à leurs concitoyens. Aucun d'eux ne s'étoit avifé de leur faire changer de nom; honorable & précieux avantage qui fembloit être, malgré leurs dédains affectés, l'objet de tous leurs défirs.

Les trois fœurs vivoient dans une parfaite union, qui fut néanmoins troublée par les hommages affidus qu'un riche procureur du voifinage rendoit à Prifcille, & que nos deux ainées ne purent voir fans quelques mouvemens jaloux. C'étoit un affront pour elles que cette préférence, auffi s'emprefferent-elles de prédire à leur cadette le mauvais fuccès de cette affaire. Prudence n'avoit eu que des fonges terribles, & comme elle avoit un talent infaillible pour l'explication de ces preffentimens nocturnes, elle conclut po-

sitivement que sa sœur ne seroit point mariée. Patience de son côté consulta mystérieusement le marre du café, & après avoir rassemblé les combinaisons variées d'un vieux jeu de cartes, nouvelle Sybille, elle confirma l'oracle. La rebelle Priscille osa révoquer en doute les talens prophétiques de ses sœurs, peu en peine de leurs extravagantes prédictions, elle conclut que sans trop s'en occuper, elle laisseroit au tems le soin d'éclaircir ce mystere. Elle n'attendit pas longtems: quelques semaines s'étoient à peine écoulées, que M. Bickham lui fit part de ses intentions.

D'abord, il peignit d'un ton miéleux la délicatesse de ses sentimens; les charmes réels & constans de son caractere lui inspiroient, disoit-il, une estime qui devoit lui garantir l'étendue & la durée de son amour. Il la conjura de fixer le jour heureux qui couronneroit une si belle flamme. „ Votre estime, Monsieur, répondit „ Priscille, & la préférence dont vous m'honorez méritent sans doute toute ma reconnoissance. Mais, souffrez que je le dise, votre choix a lieu de me surprendre; car enfin, dénuée des agrémens extérieurs qui en général font la plus précieuse recommendation d'une femme sans fortune, comment se peut-il que vous sollicitiez ma main? vous qui joignez,

» à des biens considérables, un emploi hono-
» rable & lucratif. — Ah! Madame, s'écria
» Bickham en l'interrompant, croyez-en ce cœur
» incapable de déguisement, mes intentions sont
» pures, mes sentimens sont vrais.... Vous, ne
» posséder pas ces charmes extérieurs!.... Eh!
» quoi! cette modestie, cette noble simplicité,
» tant de bon sens & de pénétration, cette heu-
» reuse faculté de voir *tout sans écart* & tel
» *qu'il éxiste dans le principe*; ne sont-ce pas
» *là* les motifs les plus puissans de céder à l'a-
» mour; oui, n'en doutez pas, la beauté, la
» richesse n'ont rien qui ne soit fort au dessous
» de ces précieuses qualités. Je n'ambitionnai
» jamais ces avantages momentanés & périssa-
» bles; je voulois trouver dans mon épouse une
» amie, mais une amie sensible & vertueuse,
» & vous avez à cet égard tout ce qui peut
» combler les désirs de l'homme le plus déli-
» cat. — „ Pardon si je ne puis vous croire:
» cette prudence, dont vous faites l'éloge, ne me
» permet pas de donner ma main à un homme
» dont je ne puis augmenter la fortune: cet es-
» prit, ce bon sens, toutes ces belles qualités
» enfin, l'objet de votre amour, ne veulent pas
» que je vous sois à charge, & que je m'attire
» les justes reproches de votre famille. Les vê-
» temens qui me couvriroient, les alimens que

„ je prendrois, tout me retraceroit votre ſupé-
„ riorité & ma dépendance. Si l'égalité peut
„ ſeule entretenir l'amitié, combien n'eſt-elle
„ pas néceſſaire à l'union & au bonheur de deux
„ époux !

„ Eh ! Madame, n'accorderez vous donc
„ rien à la tendreſſe ! quel plaiſir plus flatteur !
„ quelle ſource plus vraie de bonheur que de
„ faire celui de la perſonne qu'on aime ! ——
„ Cela peut être, Monſieur, vous avez toujours
„ paſſé pour un homme ſage & prudent, vous
„ n'êtes plus à cet âge où l'on eſt tyranniſé par
„ les paſſions ; en peu de tems peut-être je per-
„ drois votre tendreſſe ; que n'aurois-je point à
„ ſouffrir alors ? vous vous croiriez bientôt diſ-
„ penſé des égards que je ne ſerois en droit
„ d'exiger, que dans le cas où ma fortune au-
„ roit été proportionnée à votre mérite & à vo-
„ tre attente ; ainſi, Monſieur, voici mes der-
„ nieres diſpoſitions : je ne puis raiſonnable-
„ ment penſer à m'unir à vous dans la ſituation
„ où je me trouve à préſent."

Cette déclaration, toute poſitive qu'elle étoit, ne découragea point Bickham ; il ſaiſit cette occaſion pour révéler à ſa maitreſſe un ſecret important. Il continua donc ainſi. „ Mais je
„ ſuppoſe, Madame, qu'un événement imprévû
„ change tout à coup l'état de votre fortune ;

„ en ce cas, ma perſonne & mes propoſitions
„ vous intéreſſeroient-elles aſſez peu pour que
„ vous perſiſtaſſiez dans vos refus? — Ce n'eſt
„ qu'une ſuppoſition, & je ne puis ni ne dois
„ m'attendre à de pareils événemens...... Ce-
„ pendant, ſi j'étois ſure..... " — (Ces der-
„ niers mots étoient un piége que Priſcille ten-
„ doit à ſon amant.) — Puis-je me flatter de
„ quelqu'eſpoir? " — „ Cela ne ſeroit pas
„ impoſſible. " — „ Eh bien! Madame,
„ ſouffrez que je vous annonce le premier l'heu-
„ reuſe révolution qui vient de ſe faire en vo-
„ tre faveur; que cette agréable nouvelle ſoit
„ comme la récompenſe du précieux eſpoir
„ dont vous daignez flatter mon amour."

Priſcille étonnée s'applaudit en ſecret du ſuc-cès de ſon ſtratagême. Bickham cependant s'expliqua plus clairement; il lui apprit ce que nous avons déja dit du teſtament de Mr. Wills en leur faveur; le mariage, la mort du jeune homme & la naiſſance de ſon fils: il ajouta que le vieux avare qui ſe reprochoit la mort du malheureux Wills, & les cruautés dont il l'avoit rendu victime, que le vieillard, dis-je, conſumé de remords, n'avoit, ſelon toutes les apparences, que très peu de tems à vivre; qu'elles ne devoient appréhender aucunes conteſtations ſur l'héritage, parceque lui, qui avoit rédigé les articles

du testament, avoit pris toutes les précautions propres à en assurer la validité.

Priscille le remercia de cette heureuse nouvelle; mais elle refusa de répondre positivement aux propositions de mariage, alléguant le trouble de son esprit qui lui otoit, dans ce moment, la faculté de s'exprimer comme elle désireroit; Elle lui dit néanmoins qu'elle se flattoit de le revoir dans peu. Bickham prit congé d'elle en lui recommendant le secret, & en lui annonçant qu'il reviendroit bientôt, parceque, disoit-il, il étoit trop passionné pour supporter une longue absence. Il étoit à peine sorti que Priscille vola vers ses sœurs; la joie se manifestoit dans toute sa personne; „ Eh bien! dit Prudence en la „ voyant, aurons-nous bientôt un beau frere? „ bon dieu! que vous paroissez satisfaite! —— „ Ah! j'ai de bonnes raisons de l'être; si vous „ saviez, si vous saviez..... l'agréable nou- „ velle que je viens d'apprendre! — Je m'en „ doutois, s'écria Patience, car cette nuit un „ songe favorable m'a fait voir le Diable & un „ couteau à manche noir. —— Tout cela peut „ être, dit Priscille, mais mon esprit n'est pas „ assez pénétrant pour saisir les rapports d'un „ songe aux événements de la vie; écoutez „ seulement ce qu'on vient de m'annoncer.

Elle leur fit part alors de ce que Bickham

venoit de lui apprendre. On imagine aisément combien ce récit dût causer de satisfaction à nos dévotes. Elles se voyoient passer de l'extrême médiocrité à un état aisé & indépendant. Au milieu néanmoins des transports de leur joie, elles ne purent se refuser au doux plaisir d'assurer Priscille qu'elles avoient pressenti toute cette affaire. L'une fit en conséquence une longue énumération de ses rêves; l'autre rappella les présages heureux *qui s'étoient présentés* à elle pendant la journée. Quand elles eurent suffisamment étalé toute leur sagacité, elles tinrent conseil pour déterminer l'usage qu'elles feroient de leur fortune. On résolut d'un commun accord, au cas que le rapport de Mr. Bickham fut véritable, de ne point se séparer, de maniere que tout le bien passâ à la derniere survivante. On jura d'observer religieusement cette décision, & l'on attendit la mort du bon-homme avec une impatience qui se conçoit aisément.

Peu de tems après elles virent arriver M. Bickham. Comme il étoit fort tard, elles se flatterent qu'il ne venoit que pour de bonnes nouvelles. Elles ne se trompoient pas. Il leur apprit que M. Wills venoit de tomber en paralysie; que n'ayant pas voulu s'en rapporter au bruit public, il s'étoit rendu chez le médecin du vieillard qui l'avoit assuré qu'à peine avoit-

il encore huit jours à vivre. Après avoir félicité sa maitresse sur cet heureux événement il se retira.

Mes lecteurs ont deviné sans doute le motif des assiduités de Bickham. Il avoit moins d'estime & d'amour pour les rares qualités de Priscille que pour son futur héritage, d'autant plus attrayant, qu'il devoit se grossir de la portion de ses sœurs à qui il présumoit qu'elle survivroit; ainsi le Tartufe bruloit pour les beaux yeux de sa cassette. L'instant où il avoit été appellé pour rédiger le testament du vieillard, avoit déterminé son amour. Il ne raisonnoit pas mal, c'étoit le moyen de réunir en sa personne tous les biens immenses du testateur. Quand à Priscille, il ne doutoit pas que, sensible au soin qu'il prendroit de ses intérêts, elle ne se déterminat en sa faveur. Déja même il agissoit comme s'il eut acquis par son mariage des droits sur la succession; il s'empressoit, il n'épargnoit aucune démarche pour conclure, au nom de Priscille, le marché d'un bien de huit cens livres de revenu situé dans les environs & qu'il regardoit déja comme sa proye.

CHAPITRE VII.

Un bien nous échappe souvent au moment où nous comptions en jouir.

LA prédiction du médecin se trouva juste, Wills mourut : les Demoiselles Kingley nommées ses exécutrices testamentaires, en conséquence de ses dernieres volontés, prirent possession des biens meubles & immeubles du défunt qui montoient à peu près à soixante mille livres. Jamais on ne vit vigilance, activité, désintereffement portés au point que le fit Bickham en cette occasion; toujours occupé, toujours attentif, il eut infailliblement touché Priscille si cette fille clairvoyante n'eût aisément deviné, que l'espoir d'être un jour le maitre d'une grosse fortune, étoit le mobile de son ardeur infatigable. Bickham néanmoins goutoit le plaisir secret de voir l'héritage beaucoup plus considérable qu'il n'eut osé l'espérer; & l'accueil gracieux, les politesses dont on l'honoroit, tant qu'on eut besoin de lui, ne laissoient pas que de confirmer ses espérances: mais la décence le contraignit au silence durant les funérailles, les préparatifs de deuil & les visites de condoléance: Il eut même l'attention

de ne se montrer qu'après cet ennuyeux cérémonial. Bien persuadé du succès de ses soins, il se présente à sa chere Priscille, lui éxagére tout ce qu'à de douloureux la pénible situation où le réduit son amour, il la presse, il la conjure d'y mettre enfin des bornes en couronnant ses vœux.

„ Monsieur, lui dit Priscille, je dois à l'hon„ nêteté de votre conduite, une explication „ sincére de mes sentiments. Je connois toute „ l'étendue de mes obligations; que n'est-il en „ mon pouvoir d'y répondre comme je le dési„ re! Quoique je n'éprouve pas pour vous cet„ te tendre affection, cette heureuse sympathie „ nécessaire au bonheur de deux époux; je „ crois néanmoins que je passerois avec vous „ une vie assez agréable; (à ces mots Bickham „ crut toucher au moment fortuné,) mais je „ me vois forcée de vous dire qu'il n'est plus „ en mon pouvoir de me rendre à vos desirs. „ Nous avons, mes sœurs & moi, fermement „ résolu de vivre dans le célibat, & de ne nous „ jamais séparer. La derniere survivante de „ nous trois jouira de tout le bien, & celle „ qui contreviendra à ses engagemens perdra „ la moitié de ses revenus en forme de dédit. „ Je crois cette raison suffisante pour que vous „ perdiez tout espoir d'être jamais mon époux.'

Elle s'arrêta. Bickham, comme frappé d'un coup de foudre, vit s'évanouir par ce fatal arrêt & ses espérances, & ses projets, „ Peut-être, Madame, „ lui dit-il, est-il encore quelque moyen de „ rompre cet engagement, & de vous soustraire, „ sur tout, au payement du dédit. Daignez seu„ lement me montrer le contrat." — „ Cela se„ roit inutile, Monsieur, car j'ai librement con„ senti à tout ce qui s'est fait à cet égard." — „ Ainsi donc, Madame, vous m'avez joué." — „ Point du tout, Monsieur. — Cependant vous „ m'aviez donné lieu d'espérer." — „ Dites „ mieux, Monsieur, dites que votre imagina„ tion vous en avoit flatté; mais brisons là-des„ sus; le Thé est servi, Monsieur veut-il nous „ faire l'honneur d'en prendre?"

Un signe de refus fut toute la réponse de Bickham qui sortit sans prononcer un mot. Le lendemain il envoya le compte des dépenses & des démarches qu'il avoit faites: il vouloit ainsi se dédommager de ce qu'il perdoit au refus de Priscille.

Quelques jours après, Priscille chargée par ses sœurs d'examiner les papiers de M. Wills, y trouva trois ou quatre lettres de Mad. Rickfall au bon homme; elle l'informoit de la maladie de sa fille, & de l'impuissance où elle étoit de nourrir plus longtems son petit fils. Elle ignoroit

la mort de M. Wills; ainſi ſurpriſe de n'en recevoir aucune réponſe : dans une derniere lettre, elle lui annonçoit la mort de ſa fille, en répétant toujours qu'elle étoit hors d'état de fournir à la ſubſiſtance de l'enfant. Priſcille reçut cette lettre; naturellement bienfaiſante elle s'empreſſa de la communiquer à ſes ſœurs. Après quelques débats, on convint qu'on iroit inceſſamment chercher le petit Wills, & qu'on lui donneroit une éducation conforme à ſa naiſſance. „ Nous poſ-
„ ſédons ſes biens, diſoient-elles, ils lui appar-
„ tenoient de droit naturel. Si nous en jouiſ-
„ ſons, c'eſt par un effet de la bizarrerie de ſon
„ ayeul, c'eſt à nous à les faire ſervir au bon-
„ heur & à l'inſtruction de cet enfant; qui pour-
„ roit, qui voudroit ſe charger de ce ſoin, ſi
„ nous avions l'injuſtice de nous y refuſer?

Priſcille avoit toujours tendrement chéri ſa ſœur, & conſervant encore ce ſentiment juſque dans ſa poſtérité, elle offrit d'aller à Londres; on applaudit à la propoſition; elle partit donc le lendemain pour la Capitale, où elle arriva heureuſement.

Impatiente de voir ſon petit neveu, Priſcille ne put attendre l'heure ordinaire des viſites; l'étiquette lui défendoit envain de ſe montrer dans la matinée; elle ſe rendit chez Mad. Rickſall où, après les complimens d'uſage, elle annonça

le motif de son voyage. A cette heureuse nouvelle, la joyeuse grand-mere combla de politesse & d'amitié l'aimable étrangere; elle courut chercher le petit Frank à peine âgé alors de trois ans; c'étoit un petit blondin beau comme l'amour; sa tante crut voir en lui le portrait vivant de sa sœur qui en mourant, dit-on, avoit emporté avec elle toute la beauté de sa famille. Priscille dévoroit des yeux le petit Frank; l'enfant de son côté ne la considéroit pas avec moins d'attention; il vint à elle sans répugnance, & s'y arrêta avec plaisir; touché des marques d'amitié qu'il en recevoit, il lui tendit ses mains enfantines comme pour la caresser.

Les animaux domestiques s'attachent par instinct à ceux qui prennent soin de pourvoir à leurs besoins, ou qui leur témoignent quelqu'amitié; peut être cette espéce de reconnoissance nait-elle de l'impression que fait sur eux telle ou telle physionomie; peut être est elle l'effet des *Corpuscules.* Quoiqu'il en soit, nous voyons tous les jours un chien ou un chat affectionner particuliérement telle ou telle personne; d'où nait cette préférence? L'effet frappe nos yeux, la cause nous est inconnuë. Les enfant seroient-ils aveuglement conduits par le même instinct? cela peut être. Heureusement pour le petit Wills, il étoit susceptible des mêmes inclinations. Miss

Kingley le tenoit sur ses genoux, lorsque Mad. Rickfall, craignant qu'il ne l'incommodat, voulut l'en ôter; mais l'enfant s'y opposa en se débattant de toutes ses forces. Cette légere, mais expressive marque d'attachement toucha sensiblement la bonne tante. — „ Ah! dit l'enfant vous „ êtes ma tante. — Oui, mon cher, je la suis. „ — " Mais bientôt vous serez ma Maman, & „ elle sera ma grand Maman. — „ Oui, mon „ petit Ange, oui, je serai votre Maman, & „ de bon cœur;" elle le pressa contre son sein.

Il est difficile, pour peu qu'on soit sensible & reconnoissant, de ne pas aimer qui nous aime. Toutes les passions tendres assiégerent en ce moment le cœur de Priscille; tous les ressorts de son être s'émurent aux innocentes caresses de son neveu qu'elle trouvoit de plus en plus aimable. Elle accepta le diner que lui offrit Madame Rickfall, en la priant de trouver bon qu'elle emmenat l'enfant dés le même soir. Tandis que la grand Maman s'occupoit à ramasser le petit trousseau de Frank, il s'amusoit avec sa Maman; car c'est ainsi qu'il appella toujours sa tante Priscille.

Le petit Wills cependant, jusqu'alors élevé & entretenu par les soins de Madame Rickfall, ne fut pas insensible aux larmes que cette bonne Dame versa en le quittant; son jeune cœur en

fut touché ; rien n'eut pû adoucir son chagrin s'il n'eut été dans les bras de sa nouvelle Maman qui l'enmena en triomphe.

Un petit maître qui sort brillant de sa toilette, une coquette qui à fait tomber dans ses piéges l'amant de son amie, un chasseur déterminé qui, après douze heures de fatigue, atteint enfin le renard qu'il poursuivoit, ne sont pas si fiers que l'étoit Priscille en conduisant son petit neveu. Un enfant étoit quelque chose de nouveau dans la maison. Les vieilles sœurs le reçurent avec une tendresse & une joie inexprimable : il resta néanmoins toujours attaché par préférence à la plus jeune de ses tantes. Son enfance n'eut rien de remarquable, elle s'écoula dans les jeux ordinaires à cet âge ; on observa seulement qu'il se plaisoit à faire le bien, & que tout annonçoit en lui une ame sensible & généreuse. Priscille l'en aima davantage, & malgré ses sœurs, qui désprouvoient ces inclinations, qu'elles prévoyoient devoir être fatales à la fortune de leur neveu, elle lui fournissoit en secret les moyens de satisfaire un penchant si rare & si louable. Ainsi, charmée de la noblesse des actions de son neveu, elle estimoit précisément en lui ce qui étoit l'objet de la censure de ses sœurs. Elle racheta le bien que le pere de l'enfant avoit aliéné & s'en déclara la directrice.

Bickham, l'orgueilleux Bickham ne pouvoit supporter l'idée d'un refus qui l'humilioit; il se persuadoit toujours pouvoir déterminer sa maitresse, s'il daignoit renouveller ses instances. Il se trompoit; on ne fit que plaisanter de ses nouvelles tentatives; on le traita en un mot avec le mépris le moins équivoque. Trop content de lui-même pour penser que sa personne put être désagréable, ou que sans quelques motifs secrets ses efforts fussent payés des refus les plus mortifians; il s'appliqua à deviner quelle en pouvoit être la cause: ses soupçons s'arrêterent sur le jeune Wills, qu'il savoit être l'objet de toute la tendresse de sa tante; c'en fut assez pour le rendre l'implacable ennemi de cet enfant; il s'efforça bientôt de l'éloigner, dans la folle persuasion qu'il étoit l'unique obstacle à l'éxécution de ses projets. Nous expliquerons dans le chapitre suivant les moyens qu'il employa pour réussir.

CHA.

CHAPITRE VIII.

L'Auteur étale son érudition. Suite de histoire. Un étranger est introduit sur la scene.

ON a vû de tout tems des écrivains zélés consacrer leurs lumieres au bien de l'humanité ; de nos jours comme dans les siécles de l'antiquité, il s'en trouve d'assez généreux pour consumer leur vie à voyager chaudement envelop-loppés dans leur Cabinet : là ils puisent dans les cartes géographiques la connoissance des mœurs des nations, dont ils nous donnent une savante & pompeuse description. Sans doute ils aspirent à l'éloge qu'un poëte faisoit d'Ulisse.

——— *Multorum providus urbes*
Et mores hominum inspexit.

Il voyageoit beaucoup, & voyageoit en maître :
Examinant les mœurs des peuples inconnus ;
Il fit ainsi servir au profit de son être
Et leurs defauts, & leurs vertus.

On lit dans leurs relations, qu'en Espagne, dans les repas d'appareil, on quitte la table après le premier service ; on se promene sur une galerie voisine ; on s'efforce ainsi d'exciter l'apétit, & de digérer, en attendant qu'un Majordome avertisse que le second service est prêt.

C'eſt ſans doute à l'imitation de ce louable uſage, (qui certainement exiſte puiſqu'on l'a écrit.) C'eſt, dis-je, par imitation, que les auteurs ont diviſé en chapitres leurs ouvrages volumineux, dans l'honnête intention de ne point fatiguer le lecteur, & de lui laiſſer le tems de reſpirer.

Au fait! Ces précautions ſont inutiles, ſi l'on ſert des mets légers, tendres & délicats; elles deviennent indiſpenſables, quand on préſente des alimens groſſiers, indigeſtes & dégoutans.

Bickham ſe promettoit le plus heureux ſuccès du ſtratagême qu'il méditoit; il vouloit ſouſtraire le jeune Frank, pour avoir aux yeux de ſa maîtreſſe le mérite de le retrouver, & obtenir ainſi de ſa reconnoiſſance le droit de renouër avec elle. Un tel projet exigeoit autant de ſecret que de diligence: il auroit indubitablement réuſſi, ſans un impertinent contre-tems qui vint déranger toutes ſes meſures. La famille des demoiſelles Kingley ſe diſpoſoit à quitter le pays pour ſe retirer dans un lieu plus gracieux & plus commode; & pour comble de diſgrace, tout cela ſe trâmoit à l'inſçu, & ſans la participation du pauvre M. Bickham. Détaillons au lecteur les circonſtances de cet événement.

Le petit Wills n'avoit pas encore atteint ſa dixieme année; la modeſtie de ſon maintien,

la douceur & la noblesse de sa physionomie, plusieurs petits actes de générosité, tout, en attestant la bonté de son cœur, & la beauté de son caractere, lui avoit mérité & gagné l'amitié des habitans du lieu: il avoit une activité & une force au dessus de son âge: quelque médiocre qu'eut été jusqu'alors son éducation, on ne laissoit pas d'appercevoir déja en lui les premiers signes d'une intelligence supérieure, & d'une vaste capacité; mais ses talens avoient besoin d'être cultivés, & le lieu que les tantes habitoient ne pouvoit leur en fournir les moyens.

Le malheureux Vicaire dont nous avons parlé, & qui avoit été chargé de l'éducation du pere de Frank étoit mort: sa femme ne lui avoit pas longtems survécu: ses deux filles demeurées orphélines, auroient été réduites, sans les secours bienfaisans des demoiselles Kingley, à la plus déplorable condition.

Le vieux Wills avoit imputé au bon vicaire les désordres de son fils; il avoit en conséquence refusé de lui payer les cinquantes livres convenües pour la pension du jeune homme. Cette odieuse injustice, les larmes de ses enfans victimes des besoins les plus pressans, avoient déchiré le cœur de ce pere infortuné; sa douleur étoit augmentée par la mort de son avare débiteur, qui détruisoit toutes ses espérances.

Cependant quelques anciens domestiques parlerent de cette dette aux demoiselles Kingley, lorsqu'elles vinrent prendre possession des biens du defunt; elles deciderent, d'un commun accord, qu'il falloit l'acquitter. Priscille, comme principale agente de toutes les affaires, reçut avec bien du plaisir une commission si flatteuse pour son ame accoutumée à vouloir le bien, & avide de trouver les occasions de le faire. Elle se rendit elle-même chez le vicaire; lui communiqua l'intention de ses sœurs & la sienne, le priant d'accepter cette somme modique, comme une foible marque de leur reconnoissance, & de l'estime qu'elles devoient à son mérite. Frapée de l'ordre & de la propreté de sa maison; touchée des charmes de ses filles, elle l'invita, elle le pressa de venir la voir fréquemment; elle voulut se charger elle même de travailler à la fortune des deux demoiselles, les conduisit d'abord auprès de ses sœurs, & emmena leurs respectables parens qu'elle retint à diner.

Le bon vicaire jusqu'alors inébranlable aux plus rudes secousses de l'adversité, ne résista point au changement inespéré de sa fortune: la patience & la résignation l'avoient soutenu dans la disgrace, elles ne le servirent pas dans le bonheur; l'age avoit sans doute affoibli ses organes. Quoi qu'il en soit, le plaisir & la reconnoissance,

dont il s'efforçoit envain de contenir les mouvemens, agissoient avec trop d'empire sur cette ame sensible & profondement affectée; son cœur étoit plein; il étoit dans une violente agitation. Il avoit à peine bû quelques verres de vin, qu'une foiblesse, avant-coureur de la mort, lui fit pressentir l'extinction prochaine de son être. „Vous „ serez étonnées ", dit-il, en s'adressant aux demoiselles Kingley, „ de ce que je vais vous „ dire; rien n'est plus vrai cependant, ma der- „ niere heure approche, mon ame est prête à „ s'échapper, je meurs heureux, je meurs tran- „ quille. Ô mes enfans! je vous quitte, mais „ vous retrouverez, dans ces aimables dames, „ toute la tendresse d'un pere; elles vont deve- „ nir, par humanité, les protéctrices de votre jeu- „ nesse; elles vous donnent un azile; hélas! „ elles savent que votre malheureux pere est „ dans l'impuissance de le faire. "

Aux premiers mots qu'il avoit prononcé, une paleur livide avoit couvert son visage; ses filles volent à son secours, tombent à ses genoux, serrent ses mains contre leur sein, les arrosent de leurs larmes; son épouse se précipite dans ses bras, déja engourdis par le froid de la mort; elle s'y évanouit. A ce spectacle terrible & touchant, les trois sœurs ne peuvent retenir leurs larmes. Cet homme respectable qui les interesse,

ce vieillard qu'elles viennent d'accueillir, elles vont le voir expirer ; est-il situation plus cruelle & plus attendrissante ! Le deuil passe dans tous les cœurs ; le petit Frank quitte son jeu, examine en silence, ne comprend rien à ce qui se passe ; il crie, parce qu'il est ému par les pleurs qu'on répand autour de lui... „ Je vous l'ai promis," dit Priscille au Vieillard qui reprenoit ses sens ; „ Je vous le répéte, je n'abandonnerai jamais „ vos enfans." — „ Eh ! puisse ce dieu puissant, „ le pere commun des hommes, ne jamais vous „ abandonner ! Qu'il m'est doux de jouir à ce „ moment de toute la liberté de mon esprit ; „ c'est la derniere, c'est la plus précieuse de „ ses faveurs : je conserve toutes les facultés de „ mon ame, je vois la mort s'approcher, & je „ la vois sans crainte. Ô ! ma Nancy ! je te „ remercie de tes soins pour moi, qui ne se „ sont point démentis pendant tout le tems de „ notre union. Que le ciel recompense cette „ humeur constante & douce qui a fait la con„ solation de mes jours orageux ! Veilles sur nos „ cheres enfans, bientôt elles n'auront plus de „ pere. Et vous, mes Filles, recevez le seul „ bien que je puisse vous laisser, ma benédic„ tion.... Je vous ai tracé le chemin des „ vertus.... J'ai semé dans vos cœurs le germe „ de la vraie sagesse, l'amour du bien, le

„ respect de la réligion. ô! mon Dieu! étends & „ féçondes ce germe; que les bonnes œuvres en „ soient les fruits précieux! Souvenez-vous tou- „ jours, mes enfans, des conseils que je vous „ ai donné..... Il ne me reste plus, Mesda- „ mes, qu'a vous remercier, soyez sures que „ mes prières monteront sans cesse au trône de „ l'être tout-puissant, afin qu'il verse sur vous „ ces biens que vous annoblissez par l'usage „ généreux que vous en faites; & que vous „ daignés surtout faire servir au bonheur de „ mes enfans. Laisses à présent, ô! mon Dieu! „ l'ame de ton serviteur s'en aller en paix.

La parole expira sur ses lévres, à peine entendit-on les derniers mots qu'il prononça. Il se renversa sur sa chaise; le sommeil de la mort parut avoir pour jamais fermé ses yeux à la lumiere. Une douleur stupide, un sombre désespoir, suspendoient les cris de sa femme & de ses enfans. Prudence court à son cabinet, prend un excellent cordial distilé de sa main, en verse quelques goutes dans la bouche du mourant, & le rappelle à la vie; il souhaita qu'on le conduisit à sa maison, où il expira le lendemain. Son épouse alla bientôt se réunir à lui dans le sein de l'Eternel. Ses filles furent mariées à deux fermiers des environs, jeunes, aisés, & d'une conduite à l'abri de tout reproche. Les trois sœurs contri-

buerent également à leur faire une dot, & ces pauvres orphelines vécurent très heureuses. La mort de leur pere avoit dérangé les projets de Prisćille qui avoit envie de lui confier l'éducation de son neveu; il fallut donc tourner ses vuës d'un autre côté.

Il avoit souvent été question, dans les petites consultations nocturnes que les trois sœurs faisoient après souper, de l'état qu'on donneroit au jeune Wills, ou de la profession qu'on lui feroit embrasser; Patience, en sa qualité d'ainée, avoit opiné la premiere; elle le destinoit à l'état ecclésiastique. Prudence qui s'entendoit merveilleusement bien à distiller des cordiaux, à composer des onguents, à faire des ptisannes, (nous aurons dans la suite de fréquentes occasions de nous en convaincre.) étoit d'avis qu'il étudiat la médecine; elle prétendoit diriger elle-même ses études, & former son jugement à mesure que ses connoissances se développeroient: habile comme elle l'étoit à connoitre les simples, à en distinguer les vertus & les propriétés; le jeune homme, sous sa direction, devoit bientôt être en état d'apprécier son *Cordial Balzamique*, & de lui donner une glorieuse préférence sur toutes les drogues fastueusement étalées dans la boutique d'un apothicaire. Priscille écouta patiemment les différens avis de ses sœurs, & son tour

étant enfin venu. „ Je ne vois pas, dit-elle, pour-
„ quoi nous nous presserions de donner un état
„ à cet enfant. Si nous possédons les biens aux-
„ quels il avoit de si justes prétentions, ils lui
„ reviendront un jour, lorsque nous ne serons
„ plus en état d'en disposer: personne n'a sans-
„ doute autant de droits que lui à notre hérita-
„ ge; croyez moi, il suffira pour lui procurer
„ une vie douce & honnête: loin de le dissi-
„ per, nous l'augmenterons par notre œcono-
„ mie. Il se pourroit que le petit Frank fut
„ sans inclination pour les états que vous pro-
„ posez; d'ailleurs, s'il arrivoit qu'il fut contraint
„ de se soumettre à l'esclavage d'une profession,
„ je regarde l'étude des loix comme celle qui
„ lui conviendroit le mieux, parce qu'elle le
„ rendroit capable de défendre & de conserver
„ la fortune que nous lui laisserons."

A ce mot de *loi*, les deux sœurs pousserent un cri d'indignation: un homme de loi & un diable c'étoit la même chose pour elles; elles ne voulurent, ni l'une ni l'autre, céder à la proposition de Priscille; ce qui faillit à la mettre dans une furieuse colere; car elle prévoyoit que tous leurs biens seroient un jour réunis sur la tête de son neveu.

Cependant avant de s'obstiner sur le choix d'un état, elle pensoit à lui faire donner une

éducation conforme à sa naissance. Ne voyant personne dans le voisinage propre à remplir ses vuës, elle projetta d'engager ses sœurs à se rapprocher de Londres; où elle pensoit avec raison qu'elle trouveroit plus d'occasion de choisir un bon gouverneur, ou une place dans les maisons destinées à l'éducation publique. L'entreprise paroissoit devoir essuyer de fortes oppositions de la part de ses sœurs; mais elle fut agréablement surprise de voir l'aînée témoigner beaucoup moins de répugnance qu'elle ne s'y étoit attendue: la proposition néanmoins ne fut pas d'abord agréé pour deux raisons. Patience alléguoit le danger qu'il y avoit à abandonner leurs terres. „ Que deviendront, disoit-elle, cette maison & „ ces champs? quoique nous ne les fassions pas „ valoir par nous-mêmes; si nous nous éloig„ nons, ils dépériront entre les mains d'un ré„ gisseur ou de nos domestiques." Prudence ajoutoit qu'elle ne seroit plus à portée de recueillir les plantes qu'elle distilloit; qu'il lui en couteroit trop de venir tous les ans, dans le pays, amasser les ingrédiens propres à composer son *Cordial Balsamique*.

Priscille satisfit à ses objections. Leurs terres ne devoient pas les inquiéter; il se présentoit un riche laboureur qui offroit de les affermer à des conditions avantageuses; elle en fit le détail,

& démontra le profit réel qui leur reviendroit de cet arrangement. Les sœurs en convinrent, & il fut résolu que dès le lendemain elles signeroient le bail. La seconde objection n'étoit pas tout à fait aussi facile à résoudre. Priscille flatta sa sœur de l'espoir d'être admise au jardin Botanique de Chelsea; là, disoit-elle, elle se livreroit à son goût pour l'étude des simples; là elle apprendroit à connoître les plantes étrangeres, qu'elle n'auroit jamais occasion de voir dans sa province. Rien ne sembloit plus facile, rien n'étoit plus engageant. Néanmoins il n'y eut que l'excessive curiosité de voir la capitale qui détermina les deux sœurs; cette raison, bien plus que tous les raisonnemens de Priscille, contribua à lever leurs scrupules. Tout s'arrangea secretement; tout fut content, sinon Bickham & le jeune Wills. Le premier étoit inconsolable d'avoir manqué, par ses délais, le projet ingénieusement conçu de supplanter son petit rival; l'autre quittoit à regret les compagnons des jeux de son enfance & des lieux qu'il connoissoit, pour aller habiter un pays qui lui étoit étranger. Cependant toute la famille prit peu de tems après la route de Chelsea, où elle débarqua heureusement dans une jolie & commode maison qu'on y avoit louée. Le vrai motif de cette émigration, étant l'éducation du neveu, la jeune tante, à peine remise de

la fatigue du voyage, alla visiter les académies, & les colléges publics des environs de Londres. Ce qu'elle y vit ne la satisfit point: les gens qui y étoient préposés à l'éducation des éleves étoient hors d'état, ou par leur indolence, ou par leur incapacité, de répondre à ses vues: leur conduite d'ailleurs ne lui paroissoit pas propre à donner aux enfans une merveilleuse idée de leurs maîtres. Ils s'épuiserent envain en complimens sur le compte du petit Frank & sur le sien, elle ne put se résoudre à le leur confier.

Abandonnant donc ses recherches dans le pays latin, elle résolut de s'informer ailleurs. De retour à la maison, elle trouva ses sœurs occupées à entretenir deux personnes étrangeres: c'étoit le ministre de l'endroit & son épouse qui leur rendoient visite. Le ministre étoit un homme honnête, bienfaisant & sobre dans ses discours; en revanche sa digne moitié se livroit volontiers au plaisir de parler beaucoup & sans raison; elle connoissoit tous les habitans par leur nom & surnom. Les deux sœurs de Priscille ne pouvoient, à coup sûr, rencontrer une compagne plus agréable, & plus accomodante à leur humeur curieuse. Elles discuterent d'abord avec une étonnante volubilité tous les points les plus importans des affaires d'état. La femme du ministre qui présidoit à cette brillante conversation, vou-

lant mettre ces dames au fait des anecdotes publiques & particulieres de la Ville, commença à leur tracer le caractere de ses habitans. Vous les eussiez vû aussi-tôt serrer leurs chaises, se rapprocher, tendre le col, de maniere à ne pas perdre un mot des instructions intéressantes qu'on alloit leur donner. Les hommes en place, les particuliers les plus obscurs, tous ceux qu'on connoissoit, ceux-même qu'on ne connoissoit pas, tout fut soumis à la critique de cette intrépide harangueuse. Priscille qui prenoit peu d'intérêt à cette rélation, crut voir s'élever quelques nuages sur le front du mari : il souffroit en effet des sottes méchancetés que débitoit son infatigable épouse, dont la rapide élocution ressembloit assez aux éclats de la foudre, ou à l'impétuosité d'un torrent qui entraine tout ce qui s'oppose à son passage. Le bon homme avoit envain essayé de réprimer l'intarissable babil de sa moitié. Priscille voyant son embarras, l'invita à visiter leur petit jardin. Il y consentit avec plaisir. Ils sortirent, laissant les deux sœurs écouter, *arrectis auribus*, les contes de la bonne dame ; mais laissons ces ennuyeux & fatiguans propos, & suivons au jardin la partie la plus respectable de cette compagnie.

Le ministre entâma la conversation en observant a Priscille qu'elle devoit se trouver bien

resserrée dans un aussi petit terrain, étant sans doute accoutumée, a la Campagne, a des promenades plus étendues. „ Il est bien vrai, M.
„ Jefferson, (c'est ainsi qu'il se nommoit,) " que
„ cet endroit doit nous paroître incommode;
„ mais je conviens que je me suis attirée moi-
„ même ce petit désagrément. Je voulois trouver
„ une maison où je pusse faire élever mon neveu;
„ ce qui manque dans ma province. J'ai visité
„ ce matin toutes les écoles des environs, aucu-
„ ne ne me convient; vous, Monsieur, qui êtes
„ plus à portée de connoître les environs, vous
„ m'indiquerez peut être quelqu'homme sensible
„ & honnête à qui je puisse, en toute sureté,
„ confier cet enfant. Un précepteur conviendroit
„ beaucoup mieux au plan que j'ai formé; mais
„ je voudrois que tous ses soins, toutes ses atten-
„ tions, tournassent au profit de son éleve."

„ Ah! Madame, que ne m'est-il possible
„ d'accepter vos offres! je m'efforcerois de
„ justifier l'honneur de votre choix; mais, he-
„ las! Madame, vous avez vû ma femme, &
„ pour ma honte, vous l'avez entendue; au
„ babil près c'est une bonne personne. Je
„ m'étonne, en vérité, que Mesdemoiselles vos
„ sœurs aient la patience de l'écouter: elle
„ ne connoît pas la moitié des personnes dont
„ elle les entretient. Je n'ai point réussi à la

„ corriger par la douceur de mes représenta-
„ tions, & j'estime trop mon repos pour y em-
„ ployer la rigueur. Je le répéte Madame, je
„ me chargerois avec plaisir de Mr. votre
„ neveu, si je ne craignois que ma femme le
„ gâtat: ce seroit des reproches éternels que
„ j'aurois à me faire, & pour tous les biens
„ du monde, je ne voudrois pas m'exposer à
„ les mériter."

„ Je suis mortifiée, Monsieur, de ce con-
„ tretems: mais vous pouvez au moins m'indi-
„ quer quelqu'un capable de former ce jeune
„ homme. — Je ne vois personne, qui con-
„ vienne mieux à vos vuës, qu'un homme es-
„ timable qui demeure à un mile d'ici; quoi-
„ que nous ne soyons pas intimement liés, je
„ le connois assez pour vous assurer de la supé-
„ riorité de son mérite, & de ses lumieres. Des
„ évenemens malheureux, en altérant sa fortu-
„ ne & son tempérament, ont répandu dans
„ toute sa personne un air sombre qui rebute au
„ premier abord. Son age est d'environ qua-
„ rante ans; & si je ne me trompe, il m'a fait
„ entrevoir qu'il aimeroit assez à se charger de
„ l'éducation d'un jeune homme, pourvû que
„ ses dispositions fussent heureuses: ne tenant
„ ni à une femme, ni à des enfans, cette agréa-
„ ble occupation contribueroit sans-doute à char-

„ mer l'ennui de sa solitude. Si vous le jugez
„ à propos Madame, je lui en parlerai, &
„ vous rendrai sa réponse. Quant à moi si j'a-
„ vois des enfans, je les lui confierois par pré-
„ férence.

Priscille le remercia affectueusement, en ajoutant qu'elle lui devroit beaucoup, s'il avoit la bonté de se charger de cette importante négociation. Le ministre promit de faire tout ce qui dépendroit de lui, & après quelques autres propos, ils retournerent dans la sale où le trio siégeoit encore dans la même attitude, c'est-à-dire que les trois commeres; de trois chaises sembloient n'en avoir fait qu'une. Patience prit tant de goût aux entretiens de la belle parleuse, qu'elle pressa instamment Jefferson & son épouse de rester à souper. Priscille joignit ses invitations à celles de sa sœur, & ils y consentirent. Nous omettrons leur conversation pendant le repas, & nous passerons au Chapitre suivant.

CHAPITRE IX.

Une entrevüe & ses conséquences.

Le jour parut à peine, que le bon ministre se hâta de tenir sa parole; il s'habille, il se rend chez

chez la personne qu'il avoit recommandée à Priscille. Brewer, (c'est son nom) surpris de le voir si matin, lui en demanda la raison; Jefferson le satisfit, & lorsqu'il eut achevé de lui expliquer le motif de sa visite; „ Je vous ai fait entrevoir autrefois, lui dit Brewer, mes sentimens sur ce que vous me proposez: je suis „ charmé de l'occasion qui se présente; mais „ je dois voir, avant de me décider, & l'enfant & sa tante." Sur cela Jefferson le quitta, & en moins d'une heure & demie, il revint avec Frank & Priscille. Brewer les reçut avec politesse, mais avec cette réserve qu'on contracte aisément dans la solitude, & qu'il s'efforçoit envain de surmonter. C'étoit un grand homme sec: malgré l'extrême paleur de son visage, que le malheur avoit cruellement altéré, son extérieur noble & franc, annonçoit assez qu'il étoit né pour occuper un des premiers rangs dans la société. Tandis qu'on s'entretenoit de choses indifférentes, ses yeux cherchoient à pénétrer le caractere du petit Frank qui, de son côté, ne le consideroit pas avec moins d'attention, quoiqu'il ignorât encore le motif pour lequel on l'avoit amené. Enfin, M. Brewer fit signe à Jefferson de passer dans le jardin avec le jeune homme. Lorsqu'ils furent sortis, il adressa ce discours à Priscille. „ M. Jeffer-

„ son vous à informé, Madame, de ma situa-
„ tion; il m'a fait connoître la vôtre. J'aurois
„ bien du plaisir, je l'avoue, à avoir un jeune
„ compagnon de ma solitude; j'en ai besoin
„ même pour remplir le vuide affreux où je me
„ trouve, & qui nourrit l'amertume de mes ré-
„ fléxions; mais je le veux d'une humeur dou-
„ ce & sensible, d'un caractere franc & doci-
„ le; s'il étoit né avec les défauts opposés, je
„ ne me chargerois point de les détruire; je ne
„ suis pas propre aux fatigues & aux désagre-
„ mens auxquels m'exposeroit un pareil em-
„ ploi. A en juger par sa physionomie, votre
„ neveu a toutes les qualités que je desire. Huit
„ jours me suffiront pour le connoître. Mais,
„ supposant qu'il remplisse mes vues, moi-mê-
„ me, mes manieres, mes discours vous con-
„ viendront-ils? ..... Je n'exige point de sa-
„ laire, la pension du jeune homme suffit. Dès
„ le moment où il entrera chez moi, je le trai-
„ terai moins comme mon éleve que comme
„ mon fils; un enfant d'un heureux naturel ne
„ peut aimer son maître, s'il ne trouve en lui
„ qu'un Pédagogue toujours menaçant, & dont
„ l'aspect ne lui inspire que de la terreur. La
„ crainte & l'amour sont des sentimens trop op-
„ posés pour se réunir. C'est pour cela, Ma-
„ dame, que je veux, en me rendant chez vous,

„ lier connoiſſance avec le jeune homme: mais,
„ ſouffrez que je vous en prévienne; ſi vous le
„ confiez à mes ſoins, il faut que je ſois abſo-
„ ment le mâitre de le diriger d'après mes prin-
„ cipes. Si j'abuſe de ce droit, vous pouvez
„ le retirer: mais auſſi, dans le cas où vous
„ interpoſeriez votre authorité pour contrarier
„ les moyens dont je ferai uſage, trouvez bon
„ que je vous le rende. Ce n'eſt qu'à ces con-
„ ditions que je me chargerai de l'éducation de
„ votre neveu. Vous allez me prendre, Mada-
„ me, pour un homme bizarre; mais conve-
„ nez qu'il ſeroit bien dur pour moi, après
„ avoir formé, avec beaucoup de peine, le
„ cœur & l'eſprit de mon éleve, de voir dé-
„ truire mon ouvrage par une indulgence aveu-
„ gle, & une tendreſſe déraiſonnable.

Priſcille promit de ſuivre à la lettre tout ce qu'il lui preſcrivoit, & lui inſinua honnêtement qu'elle le laiſſoit maître de déterminer les condi-tions. „ J'ai déja eu l'honneur, de vous dire
„ Madame, que ce n'étoit ni l'eſpoir, ni le de-
„ ſir d'une récompenſe qui m'engagoient à pren-
„ dre un éleve.. J'ai eſſuyé, il eſt vrai, bien
„ des diſgraces, je ſuis même actuellement dans
„ une ſituation fort étroite; (a cet aveu Priſ-
„ cille ſentit qu'elle l'en aimoit davantage,)
„ mais ce que j'ai ſuffit pour moi, & je ne

„ ferois gêné que par l'impossibilité de fournir
„ aux besoins d'un second : je vis tranquille,
„ loin du monde, rien ne pourra, je le sens, me
„ replonger dans le tourbillon des affaires : j'au-
„ rois pourtant un plaisir secret, je m'estime-
„ rois davantage, si je voyois ce jeune homme,
„ élevé par mes soins, emporter les suffrages de
„ la société, & courir une carriere honorable.
„ Je ne prétends pas en faire un Pédant orgueil-
„ leux de ses connoissances, ni un Midas bouf-
„ fi de son opulence ; je veux en faire un bon
„ citoyen."

„ Eh bien ! Monsieur, j'aurai soin que tout
„ seconde vos intentions : je suis même persua-
„ dée que mon petit Frank y répondra. Voulez-
„ vous me faire l'honneur d'accepter un dîner ?
„ il y a place pour vous dans la voiture.

M. Brewer y consentit, & ayant demandé la permission de s'absenter un instant pour s'habiller, il reparut bientôt, car il étoit fort simple dans ses vétemens. Après avoir récommandé à Priscille & au ministre de ne point parler à l'enfant de ce qu'on projettoit, ils monterent en voiture, & arriverent au logis. Frank gagnoit chaque jour quelque chose de l'affection de son maître futur, & celui-ci faisoit chaque jour d'égals progrès dans le cœur du jeune homme. Brewer n'avoit encore fait que trois ou quatre visites

aux tantes, lorſqu'un évenement le détermina tout à fait à ſe charger de leur neveu.

Frank n'avoit point paru depuis le diner; l'heure du thé approchoit; on s'informe aux domeſtiques de l'endroit où il peut être allé, ils l'ignoroient; tous l'avoient vû ſortir, aucun ne l'avoit vû rentrer; on commença à s'en inquiéter: il n'avoit jamais fait de ſi longues abſences, depuis leur arrivée à Chelſea. Chacun s'épuiſa en conjecture: probablement, diſoit-on, il ſe ſera trop éloigné, & ſe trouvera égaré. Patience ſe mit à raconter l'horrible ſonge qui l'avoit tourmentée pendant ſon ſommeil. „ J'ai vû, „ dit-elle, un enfant nud dans la boue; ſigne „ infaillible de mort! ſans doute il eſt arrivé „ quelques malheurs à notre Frank." Auſſi-tôt Prudence demande à grand cri le café, elle s'impatiente, elle jure contre l'indolence des domeſtiques, elle aſſure qu'elle va déclarer poſitivement ce que ſon neveu eſt devenu. Brewer inquiet parcouroit, en ſilence, la chambre d'un bout à l'autre. On liſoit ſur ſon viſage toute l'agitation de ſon ame. Prudence que perſonne n'écoutoit s'attache à lui, &, bon gré mal gré, lui démontre l'infaillibilité de ſes prognoſtics, & les effets merveilleux de ſa ſcience. Brewer étoit trop poli pour la contredire, & trop hors de lui même pour raiſonner ſur l'abſurdité de ſemblables pré-

ſages ; il la laiſſa donc débiter à ſon aiſe ſes prétendues preuves, qu'il n'écoutoit non plus que les cris de Patience, occupée à rappeller à ſa ſœur pluſieurs circonſtances de ſon rêve qu'elle avoit oubliées. Priſcille qui aimoit ſon neveu, autant, pour le moins, que ſes ſœurs chériſſoient leurs folles opinions, éprouvoit de vraies allarmes ; des pleurs inondoient ſes joues, ſa douleur étoit moins bruyante parceque ſon ame étoit vraiment affectée. Telle étoit la ſituation de la compagnie, lorſqu'on entendit tout à coup, à la porte de la maiſon, les clameurs d'une foule de peuple. „ Quelqu'un eſt bleſſé," dit Brewer mettant la tête à la fenêtre, „ & on l'apporte ici." — „ Ciel! mon Frank eſt mort!" s'écria Priſcille, en volant à la porte. —— „ Je ſavois „ bien que mon rêve s'accompliroit," ajouta Patience, toute fiére de ſa rare ſagacité. Brewer, qui ne ſe donna pas la peine de répondre à ce propos, courut voir ce qui pouvoit occaſionner le tumulte ; ſes craintes ſur le petit Frank furent bientôt diſſipées ; il le vit occupé à donner des ſecours à un jeune homme proprement vêtu, dont la tête & le viſage étoient couverts de ſang; il l'entendit appeller les domeſtiques, afin qu'ils l'aidaſſent à porter le bleſſé dans la maiſon. Brewer s'acquitta lui-même de ce charitable office, prit l'inconnu dans ſes bras, le porta dans la ſal-

le à manger, & fit appeller un Chirurgien. Comme il avoit perdu connoiſſance, on lui fit envain reſpirer quelques odeurs; il n'y eut que le *Cordial Balſamique* de Prudence qui put ranimer ſes ſens. Brewer & elle laverent la tête du malade, on découvrit alors une large plaie ſur le côté; leur ſcience dans la Chirurgie n'étant pas fort étendue, ils ne purent connoitre ſi le crâne étoit attaqué ou non.

Tandis que Frank s'occupoit à rendre au bleſſé les petits ſervices dont il étoit capable, on l'appella pour payer les deux hommes qui l'avoient apporté à la maiſon: il leur avoit promis une récompenſe, mais malheureuſement il ne poſſédoit pas un ſol. Il fallut donc recourir à la tante, qui ne fut pas auſſi généreuſe que l'eut été ſon neveu, s'il avoit été libre de ſuivre ſon penchant; ce n'eſt pas ſans-doute que ces deux porte-faix n'euſſent rendus les mêmes ſecours ſans eſpoir de recompenſe, mais lorſqu'elle nous eſt promiſe, ce ſeroit un deſintéreſſement deplacé de la refuſer, ſi l'on nous tient parole.

Le chirurgien arriva, & déclara que le crâne n'étoit point endommagé; mais que la fiévre pourroit bien ſurvenir, parceque la contuſion étoit forte, & que la perte de ſon ſang avoit beaucoup affoibli le patient; il recommenda qu'on le mit au lit & qu'on le laiſſat repoſer: ce-

lui de Frank ſe trouvoit le plus proche, on l'y tranſporta.

Quand le chirurgien fut parti, on demanda à l'enfant où il avoit rencontré ce jeune homme; il répondit que dans le tems qu'égaré lui-même il tachoit de reconnoître ſon chemin, ce jeune homme étoit paſſé à cheval ſur la grande route; que, comme il chanceloit ſur la ſelle, il l'avoit jugé pris de vin, qu'enfin étant tombé, il avoit alors appellé des manœuvres pour le porter à la maiſon.

„ Eh! je le crois, dit Patience, cet indigne „ ivrogne n'étoit pas capable de prendre ſoin „ de lui même." — „ C'eſt préciſement pour „ cela, répondit Frank, que j'étois obligé de „ lui donner des ſecours." On ne ſauroit imaginer combien cette replique naive fit de plaiſir à Priſcille qui, jettant ſur ſon neveu un regard expreſſif, lui demanda pourquoi il n'avoit pas payé lui-même les deux porteurs. „ Vous ſavez, „ mon enfant, que vous aviez ce matin cinq „ Shillings, qu'en avez vous fait? — Mais que „ vois-je! quels ſouliers avez vons donc là? „ d'où vous viennent-ils?" En effet la chauſſure du pauvre Frank avoit très mauvaiſe mine, quoique renforcée d'une multitude de piéces, il marchoit preſque les pieds nuds.

Frank, baiſſant les yeux, rougit & garda le ſi-

lence. — „ Quoi, mon cher, dit Priscille
„ ne voulez-vous pas me le dire?" — „ Je vois
„ ce que c'est, ajouta Prudence, il a joué avec
„ quelques polissons, il les a perdu. " —
„ Non, non, en vérité! mais, de grace, ne me
„ questionnez pas davantage. „ — Oui, oui,
„ dit Patience, c'est comme sa tante l'a dit; il
„ les a changé ou perdu. „ — Je vous jure
„ que non, ma tante. — Qu'en avez vous
„ donc fait? — Eh bien! je les ai donné. —
„ A qui? — „ Tandis que j'étois égaré, je
„ suis entré dans une cabane pour demander
„ mon chemin: j'y ai vû une femme environ-
„ née de quatre enfans; tous pleuroient: je
„ lui en ai demandé le sujet, elle a refusé de
„ me le dire; cette maison dans sa simplicité
„ étoit propre, j'ai eu pitié de ces pauvres
„ gens, & je me suis obstiné à demander le
„ motif de leur affliction; vaincue enfin par mes
„ sollicitations, cette femme m'a dit que son
„ mari étoit malade depuis quinze jours, qu'elle
„ n'avoit point d'argent pour le soulager, &
„ qu'elle appréhendoit sa mort. Je lui ai donné
„ tout mon argent, en l'assurant que si j'en re-
„ cevois encore de ma tante, je le lui appor-
„ terois. D'abord, elle n'a pas voulu le pren-
„ dre, je l'y ai forcée. L'ainé de ses garçons
„ est venu me montrer le chemin; quand nous

„ avons été dans la campagne, je lui ai donné
„ mes fouliers & j'ai pris les fiens, car la ma-
„ ladie de fon pere oblige ce pauvre garçon à
„ fortir fouvent. Il venoit de me quitter lorfque
„ j'ai vû ce jeune homme tomber de cheval, &
„ voilà tout.

„ Fort bien mon ami, dit Prifcille; mais,
„ pourquoi rougiffiez-vous de nous dire cela?
„ c'eft très bien fait de foulager les pauvres &
„ les malades."— „ Oui, oui, ajouta Prudence,
„ pourvû qu'a force de foulager les autres il ne
„ tombe pas lui même dans la miſére. Qui fait
„ fi cette femme n'eft pas une intriguante qui
„ fait métier de féduire les enfans pour les
„ dépouiller: au moins n'étoit-il pas néceffaire
„ de donner fes fouliers." — „ Oh! pardonnez
„ moi, ma tante, le pauvre garçon n'en avoit
„ pas: moi j'en ai encore deux paires; en vé-
„ rité, j'aimerois mieux porter ceux-ci, ou
„ refter au logis, que de ne lui avoir pas donné
„ les miens. — Pas tant d'effronterie, Frank, dit
„ Patience." — Prifcille, dans la crainte qu'elle
en dit davantage, l'interrompit pour demander à
l'enfant comment il pafferoit la nuit. „ Nous
„ n'avions que votre lit pour coucher le ma-
„ lade, vous ne pouvez pas le partager avec
„ lui. — Eh bien! Je veillerai près de fon lit;
„ je le garderai; il a plus befoin de repos que

„ moi, il eſt malade & je me porte bien. —Non, „ non, un domeſtique aura ſoin de lui. – " Mais, „ Frank peut coucher chez moi," dit Brewer, le cœur pénétré en faveur de l'enfant, „ ſurtout s'il „ ne craint pas une promenade nocturne avec moi. Frank ſauta de joie à cette propoſition. On ſoupa de bonne heure & ils partirent. M. Brewer avoit un petit lit où il plaça ſon hôte qui, ſatisfait de ſes petits exploits pendant la journée, dormit d'un ſommeil tranquille.

S'étant levé au point du jour, Brewer lui demanda où il deſiroit aller. —— „ A la maiſon, „ voir celui que ma tante appelle mon patient. „ — Il eſt trop matin pour l'éveiller : allons „ plutôt voir ce que font le pauvre laboureur „ & ſa famille. — Ah !, dit triſtement Frank, „ je n'ai point d'argent, j'ai promis de leur en „ porter aujourd'hui, & ma tante ne m'en a „ point donné. —— Que cela ne vous inquiéte „ pas, je tacherai d'y ſuppléer, connoiſſez vous „ le chemin? —" Je le trouverai, répondit le jeune homme d'un air embaraſſé.

Laiſſons les s'égarer, & retournons aux demoiſelles Kingley, que nos amis Brewer & Frank ont laiſſé hier après ſouper encore à table.

CHAPITRE X.

Excellente maxime à mettre en pratique pour l'éducation des enfans.

Le lecteur fait que les importantes affaires de la famille se traittoient toujours après souper; cette fois, on se conforma encore à l'usage. Les trois sœurs, apuyées sur le coude, à une certaine distance l'une de l'autre, garderent pendant quelques minutes un profond silence: chose étonnante, sans doute, pour des femmes qui toutes aimoient beaucoup à babiller. Eh bien! dit Patience, fatiguée la premiere de cette contrainte. „ M. Frank commence déja à nous constituer en dépenses bien nécessaires! Que ferons-nous de ce malade? sait-on seulement qui il est? &, le pis encore, s'il vient à mourir; que deviendrons nous?" — „ Qui payera le chirurgien, ajouta Prudence? ses visites ne seront pas gratuites; puisque nous l'avons fait appeller, c'est à nous qu'il répétera son salaire." Les dépenses ne peuvent être bien considérables, répondit Priscille: loin de blâmer l'action de mon neveu, j'admire son humanité, & j'applaudis à sa générosité; il est beau de voir un enfant de son âge sentir la

„ misere des malheureux & la soulager; dut-il
„ même faire des ingrats. Qu'à-t-il fait enfin?
„ Il a mis en pratique cette maxime sublime, le
„ fondement de la saine morale; *Faites pour*
„ *les autres ce que vous voudriez qu'on fit pour*
„ *vous-même.*" — „ Fort bien, dit Patience,
„ sur ce pied-là notre maison sera bientôt
„ un hôpital, &, si on le laisse faire, votre
„ neveu la remplira d'aveugles, de boiteux &
„ de malades: certes je ne le souffrirai pas,
„ & j'y mettrai bon ordre. „ —— Mais enco-
„ re, s'il a fait une faute, c'est la premie-
„ re; au reste, comme je ne suis pas de votre
„ sentiment, & que je veux lui épargner vos
„ reproches, je prends sur moi tous les frais
„ de cet événement." —— Non, non, re-
„ prit Patience, ce n'est pas là ce dont je me
„ plains, mais vous feriez fort bien de remon-
„ trer à cet enfant qu'il n'est pas prudent de
„ jetter ainsi son bien à la tête du premier ve-
„ nu; vous devriez, pour le punir, ne lui
„ point donner d'argent, il en connoîtroit le
„ prix. Tenez! ce M. Brewer, je le crois
„ un fin matois qui ne vaut guéres mieux que
„ Frank: voyez seulement s'il l'a réprimandé
„ comme il le méritoit, pour avoir donné ses
„ souliers, & nous avoir joué ce beau tour:
„ mais patience, laissez-moi faire, je le corri-

„ gerai moi. Comment ! s'il continue il se
„ ruinera, & prodiguera tout au premier va-
„ gabond qu'il rencontrera.

„ Vous connoissez notre ancien voisin, le
„ Chevalier Thickset, ajouta Prudence; on le
„ disoit riche de trois mille livres de revenu; eh
„ bien! croiriez vous que jamais on ne vit
„ approcher de sa maison ni pauvre, ni malade?
„ c'étoit un homme, celui-là; s'il apprenoit
„ que ses domestiques eussent fait à ces sortes
„ de gens la moindre libéralité, il les chassoit
„ à l'instant: il avoit un chien qui sentoit un
„ mendiant de deux lieues à la ronde; pour
„ peu qu'ils osassent approcher, il leur donnoit
„ la chasse jusqu'à ce qu'il les eut forcé à se
„ retirer hors des limites des terres de son mai-
„ tre. Malgré cela, je ne me suis point ap-
„ perçue que le Chevalier en fut moins aimé;
„ c'étoit cependant, sans contredit, un homme
„ riche. C'est pourquoi ma sœur, cet enfant,
„ qui n'est encore qu'un jeune enthousiaste, est
„ susceptible de meilleurs principes; & Mr.
„ Brewer devroit lui apprendre à éviter la ca-
„ naille. Certes! s'il eut employé son argent
„ à quelque chose qui en valut la peine, passe,
„ on s'en consoleroit, mais il valoit tout autant
„ qu'il le jettat dans la riviere."

Priscille défendit son neveu de tout son pou-

voir; elle allégua, envain, les loix divines & humaines." —— „On les exécuteroit, dit l'une, „ s'il s'agissoit d'un parent. — „ Les person-„ nes, ajouta l'autre, qui prêchent hautement „ la charité & les bonnes œuvres, ne sont pas „ les plus éxactes à pratiquer ces vertus: il „ faut bannir toutes ces notions puériles de l'es-„ prit de Frank: & Monsieur Brewer est vrai-„ ment ce qu'il lui faut: j'espere qu'il suivra le „ proverbe. *Celui qui épargne sa verge, hait* „ *son fils: mais celui qui l'aime se hâte de la* „ *chatier*. Je suis sure que c'est un homme „ de bon sens, car il sait apprécier mon *Cor-*„ *dial Balsamique*."

Ici, nous observerons que Salomon fut, sans contredit, un grand homme; sa sagesse brille dans toutes ses maximes, & surtout dans celle que nous venons de citer; mais il n'en est aucune dont on ait plus abusé, & dont, au grand dommage des pauvres enfans, on ait davantage altéré le sens. Les enfans semblent sucer avec le lait, des vices que nourrit la ridicule indulgence des parens dans cet âge foible, & à l'abri des corrections. Cependant ces vices se dévelopent avec l'age, & paroissent ce qu'ils sont; le pédagogue alors à recours aux verges, & punit ainsi, sur le malheureux jeune homme, les funestes effets de la tolérance de ses parens. Je

voudrois qu'on fit une loi, par laquelle il feroit défendu de maltraiter un enfant, fans des preuves évidentes de fa mauvaife conduite & de fes penchans vicieux; d'ailleurs fi la folle tendreffe des parens, qui le plus fouvent voyent tout en beau dans leur progéniture, & font les admirateurs ftupides de leurs petites intrigues; fi, dis-je, leur aveugle prévention a fait naitre & fortifié ces inclinations déréglées, je voudrois qu'on en fit retomber fur eux le chatiment, & qu'on ufat des plus grands ménagemens pour étouffer dans les enfans le germe de leurs mauvaifes habitudes.

Prifcille & fes fœurs ne pouvant s'accorder fur leurs débats, elles fe retirérent dans leur chambre.

Mais revenons à Brewer & à Frank qui, après avoir cherché longtems, découvrirent enfin la cabane. La joie de ces bonnes gens, lorfqu'ils entrerent, convainquit Brewer de la vérité du récit de Frank. „ Ah! c'eft mon petit ange." s'écria la femme. — „ Hélas! répondit Frank, ma „ tante ne m'a point donné d'argent, fans cela, „ vous en auriez." — „ Je n'en ai pas befoin „ mon bel enfant."

Brewer s'informa de leur fituation, recommanda le repos au mari, lui donna une guinée, & ils s'en retournerent. Arrivés à la maifon des trois fœurs, chez qui il n'étoit pas encore jour, ils

ils demanderent des nouvelles du malade: le chirurgien arriva peu de tems après, & le visita; le repos avoit merveilleusement contribué à le rétablir, au mal de tête près dont il se plaignoit; cette douleur même étoit un simptome de guérison, ensorte qu'après deux ou trois pansemens, il fut en état de se retirer. Avant de prendre congé de ses hotesses, il leur témoigna combien il étoit sensible à leurs bontés, & mortifié de l'embarras qu'il leur avoit causé; la politesse & la noblesse de ses procédés, effacérent les facheuses impressions qu'elles avoient prises sur son compte, & qui auroient pû leur laisser quelques regrets de lui avoir donné l'hospitalité. Il leur apprit qu'il étoit fils d'un ecclésiastique, pourvu d'un bénéfice dans une province éloignée de l'Angleterre, & qu'il étudioit à Oxford pour y prendre les ordres. Etant allé à Londres en partie de plaisir avec quelques uns de ses amis, & à l'iusçu de son pere, on l'avoit excité à boire plus que de coutume, ce qui avoit occasionné sa chûte. Il se fit à lui même de vifs reproches, & convint que son malheur étoit une juste punition de son intempérance. S'adressant ensuite à son bienfaiteur, le petit Frank, il lui parla en homme vraiment pénétré de reconnoissance; il lui voüa une amitie eternelle; il finit en l'assurant qu'il s'estiméroit heureux, si quelque jour la fortu-

ne lui fourniſſoit une occaſion de lui en donner des preuves. Leurs adieux furent touchans; & ne ſe firent pas ſans répandre des larmes. Dès que M. Harriſon (c'eſt le nom du jeune homme) fut arrivé à Oxford, il réitéra ſes remercimens aux demoiſelles Kingley, dans une lettre où ſe manifeſtoit toute la ſenſibilité de ſon ame.

CHAPITRE XI.

Hiſtoire de Brewer.

L'Amitié de Brewer pour le jeune Frank, perſuadoit aſſez Priſcille qu'il ſe chargeroit volontiers de ſon éducation. En effet, lorſqu'elle lui en parla, il répondit que cet enfant ſurpaſſoit en tout ſes eſpérances, & qu'il n'épargneroit rien pour en faire un bon citoyen. La tante alors l'informa de la famille & de la fortune du jeune homme; elle ajouta qu'elle prétendoit employer à ſon éducation tout le revenu des biens de ſon pere; elle porta en conſéquence ſa penſion à cent cinquante livres par an; de plus, vingt livres pour ſes menus plaiſirs, & cinquante pour ſon entretien. Quelque choſe que put dire Brewer, elle fut inébranlable dans ſa réſolution; ainſi forcé de céder, il ſe chargea du jeune

homme à ces conditions. Les progrés de Frank ſous cet habile maitre furent auſſi rapides qu'ils pouvoient l'être; le jeune homme avoit aſſez de pénétration pour ſaiſir tout avec juſteſſe, & trop d'application pour que rien le rebutat: Brewer, de ſon côté, ſçut lui faire de l'étude plutôt un amuſement qu'une occupation. Mais tandis qu'ils ſe livrent tout entier aux charmes des belles lettres, faiſons connoitre le nouveau maitre à nos lecteurs.

Brewer étoit fils d'un homme que ſes extravagances avoient ruiné. „ *Il eſt peut-être heureux*, *dit Shenſtone*, *que les mêmes vices qui* „ *délabrent notre fortune altérent ſouvent auſſi* „ *notre tempérament*, *de maniere que l'un ne* „ *ſurvive point à l'autre.*" Ce fut préciſément le cas où ſe trouva le pere de Brewer qui, réduit à trois cens livres de revenu, n'avoit plus ni le déſir ni la faculté de jouir d'un bien plus conſidérable. Il mourut au moment où ſon fils ſe diſpoſoit à entrer à l'univerſité, le laiſſant maitre des débris de ſa fortune. Le jeune homme ſe diſtingua dans ſes études. Ses rares talens lui méritérent l'eſtime & l'admiration de tous ceux qui le connurent. Cependant ſes compagnons prétendoient qu'il n'avoit point *l'uſage du monde*, & aſſuroient que ſes mœurs étoient parfaitement ridicules; ſans doute, on pouvoit les en

croire: que penſer en effet d'un jeune homme qui ſacrifie au ſoulagement des malheureux un argent deſtiné à ſes plaiſirs? On ſavoit qu'il pourvoyoit à la ſubſiſtance d'une pauvre veuve qui avoit une très jolie fille, dont il eut le courage de reſpecter l'innocence, malgré ſes intimes liaiſons avec la mere. Il avoit ſurtout la ſotte délicateſſe de ménager la réputation des femmes, & de ne point afficher des bonnes fortunes imaginaires. Cette conduite lui valut le généreux mépris de ſes compagnons: la ſtupide ſageſſe de ſes mœurs contraſtoit trop avec leur agréable libertinage, pour qu'ils lui pardonnaſſent d'avoir des vertus; ces jeunes débauchés crurent ſe venger, & couvrir leur propre ignominie, en feignant de le regarder comme un inſenſé. Cela n'influa point ſur ſa réputation; les gens ſenſés ne l'en eſtimérent pas moins comme un homme ſenſible & généreux. Brewer, en age de diſpoſer de ſon revenu, ne ſe ſentit aucune inclination à embraſſer un état; ſoit qu'il attendit ſa fortune d'un jeune Seigneur qui étudioit avec lui dans le même Collége, & qui lui promettoit un emploi facile à remplir, dans lequel il ne ſeroit point dérangé de ſon goût pour les belles lettres; ſoit par quelqu'autre motif inconnu, il réfuſa conſtamment, malgré les inſtances de ſes amis, de s'attacher à une profeſſion particuliere. Son il-

lustre ami lui tint en effet parole ; il fut nommé à un emploi de trois cens livres qui, en le mettant dans l'aisance, lui laissoit toute sa liberté. Mais, quelques modiques que fussent ses dépenses ; la bonté de son cœur, & son amour pour l'humanité ne lui permirent pas d'accumuler. Il se fit toujours un devoir de saisir les occasions de faire le bien : sa philantropie le rendit même incapable de faire aucune acception dans les objets de sa bienfaisance, de maniere que souvent il combla de bien des personnes qui en étoient absolument indignes. Il avoit coutume de dire à ceux qui lui en faisoient des reproches, qu'il aimoit mieux être la dupe de neuf ingrats qui ne méritoient par ses bontés, que de s'exposer à refuser des secours à un dixiéme qui les mériteroit. „ Je ne puis empêcher „ qu'on me trompe : les malheureux connois„ sent seuls leurs besoins ; tant pis pour eux „ s'ils me déguisent la vérité." Il vécut ainsi pendant cinq ans dans le célibat, heureux, & libre de toutes passions : mais l'instant approchoit où son bonheur devoit s'éclipser, & le laisser en proie au sort le plus déplorable.

Brewer aimoit beaucoup la promenade ; naturellement actif, jamais oisif, il employoit ses momens de loisirs à faire de longues courses dans le pays. Un jour qu'il se trouvoit à vingt

milles de Londres, au milieu des champs, dans un endroit isolé, il fut surpris par un violent orage; il court, il cherche un azile, il découvre enfin une petite maison, la seule qui fût dans les environs; il y arrive hors d'haleine, & frappe à la porte. Une bonne dame, sur le declin de l'age vint ouvrir, & l'accueillit de l'air le plus gracieux. Après avoir fait un grand feu pour sécher ses habits, elle lui présenta un verre de liqueur propre à le ranimer. Lorsqu'il fut remis de sa fatigue, & que l'orage fut dissipé, il se disposa à partir; il fit ses remercimens à la dame, & quelques libéralités à la servante. Il sortoit déja, quand Mad. Alton le retint, l'invitant à prendre le thé avec elle & sa fille; on fit les cérémonies d'usage, & l'offre fut acceptée. Miss Alton se présente; le pauvre Brewer immobile, put à peine lui balbutier un compliment.

Miss Alton joignoit à une taille suelte, une phisionomie agréable sans être régulière, c'étoit une femme incontestablement jolie. Mais, ce qui fit une plus vive impression sur notre voyageur, ce fut la propreté, & l'élégante simplicité de sa parure, l'aisance & la modestie de son maintien. Dans une courte conversation, Miss fit briller si à propos la délicatesse de son esprit, & la noblesse de ses sentimens; qu'elle acheva, en

développant les qualités de ſon ame, ce que ſes charmes extérieurs avoient commencé. Brewer hors de lui-même, éprouvoit de ſecrettes agitations qui, juſque là, lui avoient été inconnuës. Il ne tarda pas cependant à en deviner la cauſe: dès-lors, il ſe promit bien d'offrir ſa main à Miſs Alton s'il étoit aſſez heureux pour lui faire partager ſes ſentimens. Pendant l'entretien, qui ne ſe tenoit preſque qu'entre Mad. Alton & lui, il rechercha ſouvent l'occaſion d'adreſſer le diſcours à ſa fille; il affecta même de lui fournir les moyens de développer ſon caractere.

La pénétrante mére remarqua bientôt les heureux effets des charmes de ſa fille ſur l'inconnu; elle s'en applaudit en ſecret, parce que ſes diſcours & ſes manieres annonçoient en lui un homme riche & bien né. Brewer, de ſon côté, plaça, ſans affectation, quelques mots ſur l'emploi qu'il occupoit. La bonne mere n'avoit pas aſſez d'oreilles pour écouter, & ſon ame ſuffiſoit à peine à renfermer toute ſa joie. Il demanda en prenant congé la permiſſion de faire ſa cour; Mad. Alton l'aſſura qu'on le verroit toujours avec plaiſir, & lui fit même adroitement préſſentir que, s'il répondoit à leurs deſirs, ce ſeroit le plutôt poſſible. Brewer pénétré, promit de ſaiſir la premiere occaſion; il tint parole, & fut accueilli de la mere & de la fille

avec toutes les démonstrations de l'empressement le plus flatteur. Dans les visites fréquentes qu'il leur rendit, il apprit que Me. Alton, veuve d'un officier, n'avoit pour subsister que la pension de son mari, quelques secours de ses amis, & le produit des ouvrages auxquels sa fille s'occupoit: elle n'en menoit pas moins une vie gracieuse & honnête. Elle étoit peu répandue, parce que la médiocrité de sa fortune ne lui permettoit pas de figurer dans le monde, & que d'ailleurs cela prendroit sur les occupations de sa fille. Brewer témoin de la propreté, de l'œconomie & de la frugalité qui regnoit dans cette maison, crut ne pouvoir mieux faire que d'offrir sa main à Miss Alton, si lui-même étoit assez heureux pour lui plaire. Il s'adressa donc à la mere, l'informa de ses biens, de son état & de sa famille; il lui demanda ensuite la permission d'interroger le cœur de son aimable fille. Me. Alton ne pouvoit raisonnablement objecter que la nouveauté de leur liaison; mais l'assiduité des visites de Brewer eut bientôt levé cet obstacle. La jeune Miss, quoique très reservée laissoit assez entrevoir,

Que par de vains dedains, en secret démentis,
Aux yeux de son amant prenant de nouveaux charmes,
Elle vouloit que des allarmes
Lui fissent de sa main connoitre tout le prix.

Elle écouta donc, avec beaucoup de patience & de douceur, l'avœu que son amant lui fit de ses sentimens. Un an après, elle consentit à changer son nom; en conséquence Brewer fit meubler une maison pour reçevoir son épouse & sa belle mere.

Les jeunes époux vécurent pendant trois ans dans la plus parfaite union; Me. Brewer avoit donné à son mari un garçon & une fille, gages précieux de leur tendresse, qui contribuérent encore à en reserrer les nœuds. Ils menoient une vie douce & frugale. La bonne Me. Alton s'étoit chargée, par goût, des détails de leur ménage: elle mourut; & ce fut la premiere atteinte que le sort porta à leur félicité. Brewer la pleura sincérement; elle étoit vraiment digne de ses regrets: bientôt il connut combien il avoit de raisons de déplorer sa perte. Son épouse alors leva le masque, elle se répandit, & se livra à toute sorte de dissipation. Il s'apperçut, avec douleur, de cette nouvelle conduite. Me. Brewer donnoit dans tous les travers, elle joüoit en dupe, & faisoit des pertes considérables. Malgré ses demandes réitérées, & la facilité de son mari à lui prodiguer l'argent, elle contracta des dettes. Brewer, toujours éperdument amoureux, n'eut pas le courage de lui reprocher le déréglement de sa conduite: à peine osa-t-il lui

en parler, avec tous les ménagemens d'un ami, & lui remontrer combien sa jeunesse l'exposoit à être trompée. Vaines réprésentations! la mort lui enleva ses deux enfans, sans qu'elle daignat accorder à la décence au moins quelques jours d'interruption dans ses plaisirs. Il lui falloit, à quel prix que ce fut, fournir à ses folles dépenses: bientôt son malheureux époux se vit accablé de dettes, sans savoir comment il les avoit contractées: au milieu même de ce désordre, il eut encore la foiblesse d'épargner l'indigne objet de son aveugle tendresse. Il lui fit seulement envisager l'abime affreux où l'alloient entraîner le désordre & l'imprudence de sa conduite; mais cette femme impudente rejettoit avec une insolente opiniâtreté tout ce qui contrarioit son goût & ses basses inclinations.

Le malheureux Brewer avant son mariage, & tant qu'avoit vécu Me. Alton, avoit été la dupe d'une fausse douceur, & d'une hypocrite régularité; mais dés que la mort de sa mere l'eut délivrée de la contrainte où la tenoit cette importune surveillante, elle se montra telle qu'elle étoit, revêche, hautaine & extravagante. Ce n'étoit plus l'épouse attentive d'un mari passionné: son ame vicieuse étoit incapable de sentir le prix des caresses, & de l'affection d'un homme honnête; Brewer ne put donc la ramener au

bien. Cruellement dérangé par les folles dépenses de son épouse, sa maison ne lui offrant plus qu'une affreuse solitude, qui nourrissoit le sentiment de ses malheurs, il s'en éloignoit le plus qu'il pouvoit; ainsi selon le proverbe commun, *la chandelle se consumoit par les deux bouts*. Sa fortune & ses ressources alloient être épuisées. Il lui restoit encore une consolation: il ne soupçonnoit point que les imprudences de son épouse pussent la conduire jusqu'au crime; il croyoit à cet égard son honneur en sureté; mais il étoit la dupe de son aveugle confiance. Un misérable, un vil laquais étoit passé de la cuisine dans le lit de son maître: ce commerce honteux n'étoit ignoré d'aucun des domestiques, mais ils respectoient trop le repos de leur maître pour l'en instruire. Un accident, enfin, révéla ce fatal secret, & dévoilà les amours infames de ce couple odieux. On n'exprimera jamais l'étonnement, la fureur & le désespoir de l'infortuné Brewer; il fit de vains efforts pour se dérober à l'amertume de ses réflexions, il y succomba bientot: une fiévre dévorante alluma son sang, & le réduisit aux dernieres extrémités. Heureusement pour lui, le vil instrument de son deshonneur, sa femme ne se présenta point à lui, pendant sa maladie: cette indigne créature se reposoit sur les domestiques du soin de veiller aux

besoins de son époux. Brewer ne dût son rétablissement qu'à la force de son tempérament. Il étoit bien résolu de se séparer de sa coupable épouse. Il s'y prépara, dès qu'il fut convalescent; il vendit d'abord une partie de ses biens pour satisfaire ses créanciers: ensuite, pour se dérober aux fades railleries des mauvais plaisans, il se détermina à quitter la ville. En conséquence, il se démit de son emploi entre les mains de son bienfaiteur. Ces arrangemens pris, il ne lui restoit que cent cinquante livres de revenu. Il fut encore assez généreux pour en destiner un tiers en faveur de sa femme. Quoiqu'il eut des preuves évidentes de son deshonneur, il ne voulut point donner au public le spectacle scandaleux d'un divorce. Il entre un matin chez elle, à l'heure de sa toilette; la prie de renvoyer sa fille de chambre, ayant, dit-il, des choses importantes à lui communiquer. Jamais il n'avoit parlé d'un ton aussi ferme; jamais son maintien n'avoit été aussi sévére. Son épouse tremblante & humiliée, au cri intérieur de sa conscience, ordonne en balbutiant, à sa suivante de se retirer. „ Madame, lui dit Brewer, „ nous vivons ensemble depuis huit ans; „ une partie de ce tems s'est écoulée dans la „ paix & le bonheur; hélas! il ne m'en reste „ plus que le souvenir; Vous avez tout dé-

„ truit. (Elle alloit l'interrompre.) „ De grace,
„ ayez la patience de m'entendre; Je prétends,
„ enfin, être écouté. Vos folies, la passion
„ du jeu. vous ont entrainée dans des exçès
„ qui m'ont ruiné. J'ai vendu la moitié de
„ mes biens pour payer vos dettes. Ce n'est
„ qu'en rougissant, que je vous rappelle l'hor-
„ reur de votre derniere action; vous avez osé
„ entretenir un commerce criminel avec mon
„ domestique, dans ma propre maison: je ne
„ veux point être moi-même le témoin de mon
„ deshonneur, ni essuyer les mépris, & les
„ outrages que m'attireroient indubitablement
„ les déréglemens dans lesquels vous vous êtes
„ plongée. Je m'éloigne de Londres; j'ai re-
„ mis mon emploi; j'ai fait afficher la vente de
„ ma maison & de mes meubles. Vous savez
„ quelles sont vos ressources, vous êtes sans
„ biens; à quels malheurs, par conséquent,
„ vous êtes-vous exposée! Je veux bien enco-
„ re avoir quelque compassion de vous; toute
„ indigne que vous êtes de ménagement; je ne
„ veux pas exposer votre honte, & la rendre
„ publique, en vous traduisant en justice. Je
„ vous accorde une pension viagere de 50 Li-
„ vres, à condition que vous signerez un ar-
„ rangement, que mon Notaire vient d'appor-
„ ter par mes ordres: il attend dans mon cabi-

„ net le résultat de notre entrevüe. Si vous n'agréez
„ pas cet arrangement, vous me forcez de pro-
„ céder à un divorce, & je voudrois vous épar-
„ gner la honte de cette démarche. Je vous
„ abandonne ces bijoux dont vous gratifia ma
„ folle tendresse, dans les jours de mon bon-
„ heur & de votre innocence. Ils ont été bien
„ courts! hélas! vous les avés pour jamais fait
„ disparoître! C'est au moins une consolation,
„ dans mon malheur, d'avoir perdu ces enfans,
„ sur qui auroient rejailli la honte de leur mere,
„ & la douleur de leur pere avili & déchiré."

A ces mots, le visage baigné de pleurs, la voix étouffée par ses sanglots, Me Brewer se précipite aux genoux de son mari; elle implore, dans les termes les plus humbles & les plus touchans, le retour de ces sentimens, dont elle se reconnoit indigne; elle fait l'aveu de son crime, elle peint toute l'horreur qu'elle en conçoit, elle jure de le suivre partout; elle s'estimera heureuse de vivre avec lui dans la plus servile condition. — „ Il n'est plus tems, Mada-
„ me! ma résolution, mon invariable résolu-
„ tion est prise, je ne changerai jamais; vos
„ efforts sont inutiles; le tems se passe; re-
„ fléchissez au parti que vous voulez pren-
„ dre." — „ Il est pris, Monsieur: je n'aug-
„ menterai pas le nombre des obligations

„ que je vous ai ; appellez votre notaire : je
„ signe aveuglement : vos moindres bontés seront des faveurs, que votre coupable épouse
„ est loin de mériter."

Elle consentit à une séparation, & Brewer lui tint sa promesse. Il vendit sa maison & ses meubles, il ne réserva que ce dont il avoit besoin pour garnir le petit logement qu'il occupe depuis quatre ans. Les effets de sa douleur furent d'autant plus dangereux, qu'il se plut à la nourir dans sa solitude ; il resta longtems dans un état d'abattement & de mélancolie qui sembloit devoir le conduire au tombeau ; ses livres furent d'abord les seuls compagnons de sa retraite ; il fuyoit le monde & le détestoit. Enfin le sentiment de ses peines s'adoucit, il reparut dans la société ; mais il s'étoit prescrit des bornes dont il ne s'écarta jamais. Telle étoit sa situation, quand nous l'avons fait connoître au lecteur : & tel étoit l'homme à qui l'éducation de Frank fut confiée.

CHAPITRE XII.

On passe rapidement sur les premieres années de l'éducation de Wills; continuation de son histoire.

Le lecteur nous fera le plaisir d'imaginer que huit ans se sont écoulés, pendant qu'il a lû l'histoire de Brewer. Nous n'imiterons point ici Mrs. les Biographes, nos confréres, qui souvent enjambent sur un espace de tems beaucoup plus considérable, sans daigner en avertir: nous sommes trop exacts pour nous permettre de pareils écarts. On calculera donc, si l'on veut, combien d'heures Wills a employé, dans le jour, à l'étude des auteurs grecs & latins; combien à l'Astronomie, aux Mathématiques, &c. par ce moyen, le lecteur fera faire au jeune homme son cours d'étude: quant à nous, nous nous contenterons d'observer que Frank prit autant de plaisir à s'instruire, que son maître en eut à lui donner des leçons.

Priscille étoit pénétrée des soins de Brewer pour son neveu, & ne pouvoit assez lui en témoigner sa reconnoissance. A propos, nous devons, je pense, apprendre à ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à la famille des trois sœurs, que

que pendant cette ſuite d'années que nous avons ſi rapidement parcourues, Patience l'ainée des ſœurs mourut, & conſtitua ſes héritieres, Priſcille & Prudence.

Cependant Frank grandiſſoit, il étoit déja à ſa dix neuvieme année; ſa taille étoit haute & bien proportionnée, les traits de ſon viſage s'étoient embellis avec l'âge. Brewer, que la tempérance rendoit robuſte, faiſoit faire ſouvent à ſon éleve des exercices violens, il n'y avoit aucun jeune homme dans les environs qui le ſurpaſſat à la courſe, aucun qui ſautat mieux, & peu qui jettaſſent une barre auſſi loin que lui. Brewer étoit de toutes ces parties, il aimoit ſon éleve comme un fils, Frank aimoit ſon maitre comme un pere. „ Je vous dois, " lui diſoit il, „ ces „ talens, qui rendront un jour mon être pré- „ tieux à la ſociété; vous m'avez appris à plain- „ dre l'ignorance modeſte & timide, & à mé- „ priſer la ſtupide préſomption; vous m'avez fait „ connoitre le bien & le mal; vous m'avez in- „ ſpiré l'amour de l'équité." — „ Mon cher „ enfant, dit Brewer, vos connoiſſances occu- „ pent encore un cercle bien étroit; l'étude des „ livres ne vous apprendra pas quelles doivent „ être les regles de votre conduite future; on „ ne connoit le monde qu'au milieu du monde, „ il faut vivre avec les hommes, pour étudier

„ les hommes ; voyageons. Que la pratique &
„ l'expérience soient, pendant le court trajet que
„ nous allons faire ; les seules leçons que vous
„ preniéz ; parcourons une partie de l'Angle-
„ terre. Vous êtes jeune, je suis, grace au
„ ciel, en bonne santé, ne nous confinons point
„ dans une voiture, profitons de nos jambes,
„ nous serons, ainsi, libres de tout notre tems,
„ & nos observations s'en feront plus à loisir.
„ Nous verrons d'abord les environs ; ici la na-
„ ture est moins fardée que dans la capitale,
„ où il vous seroit impossible de démêler le fil des
„ intrigues qu'on y trâme chaque jour, & des
„ scélératesses qui s'y commettent. L'homme,
„ il est vrai, est vicieux à la campagne comme
„ à la ville. L'ambition, l'orgueil, l'hypocrisie
„ regnent, quoiqu'avec moins d'éclat, au village
„ ainsi qu'à la cour ; leurs effets y sont seu-
„ lement moins dangéreux. Vous tirerez un
„ grand avantage de notre voyage, c'est celui
„ de connoître les manufactures de votre patrie ;
„ cette étude, croyez moi, est importante pour
„ un citoyen. Vous avez naturellement droit
„ d'attendre une fortune considérable de votre
„ famille. Vous prendrez place au Parlement :
„ l'examen de nos fabriques vous rendra
„ plus utile à l'état qu'une douzaine de voya-
„ ges en France ou en Italie. Est-il rien de

„ plus abſurde que de voir un homme, qui ne
„ s'eſt peut-être jamais vêtu que des ſoies fabri-
„ quées en France, preſcrire des réglemens
„ pour nos fabriques de draps, dont il ne con-
„ noit ni la qualité, ni le travail, ni l'apprêt?
„ Tels ſont néanmoins la plus-part de nos légiſla-
„ teurs; je défie le plus habile ouvrier de leur
„ faire comprendre comment ſe fait une piece de
„ drap: il faut s'inſtruire par ſes yeux. Je ne
„ prétends pas, mon cher, que vous deveniez
„ un artiſan; il vous ſuffira de connoître la pré-
„ paration & la main d'œuvre de ces ſortes d'ou-
„ vrages. L'expérience vous convaincra que
„ la connoiſſance des objets, les plus minutieux
„ en apparence, peut quelquefois influer ſur les
„ évenemens les plus importans de notre vie."

Frank ayant approuvé le deſſein de ſon maitre, ils partirent le lendemain. Le prémier voyage d'un citoyen, la premiere connoiſſance qu'il doit acquérir, c'eſt, ſans contredit, celle de ſon pays; mais elle eſt trop facile, elle exige trop peu de frais, pour qu'elle flatte l'ambition de nos jeunes Seigneurs; il eſt néanmoins évident que, s'ils daignoient parcourir l'Angleterre, ils en ſeroient beaucoup plus propres á rendre ſervice à l'état; mais il faudroit à leur côté un homme éclairé, en état de diriger leurs obſervations; loin delà, un ſuiſſe épais les traîne

faſtueuſement par toute l'Europe; il reviennent enfin fatigués d'une courſe inutile & ruineuſe. On peut leur dire à juſte titre,

> Vous avez vû l'Europe & fait force dépenſe,
> Mais, que vous revient-il pour avoir tant couru?
> Vous avez promené votre épaiſſe opulence,
> Et l'Europe à ſon tour ne vous a que trop vû.

Pendant le cours de leur voyage, Brewer apprit ſon hiſtoire à Frank qui partagea ſincérement tous ſes chagrins. Dans le deſſein où ils étoient de s'inſtruire, ils ne faiſoient pas de longues traites, mais ils s'informoient de tout ce qui méritoit leur curioſité. Nous ne parlerons point de leurs aventures, elles n'ont rien d'aſſez intéreſſant; ils parcoururent dans l'eſpace de deux ans la plus grande partie de l'Angleterre. Frank avoit atteint alors ſa vingt-unieme année; Brewer lui propoſa de terminer leur voyage en voyant la capitale; il connoiſſoit cette ville, il crut par conſéquent devoir d'avance ſuppléer par ſes avis à l'inexpérience du jeune homme; mais comme ils ſe préparoient à l'exécution de ce projet, Brewer tomba malade. Rarement les hommes robuſtes ſe rétabliſſent d'une violente maladie, tandis qu'un valétudinaire en triomphe ſans effort. Le roſeau céde, le vent l'épargne; le chêne réſiſte, il eſt renverſé. Tel fut le ſort du

pauvre Brewer. Wills le vit expirer dans ſes bras, après quatre jours de maladie. Il le ſervit, le garda lui-même, & ne l'abandonna pas un ſeul inſtant; immobile & l'œil fixé ſur le cadavre froid & livide de ſon ami, il ne s'en ſépara que lorſqu'enfin on l'arracha à ce ſpectacle douloureux, pour rendre à la terre la dépouille inſenſible de l'eſtimable Brewer. Après avoir arroſé ſon tombeau de ſes larmes, Frank retourna chez ſes tantes, dans un accablement qui auroit ému l'ame la plus inſenſible.

CHAPITRE XIII.

Wills conſolé. Autre mort. Révolution dans la famille.

WIlls ſentit d'autant plus vivement la mort de ſon ami, le coup fut d'autant plus rude pour lui, que juſques là, il n'avoit encore eſſuyé aucune diſgrace; il faiſoit le premier eſſai de la douleur; il en fut abattu: il pleura amerement, en homme pénétré de toute l'étendue de ſa perte. L'idée de Brewer le ſuivoit par tout; il ſe laiſſoit comme entrainer malgré lui vers ſon tombeau; ce lugubre objet renouvelloit ſes larmes. Le tems cependant rendit quelque calme à ſon ame agitée. Il touchoit à ſa majorité; & la fête

qui se préparoit, pour l'anniversaire de sa naissance, servit à le distraire agréablement. Ce jour là, il quitta, pour la premiere fois, le dueil qu'il portoit pour son ami. Sa tante, dès le matin, le fit appeller, „ Mon cher Frank, dit-
„ elle, en l'embrassant, ce jour est le plus beau
„ de ma vie; ce jour vous range enfin dans la
„ classe des hommes; vos vertus & votre raison
„ vous en rendent digne; l'estime & la tendre
„ amitié que vous m'inspirez à tant de titres,
„ sont d'avance pour moi le garant des senti-
„ mens que vous obtiendrez de vos concito-
„ yens. L'avarice de votre ayeul, les fautes de
„ votre pere, ne vous ont laissé d'autres biens
„ que leur nom. Il est bien doux pour moi,
„ mon ami, je me félicite, bien sincérement,
„ de pouvoir vous rendre les biens aliénés par
„ votre pere. Voici les titres qui vous en assu-
„ rent la possession. Ces biens suffiront à vous
„ procurer une douce aisance, jusqu'au moment
„ où vous deviendrez maitre d'une fortune plus
„ considérable. Puissiez vous en jouir dans une
„ longue & heureuse paix! je ne prétends pas,
„ mon cher enfant, que vous quittiez notre
„ maison; oui, elle est, elle sera toujours la
„ vôtre."

„ Ma surprise & ma reconnoissance, Mada-
„ me, ne m'ont pas laissé le pouvoir de vous

„ interrompre. Comment répondrai-je jamais „ à tant de bontés? Vous m'avez soutenu dès „ l'instant de ma naissance, je suis votre ouvra- „ ge; mais, je l'avoue, ce que vous faites pour „ moi aujourd'hui passe mes espérances. En me „ rendant indépendant, Madame, vous enchainez „ ce cœur sensible & reconnoissant, par des „ liens indissolubles. Puisse l'heure, où je ces- „ serai de vous honnorer & de vous respecter, „ être la derniere de ma vie!"

„ Point de vaines protestations, Frank, point „ de remercimens; je vous connois, je suis „ convaincüe de vos sentimens, cela me suf- „ fit. J'ai invité plusieurs amis à venir célé- „ brer avec nous votre jour de naissance; vous „ verrez des demoiselles, examinez-les; peut- „ être s'en trouvera-t-il dont les charmes fixe- „ ront votre inclination. Je voudrois vous „ voir établi, mais je voudrois vous voir heu- „ reux: libre dans votre choix, je desire seu- „ lement que vous en fassiez un.

Wills promit tout, & protesta que son cœur n'éprouvoit encore aucun sentiment particulier. Ils se séparerent ensuite, elle pour se préparer à la cérémonie du jour, lui pour méditer sur leur entretien. Il prit machinalement le chemin qui conduisoit au tombeau de Brewer; insensiblement ses pensées retomberent sur cet ancien

ami, & il se trouva sans dessein sur la tombe qui renfermoit ses dépouilles; il le contemple en silence, les mains croisées sur sa poitrine, la tête panchée, les yeux baignés de pleurs. Sortant enfin de cette espece d'anéantissement, Wills s'écria. „ ô! Mon ami, comme tu embellirois ce jour! combien ta présence ajouteroit à mon bonheur! tu m'as fait ce que je suis; ta tendresse, tes soins, tes lumieres ont formé cette ame sensible qui double à mes yeux le prix de mon éxistence; je te dois le bonheur de penser. Je viens d'acquerir des biens, qu'en ferai-je? hélas! l'homme, le seul homme qui pouvoit sauver ma barque des écueils, malheureusement trop fréquens sur l'ocean agité de la vie, mon ami n'est plus, il en a quitté le gouvernail. Ses leçons me restent au moins: oui, j'ai, pour me conduire, le souvenir inéfaçable des sublimes préceptes de bienfaisance & d'humanité que son ame a versé dans la mienne; ah! cette regle est infaillible. Je verrai sans cesse ton ombre à mon côté; tu dirigeras encore, même après ta mort, toutes les actions de ton éleve à la justice, à la droiture & à l'équité. On veut helas! que je me marie; éprouverois-je, ô! mon ami, dans ces nœuds funestes, l'injuste & cruelle destinée qui fit la

„ malheur de ta vie? aurois-je en partage la
„ plus ingrate de toutes les femmes? non, le
„ récit de tes malheurs eſt trop profondement
„ gravé dans mon ame. Eh! à quelle femme
„ donnerai-je ma confiance, ſi l'eſtimable, le
„ bienfaiſant, le tendre Brewer a été la mal-
„ heureuſe victime du libertinage honteux de la
„ ſienne. Adieu! ombre chérie; adieu, ô!
„ le plus reſpectable des amis; le ſort peut
„ m'éxiler, me rendre errant dans les contrées
„ les plus éloignées; Brewer vivra toujours
„ dans mon ame; chacune de mes actions, ſi
„ elle eſt honnête, me rappellera ce que je
„ dois à mon ami." — Cette viſite fut la
derniere que Wills fit au tombeau de Brewer;
il y éleva un mauſolée en marbre, éternel
monument de ſon amitié & de ſa reconnoiſ-
ſance.

De retour à la maiſon, il ſe rendit à ſon ap-
partement pour s'habiller; ſes préparatifs ne fu-
rent pas longs; ſes vétemens étoient ſimples &
unis; mais les graces naturelles de ſa perſonne
n'avoient pas beſoin d'ornemens empruntés. Il
trouva, en rentrant dans la ſalle, que, pendant le
peu de tems qu'il avoit mis à ſa toilette, la
compagnie s'étoit raſſemblée. Son attachement
excluſif à Brewer, & ſon application continuel-
le à l'étude ne lui avoient pas laiſſé le loiſir de

faire beaucoup de connoiſſances; il fallut donc ſubir l'ennuyeux cérémonial d'être préſenté. On compte la danſe & l'exercice des armes parmi les talens néceſſaires à l'éducation d'un jeune homme; Brewer n'avoit pas omis ces deux points. Frank reçut & rendit les complimens avec cette aiſance & cette politeſſe affable qui diſtingue particuliérement les hommes d'une certaine condition. On étoit ravi de le voir & de l'entendre. Les hommes le trouvoient accompli, les femmes le diſoient aimable.

La compagnie étoit nombreuſe, le repas très élégant, ce qui ne flatta pas moins l'amour propre de Priſcille que celui de ſon neveu: car on remarque que la vanité entre toujours pour quelque choſe dans les actions, même les plus indifférentes, d'une femme: c'eſt le véhicule ordinaire de ſes démarches, & Priſcille étoit femme à cet égard. Parmi les différens mêts, on ſervit une tortue dont Prudence mangea avec avidité. Une joie bruyante regnoit dans la compagnie; d'un côté les hommes, & celles d'entre les femmes en qui toute autre paſſion étoit éteinte, prodiguoient leurs éloges à l'excellence des mets, & à l'élégance du feſtin, tandis que les jeunes Miſs admiroient en ſilence celui en l'honneur de qui il ſe donnoit; elles bruloient intérieurement

du désir de lui plaire, & trembloient de trouver des rivales. Wills, l'honnête Wills s'appliquoit à ne donner à aucune d'elles le triomphe d'une préférence: ses soins s'étendoient sur toutes également. Mais bientôt l'apparition de Me. Collins & de sa fille fit disparoître cette indifférence: ces dames s'étoient excusées pour le diner, & avoient promis de venir le soir. Wills qui n'avoit rien vû de si aimable que Miss Collins, se sentit involontairement entrainé vers elle; il se rappella envain les résolutions qu'il venoit de prendre sur le tombeau de Brewer; envain il s'efforça de retrouver sa tranquilité; ses yeux exprimoient, malgré lui, à Miss Colins, combien il la trouvoit supérieure à ses compagnes; ils sembloient lui dire, „ ne vous „ offensez point des attentions que j'ai pour „ vos rivales, la politesse m'y contraint, vous „ méritez seule d'en être l'objet." Miss Collins étoit en effet bien digne de toute l'attention de Wills. Une taille élegante, un visage régulier, dont les roses & les lys se disputoient l'empire; de grands yeux doux & animés; telle étoit la jeune beauté qu'adoroit déja le passionné Wills. L'impression qu'il fit sur elle, ne fut ni moins prompte ni moins avantageuse; pouvoit-elle ne pas lui rendre justice?

La jeunesse en sa fleur brilloit sur son visage.

ſon régard étoit vif & perçant; le coloris de ſes joues annonçoit une ſanté que rien n'avoit encore altéré; de grands cheveux noirs flottoient en boucles ſur ſes épaules & contraſtoient merveilleuſement avec la blancheur éclatante de ſa peau. Ils n'étoient pas enfermés dans un ſaç comme ceux de nos petits maitres, ils ne pendoient point en queüe, ils n'étoient point roulés dans un ruban en forme de maſſuë, en un mot c'étoit

Le front de Jupiter & la friſure d'Hypérion.

Ajoutez à cela un corps robuſte & bien proportionné, dont rien ne voile les défauts, dont rien ne fait reſſortir les beautés, les ſecours de l'art lui étoient inutiles. Priſcille ayant indiqué un bal pour le ſoir, ſon neveu qui avoit déja fait choix d'une danſeuſe ſe trouva dans un ſingulier embarras par rapport à Miſs Collins. Il ouvrit le bal, par un menuet, avec une dame à qui on devoit l'honneur, par égard pour ſon rang. Il s'en acquitta avec grace & nobleſſe; mais, quand enfin il eut le bonheur de donner la main à l'objet de ſes deſirs, il enleva tous les ſuffrages, la préciſion de ſes mouvemens, le ſentiment exprimé dans ſon regard, tout le rendoit intéreſſant; le Zephir eſt moins léger quand il careſſe la ſurface de l'onde. Egalement agités l'un & l'autre par le deſir naiſſant de ſe plaire, leurs

yeux, leurs mouvemens, leurs geſtes, leurs pas uniſſoient aux charmes de l'expreſſion la cadence de l'harmonie; c'étoit, de l'avis de tout le monde, le plus beau couple de l'aſſemblée : les jeunes Miſs cependant, que leurs prétentions ſur le cœur de Wills rendoient injuſtes, ne purent s'empêcher de voir des défauts dans l'objet trop heureux de ſa préférence; chacune en ſon particulier en découvroit un, de maniere qu'en les raſſemblant, s'ils euſſent été *réels*, il ne ſeroit pas reſté le moindre charme à la pauvre Miſs Collins.

Comme dans cette aſſemblée le nombre des femmes ſurpaſſoit celui des hommes, pour obvier à tout ce qui auroit eu l'air d'incivilité, celles là tirerent au ſort leur Danſeur. Cette précaution ſauva à pluſieurs d'entre-elles le déſagrement d'être négligées. On diſtribua donc les lots: combien de vœux ſecrets Wills adreſſa alors à l'aveugle déeſſe! pour cette fois elle fut juſte, Wills fut éxaucé. Quelle joie n'éprouva-t-il pas quand Miſs Collins lui offrit, de ſa belle main, le billet où ſon nom étoit écrit! „ Ah! „ Madame, dit-il en l'acceptant, je dois un ſacrifice à la fortune, elle me comble aujourd-„ hui de ſes faveurs. Non, elle n'eſt point „ aveugle, elle a ſu lire dans mon cœur." — „ Elle a peut-être autant de droit à ma recon-„ noiſſance, & vous ne me rendriez pas juſti-

„ ce, si vous me croyiez moins sensible à ses fa-
„ veurs." L'empressement des danseurs ne lui permit pas d'en dire d'avantage; Wills la conduisit en triomphe à sa place, & la danse commença.

On remarqua Wills au milieu des contredanses comme s'il eut dansé seul; ses graces & son agilité ne s'y manifestoient pas moins que dans le menuet. Le couple amoureux sembloit excité par les mêmes feux, Miss ne cédoit rien à l'ardeur de son amant. Il profita de mille petites occasions pour témoigner tout ce qu'il sentoit, par de legéres marques d'estime & par ces soins dont l'amour seul fait le prix; Miss Collins y répondit, mais avec réserve. La soirée se passa dans la plus parfaite harmonie, & tout le monde se retira très satisfait.

Le lendemain tout fut en allarme dans la famille. Prudence étoit tombée malade; les médecins annonçoient assez par leurs signes qu'ils n'en auguroient rien de bon. Son mal provenoit d'une indigestion, & de l'agitation du bal; il empiroit de jour en jour; ce fut peut-être l'effet de son âge, peut-être, aussi en multipliant les remedes, les docteurs ne firent-ils qu'accumuler indigestion sur indigestion; quoiqu'il en soit, elle mourut au bout de huit jours. Cet événement retarda les visites de Wills & de sa tante à leurs

amis. Prifcille, par la mort de fa fœur, reftoit feule maîtreffe des biens immenfes du vieux Wills.

C'eft le triomphe de la raifon que de fupporter la bonne fortune; on peut, quoiqu'avec effort, conferver dans l'adverfité toutes fes vertus; mais il eft bien plus difficile de ne point fe laiffer étourdir par l'éclat d'une profpérité inattendue. Prifcille, jufqu'ici bienfaifante, Prifcille jufqu'ici l'admiratrice de fon neveu, dont elle excitoit & partageoit la générofité, Prifcille eft une preuve de cette vérité. Elle fut eftimable tant qu'elle ne poffédа qu'un tiers des biens du vieux Wills; & dès que par la mort de fes fœurs elle s'en vit l'unique maitreffe, elle perdit toutes ces qualités. On venoit à peine de rendre les derniers devoirs à fa fœur, qu'elle fit une réforme confidérable dans fa maifon. Autant elle s'étoit plû autrefois à fournir à fon neveu les moyens de fatisfaire fes inclinations bienfaifantes, autant elle déclamoit contre ce qu'elle appelloit fes prodigalités. Wills ne concevoit rien à un changement fi fubit, mais il refpectoit trop Prifcille pour s'y oppofer ouvertement. Néanmoins il fe livra toujours en fecret au plaifir de faire le bien & de foulager les malheureux.

CHAPITRE XIV.

Perspective de mariage; son illusion.

Wills bruloit de revoir Miss Collins. Il devoit accompagner Miss Kingley, (c'est ainsi que nous nommerons déformais Priscille,) lorsqu'elle sortiroit pour la premiere fois. Ce moment tant desiré arriva enfin, ils allérent ensemble chez Me. Collins; Miss revit avec plaisir le jeune homme qui l'avoit si fort interessé, la mere n'étoit pas fachée qu'il fit la cour à sa Charlotte. L'espoir que Wills avoit de succeder à la fortune de sa tante étoit bien propre à déterminer en sa faveur & la mere & la fille: il n'eut par conséquent nulle peine à se faire agréer dans cette maison. Après quelques visites, il s'apperçut qu'il avoit un rival redoutable dans M. Péterson qui ne quittoit presque pas Miss Collins. Comme rien ne lui annonçoit que sa présence fut désagréable, il ne savoit qu'en penser; il attendit, pour s'en éclaircir, l'occasion de faire expliquer Charlotte sur ses sentimens. Cette fille vouloit des esclaves, & non pas des amans: elle rendoit justice au mérite de Wills, mais ce n'étoit pas une raison d'éloigner ses autres admirateurs.

Sans

Sans prétendre leur en tenir compte, elle n'épargnoit rien pour les encourager à lui rendre des ſoins aſſidus: elle avoit l'art de les ménager par de légéres faveurs, & par un manége adroit qui, en entretenant l'égalité entre eux, n'en contribuoient pas moins à nourir leurs eſpérances. En un mot Miſs Collins étoit une coquette.

La fortune de Miſs Collins n'excédoit pas quatre mille livres ſterling. Wills étoit donc le parti le plus avantageux qui s'offrit pour elle; mais la vanité ne laiſſoit dans ſon cœur aucune place à l'amour: ce ſentiment lui étoit abſolument étranger; elle n'enviſageoit, en épouſant Wills, que le doux eſpoir de vivre dans l'éclat & dans les plaiſirs. Peterſon néanmoins ſe croyoit très ſincérement aimé. C'étoit un jeune homme d'un bon naturel, maitre de grands biens: ébloui, comme Wills, de la beauté de Miſs Collins, il étoit réſolu de l'épouſer malgré l'inégalité de leur fortune. Il ne poſſédoit pas, à la vérité, tous les charmes perſonnels qu'on remarquoit en Wills; mais ſa figure n'étoit rien moins que déſagréable. Ils firent connoiſſance dans le cours de leurs viſites chez Me. Collins, & chacun de ſon côté s'efforça de l'emporter ſur ſon rival. On n'attendoit plus que le choix de Miſs; ce choix devoit décider du ſort des deux amans. L'agréable ſituation pour une coquette!

quel triomphe pour son orgueilleuse indifférence.

Les choses resterent dans le même état, tant que Miss Collins différa de donner une réponse décisive. D'un autre côté Miss Kingley suivoit strictement le plan, qu'elle s'étoit prescrit à la mort de sa sœur. Wills, rentrant un jour, trouva sa tante dans la compagnie de deux personnes; l'un lui étoit inconnu, il jugea à son habit qu'il étoit officier, & à son langage qu'il étoit écossois; l'autre étoit une ancienne connoissance, par qui il supposa que l'étranger avoit été introduit. L'inconnu lui fut présenté sous le nom du Capitaine Mac-Grégoire. La nuit approchoit, on proposa un quadrille: sur l'approbation du Capitaine, on apporta des cartes, & on se mit au jeu. Le jeu ordinaire chez Miss Kingley, étoit de six sols la fiche; à cela le Capitaine se récria que c'étoit beaucoup trop, qu'il étoit extravagant d'hazarder une somme si considérable; que c'étoit le moyen de se ruiner. On céda donc aux représentations du Capitaine qui n'avoit jamais hazardé plus de deux sols la fiche. Wills observa que ce trait d'œconomie faisoit faire au Capitaine de grands progrès dans les bonnes graces de sa tante, dont les regards témoignoient assez combien elle en étoit satisfaite. l'Ecossois de son côté se fut bon gré de sa ruse, il se mit à faire un pompeux éloge de l'art de

léfiner, & à déclamer avec emphafe plufieurs proverbes rélatifs à cet objet. Wills, que leurs propos fatiguoient, eut néanmoins la prudence de fe taire. D'abord Mifs Kingley & le Capitaine furent les heureux : celui-ci avec une joie infultante s'adreffa à Wills. „ Eh bien! Monfieur, où en „ feriez-vous fi je n'avois pas réduit le prix des „ fiches? vous feriez dépouillé." Wills répliqua avec modération que le jeu pouvoit changer, & que la fortune étoit trop inconftante dans fes faveurs, pour qu'il perdit l'efpoir de la voir revenir à lui. Il parut avoir prophétifé, car à peine finiffoit-il de parler qu'il gagna fans prendre & fit vole, ce qui ne fut pas une petite mortification pour le Capitaine; la fortune changea également en faveur de l'autre gentilhomme.

La plus petite perte eft un véritable revers pour un avare, fon humeur en eft toujours aigrie. Le bonheur de Wills & de fon ami fe foutenoit; le Capitaine apoftrophoit fans ménagement l'aveugle déeffe, tandis que Mifs Kingley, déplorant fon infortune de la maniere la plus touchante, crut confoler le malheureux Ecoffois en l'affurant qu'elle étoit en perte de deux shillings ; elle voulut le retenir à fouper, il s'en excufa fur quelques affaires importantes. On le pria de venir paffer les foirées à la

maiſon, ſous prétexte de lui donner ſa revanche. A cette invitation le ruſé Ecoſſois répondit par un déluge de complimens, dont Miſs Kingley fut ſi flattée, qu'elle ne ceſſoit de les répéter. Après le départ de la compagnie, Wills, rebuté de l'humeur de ſa tante, prétexta qu'il avoit beſoin de repos & ſe retira.

Le lendemain il étoit ſorti dès le matin pour ſe promener dans les environs; un vieillard, qui depuis longtems ne vivoit que de ſes bienfaits, vint le demander: la tante le reçut & le queſtionna ſur ce qu'il vouloit. „ Je ne voulois que voir mon cher maitre", répondit le bon homme accablé ſous le poids des ans. — „ Et quelle affaire pouvez vous avoir avec lui? — „ Ah!
„ ma bonne dame, moi & deux pauvres petits
„ enfans, nous devons la vie à ſa généroſité.
„ J'avois un fils, il fut tué dans la derniere
„ guerre, ſa femme demeura veuve avec deux
„ enfans; deux ans après elle mourut elle-
„ même, & les abandonna à mes ſoins. Mes
„ yeux, hélas! n'avoient jamais vû ces pauvres
„ innocens; vieillard infirme, comme je le ſuis,
„ à l'age de ſoixante & dixhuit ans, que pou-
„ vois-je faire pour eux? je cherchai une fem-
„ me qui pût en prendre ſoin. Les ſecours de
„ la paroiſſe n'étant pas ſuffiſans pour nous faire
„ vivre, nous allions immanquablement mourir

„ de faim, quand mon jeune bienfaiteur & un
„ autre excellent Monsieur, qui étoit avec lui,
„ vinrent par hazard du côté de notre chau-
„ miere, & virent les deux petits orphelins
„ occupés à jouer devant la porte: ils entre-
„ rent; touchés de mes larmes, ils me donne-
„ rent quelqu'argent; mon bon maitre ajouta
„ qu'il me faisoit une pension de huit livres par
„ an, & qu'il se chargeoit de donner une pro-
„ fession à l'ainé de mes petits enfans, dès
„ qu'il seroit en âge d'apprendre quelque chose.
„ Depuis ce moment, nous ne cessons de de-
„ mander au ciel qu'il répande ses bénédictions
„ sur notre bienfaiteur; il les mérite, il a essu-
„ yé les larmes d'un vieillard, & soulagé deux
„ malheureux orphelins. L'autre Monsieur me
„ donnoit aussi cinq livres tous les ans; hélas!
„ il est mort, & je vais souvent visiter l'endroit
„ où reposent ses cendres: c'est tout ce que je
„ puis faire dans ma misère, que d'aller pleu-
„ rer sur la tombe de cet homme bienfaisant.
„ J'ai perdu par sa mort un grand appui, je
„ n'ai plus le moyen d'envoyer le plus jeune
„ de mes orphelins à l'école: telle est ma situa-
„ tion, ma bonne dame, & j'ai fait neuf mil-
„ les pour venir voir mon jeune maitre.

„ Eh bien! donc, l'honnête homme, vous
„ avez tout l'air d'avoir fait un voyage inutile;

„ mon neveu n'eſt point ici, & quand il y ſe-
„ roit, il n'a rien à vous donner.

„ Ah! Dieu le récompenſe de ce qu'il a fait
„ pour moi! répondit le vieillard en pleurant;
„ il m'avoit ordonné de m'adreſſer à lui dans
„ mes beſoins; j'ai fait ce qu'il vouloit, & je
„ ſuis content: il ne me reſte plus qu'a regag-
„ ner ma chaumiére pour mourir au moins
„ avec mes pauvres enfans. Puiſſe le ciel vous
„ être toujours propice! ma bonne dame.

A ces mots, le malheureux vieillard ſortit & reprit le chemin de ſa maiſon. Miſs Kingley rentra dans la ſalle où elle attendoit que ſon neveu arrivat pour diner.

On s'étonnera, ſans doute, du changement extraordinaire & ſubit arrivé dans l'humeur, & dans le cœur de la tante de Wills. Ces révolutions ne ſont malheureuſement que trop fréquenquentes, & les exemples n'en ſont pas rares. L'avarice eſt la paſſion favorite, c'eſt la ſeule peut-être qui nous reſte dans la vieilleſſe; Miſs Kingley couroit à grand pas vers cet âge de la décrepitude, auquel le plaiſir d'œconomiſer eſt ſi naturel. Ajoutons à cela que, comme nous l'avons déja dit, une grande fortune corrompt aiſément les vertus qu'on avoit dans la médiocrité. Il eſt tout ſimple d'oublier au ſein de l'opulence qu'il y a des malheureux. L'homme qui di-

gére un ſplendide repas ſous des lambris dorés, ſonge-t-il aux beſoins d'un miſérable mourant de faim à la porte de ſon palais?

Wills rentra enfin; ſa tante ammena d'abord la converſation ſur l'éloge du Capitaine Mac-Grégoire, elle appuya ſurtout ſur ſon œconomie & ſon bon ſens. „ Si ſon bon ſens, repliqua „ Wills, conſiſte dans les maximes qu'il nous „ a débitées, il n'a tout au *plus* qu'une vertu „ négative; *ſes facultés ne lui permettent* peut- „ être pas d'être généreux; peut être craint-il „ d'avouer que, *s'il* ne ſoulage pas les malheu- „ reux, c'eſt moins la faute de ſon cœur que „ celle de ſa fortune; il a tort. Il eſt toujours „ beau, quand on ne peut pas faire autrement, „ de conſoler la miſère en la plaignant."

„ Oh! on peut faire ſans peine de ces lar- „ geſſes-là, elles ne coutent rien. Je ne ſais „ point, moi, prodiguer mon argent ſans eſpoir „ de retour; *ſi vous prévoyez* que votre géné- „ roſité puiſſe vous être utile; il n'y a pas le „ plus petit mot à dire."

„ Ce n'eſt point être généreux que d'exiger „ de la reconnoiſſance."

„ C'eſt au moins connoître ſes intérêts, & „ veiller en homme prudent à ſon bien être."

„ Ah! Madame, jamais je ne conſultai mon „ intérêt en ſoulageant l'infortune; ma recom-

„ pense eſt dans mon cœur; celle-là eſt indé-
„ pendante de l'ingratitude des hommes; l'hon-
„ nête homme n'en eſt jamais fruſtré."

„ A la bonne heure, Monſieur, faites ce
„ qu'il vous plaira: mais je vous prie de ne
„ point m'attirer la viſite des mendians qui
„ courent après vous."

„ Que veut dire ce reproche, Madame?
„ quelqu'un eſt-il venu me demander? „ — ".
„ Il eſt venu un vieillard que vous & M. Bre-
„ wer ſouteniez à vos dépens: (je ſouhaiterois
„ de bon cœur que vous n'euſſiez jamais eu un
„ pareil maître.) Que ne laiſſez-vous de pareils
„ ſoins à la paroiſſe? vous convient-il de ſou-
„ tenir une famille? Vous n'en aurez une vous-
„ même que trop tôt. Mais j'ai congédié ce
„ vieux miſérable comme il le mérite." —
„ Juſte ciel! y a-t-il longtems?" — „ Depuis
„ une heure." — „ Je puis encore le rattra-
„ per, s'écria Willis en ſe levant; helas! com-
„ bien votre dureté a dû déchirer le cœur de
„ cet infortuné."

Le départ ſubit de ſon neveu, avoit d'abord mis de fort mauvaiſe humeur Miſs Kingley; mais elle s'adoucit en réflechiſſant qu'il avoit promis à ce malheureux une penſion, & qu'il étoit de ſon honneur de tenir ſa parole. Elle aimoit ſon neveu pour le moins autant que l'argent, &, mal-

gré elle, son cœur l'excusoit; elle se repentit surtout d'avoir renvoyé le vieillard, en considérant que Wills alloit s'exposer à une fatigue d'autant plus dangereuse pour sa santé, qu'il avoit brusquement quitté la table, de maniere qu'il étoit encore à jeun. Néanmoins la bonne dame résolut de ne point souffrir qu'il multipliat davantage de semblables extravagances: dans ces dispositions elle attendit impatiemment son retour pour lui intimer ses ordres.

Wills très mécontent de l'entretien qu'il venoit d'avoir avec sa tante, voloit vers la chaumiere de son pensionnaire. Vraiment sensible à tout ce qu'il devoit à Miss Kingley, il étoit mortifié de l'avoir desobligée; il prévoyoit que son humeur généreuse semeroit entre eux de cruelles divisions. Ce petit contretems lui rendit l'avarice encore plus odieuse; il en sentit mieux toute la bassesse de ce vice, & toute l'horreur de ses effets. Ces pensées, & la crainte que le vieillard n'eut eté maltraité par sa tante, l'occuperent pendant la route. Il avoit déja fait beaucoup de chemin sans s'en appercevoir, il commençoit même à désespérer de le rencontrer, quand, arrivé sur une petite éminence, il apperçut le bon-homme assis à l'ombre de quelques arbrisseaux: il se reposoit pour être plus en état de monter une hauteur à peu de distance de là. Wills

courut à lui: il n'avoit pas besoin de tant de diligence; son vieux protégé n'étoit pas en état de marcher bien vite. Déja fatigué, & chagrin de n'avoir pas rencontré son bienfaiteur, les coudes appuyés sur ses genoux, le visage caché dans ses mains, ils déploroit ses infortunes. Wills l'aborda sans en être apperçu. „ Eh bien! Papa! „ lui dit-il, je vous ai atteint à la fin." Le vieillard à sa vüe s'efforce de se lever. „ Non, „ non, restez, je vais m'asseoir auprès de vous; „ je suis mortifié de ne m'être pas trouvé à la „ maison quand vous y êtes venu; j'ai appris „ qu'on vous y avoit maltraité; je suis sorti „ dans l'espérance de vous rejoindre; j'y ai „ heureusement réussi.

„ Ah! Monsieur, c'est trop, c'est trop en „ vérité; ma misére ne doit pas vous donner „ tant de peines, vous occasionner tant de cha- „ grins; mais le bon dieu vous en reserve le „ prix! puis qu'il n'est pas en mon pouvoir de „ reconnoitre tant de bontés." — „ Brisons là „ dessus Papa; avez vous pris quelque nour- „ riture? "

„ Hélas! non, mes pauvres petits enfans „ n'auroient pas profité de ce que j'aurois dé- „ pensé pour moi; je préfére d'aller manger un „ morceau de pain que je partagerai avec eux." Wills, à ces mots, se leva, & regardant de

tout côté, il vit à quelques distance d'eux un petit cabaret. „ Allons, dit-il au bon hom-
„ me, en l'aidant, allons voir si nous trouve-
„ rons quelque chose dans cette maison; j'en
„ ai autant besoin que vous; je suis encore à
„ jeun.

Après avoir traversé deux piéces de terre, ils arriverent à ce cabaret. Wills fit apporter du pain, du fromage & de la bierre, c'étoit tout ce qu'il *fut possible de trouver dans* cette Barraque; *ils* n'en mangérent pas moins de bon appetit. Wills préferoit sans contredit ce repas frugal, à ces mets délicats servis dans le métal le plus prétieux & escortés par une demi douzaine de laquais à grande livrée. Le bon-homme, après avoir pris un peu de repos, témoigna qu'il desiroit s'en aller. Wills voulut l'accompagner. Le vieillard, qui craignoit qu'une si longue course fatiguat son jeune maitre, s'efforça envain de l'en détourner. *Wills*, ayant insisté sur l'envie qu'il avoit de voir ses enfans, puisqu'il avoit déja fait plus de la moitié du chemin, il n'osa pas le contredire.

Pendant qu'ils alloient de compagnie, le bon vieillard fit le récit de ses malheurs; il avoit été autrefois un honnête & riche fermier; des accidens, qu'il n'avoit pû prévoir, ni empêcher, l'avoient fait tomber dans la misére: il étoit ainsi

devenu lui-même l'objet des charités de ceux qu'il avoit assisté dans des tems plus heureux.

Arrivés enfin à la cabanne, Wills vit avec plaisir la maniere dont les petits orphelins étoient soignés; il recompensa la femme qui en étoit chargée: il assura ensuitte douze livres de pension, au lieu de huit, au bon-homme; le prévint qu'il se chargeoit en outre de l'habillement des enfans, & sortit, laissant l'objet de sa bienfaisance trop pénétré pour pouvoir exprimer sa reconnoissance. Miss Kingley, qui avoit un peu murmuré du retard de son neveu, le traita néanmoins à son retour avec beaucoup de douceur: mais dès qu'on eut desservi, elle reprit la conversation que le brusque départ de Wills avoit interrompue.

„ Eh bien! Frank, avez vous eu bientôt re-„ joint votre vieux pensionnaire?" — „ Environ „ à quatre milles d'ici, Madame." — „ Cela „ me fait plaisir, car je ne vous fais point mau-„ vais gré d'être fidele à votre parole, & vous „ devez l'assister puisque vous l'avez promis: „ mais j'espere que vous ne ferez plus de ces „ promesses imprudentes; vous aurez besoin un „ jour de tout votre bien, réflechissez-y. Je ne „ suis point en état de fournir aux dépenses de „ cette maison; quand vos tantes vivoient, el-„ les y entroient chacune pour un tiers, & je

„ sens que le fardeau est trop lourd pour moi
„ seule. Cependant, mon cher Frank, ména-
„ gez, songez à l'avenir; je vous le prédis, si
„ vous continuez, l'emploi que vous faites de
„ votre bien vous ruinera infailliblement. Je
„ vous recommande aussi de ne point vous
„ avancer trop auprès de Miss Collins; cette
„ jeune fille n'a que quatre mille livres; cela
„ suffiroit à peine pour vous acheter une char-
„ ge; c'est cependant, à mon avis, le seul
„ moyen de placer utilement votre argent: que
„ vous dirai-je enfin; Miss me déplait; je la
„ crois légére & imprudente; je ne consentirai
„ jamais, par conséquent, à ce mariage. Il y
„ a dans ce pays de jeunes personnes sages &
„ beaucoup plus riches, qui ne dédaigneront
„ certainement pas un homme de vôtre mérite.
„ Je vais prendre le thé chez Me. Popham,
„ voulez vous m'y accompagner?"

Wills s'excusa sous prétexte qu'il étoit engagé ailleurs, & dès qu'elle fut sortie, il se retira dans un endroit solitaire, pour méditer sur la situation de ses affaires.

CHAPITRE XV.

La Prudence mise en défaut par l'honnêtete. Recit d'une avanture.

WILLS fut frappé comme d'un coup de foudre, à la deffense que Miss Kingley lui fit de penser jamais à Miss Collins. „Je l'aime, disoit-il,
„ j'ai lieu de croire qu'elle ne me hait pas ; faudra-
„ t-il qu'un vil intérêt nous sépare à jamais,
„ quand je suis enfin parvenu à lui inspirer des
„ sentimens qui sont d'un si grand prix pour
„ moi? Loin de moi cette odieuse pensée!
„ cette pensée injurieuse à mon amour! non,
„ je ne serai pas sourd à la voix de l'hon-
„ neur; j'interrogerai son cœur; si j'obtiens
„ une heureuse préférence, je m'unis à elle par
„ des liens éternels, nous serons heureux. Mais
„ je ne lui taitai point ma situation. Si elle est
„ assez généreuse pour accepter ma main, en
„ perdant l'espoir d'une grande fortune, ce
„ sera pour moi le garant d'un bonheur inal-
„ térable: non, je n'ai rien à redouter des sen-
„ timens de son cœur: sa mere seule pourra ba-
„ lancer le pouvoir de l'amour: le gout des
„ richesses est naturel à son age: ma tante en
„ fait helas! une triste expérience."

L'eſprit rempli de la chimere de ſon prétendu bonheur, déçu par les idées romaneſques, qu'un jeune homme, amoureux & ſans expérience, ſe fait ordinairement du cœur humain; il ſe rendit à la maiſon de Me. Collins: la mere & la fille ſe trouvoient heureuſement ſeules. La mere ſortit, & les laiſſa enſemble. Wills les yeux fixés en terre gardoit un morne ſilence. Miſs Collins, que cet air ſombre & mélancolique inquiétoit, lui demanda s'il étoit incommodé. „ Le
„ corps eſt à ſon aiſe, Madame, mais l'eſprit eſt
„ malade." — „ Qui peut vous affliger, Mon-
„ ſieur Wills? vous portez d'ordinaire l'enjou-
„ ment avec vous; vous avez ſans doute eſſuyé
„ quelque grand chagrin; car je ne penſe pas
„ qu'un changement ſi ſubit ſoit l'effet de votre
„ tempérament." — „ Il eſt très poſſible,
„ Miſs, de me rendre à mon état naturel; ce ſe-
„ ra votre ouvrage." — „ Moi Monſieur! —
„ D'où vient cette ſurpriſe? vous devez m'en-
„ tendre; mes ſoins ont dû vous inſtruire de
„ mes ſentimens. Je ne ſuis point de ces hom-
„ mes pour qui toutes les femmes ſont des ob-
„ jets de galanterie. Je vous aime, Miſs,
„ vous avez dû vous en appercevoir: je ſuis
„ mon maitre, & vous êtes en age de diſpoſer
„ librement de vous même. Conſentez-vous à
„ vous attacher irrévocablement à mon ſort?

„ Cette brusque question pourroit vous embar-
„ rasser, je vous laisse le tems d'y réflechir; mé-
„ ditez sérieusement une réponse dont dépend le
„ bonheur de ma vie. Voyez si vous ne répu-
„ gnez point à passer le reste de vos jours avec
„ moi." — Il s'arrêta. Mille pensées confuses
assiégerent l'esprit de Miss Collins & l'empeche-
rent d'abord de s'expliquer: elle estimoit à la vé-
rité les qualités personnelles de Wills, elle le
regardoit comme un homme fort superieur à tous
ses autres adorateurs; mais la fortune qu'il at-
tendoit de sa tante étoit surtout un attrait qui re-
levoit merveilleusement toutes ses autres quali-
tés. Soupçonnant donc, au ton de cette déclara-
tion, qu'elle cachoit quelque mistère, elle se com-
posa avec adresse, & répondit enfin. „ Votre
„ proposition est trop nouvelle pour moi, Mon-
„ sieur, j'ai besoin d'y réfléchir." Elle ajouta
à cette réponse équivoque, que certainement il
lui faisoit honneur, qu'elle avoit toujours eu
pour lui une estime particuliere, qu'il méritoit
sans contredit une compagne plus accomplie. —
„ Je ne dois ni ne veux prétendre à une épou-
„ se plus digne de moi, s'écria Wills, dans un
„ transport qui égaroit sa raison; mais à dieu
„ ne plaise que je trompe jamais celle que mon
„ cœur adore! il n'est pas nécessaire de vous
„ jurer ici des sentimens éternels. Je vous pré-

„ fere

„ fére à toutes les femmes. Je dois donc, à la
„ droiture & à l'équité, l'aveu que je vais
„ vous faire. Ma tante me défend de vous
„ épouser; pourquoi? par le conseil de qui?
„ Je l'ignore: elle m'a positivement déclaré
„ qu'elle n'y consentiroit jamais. Elle n'allégue
„ que la médiocrité de votre fortune. Quelle
„ raison, hélas! pour un homme qui vous ai-
„ me éperdument! Ce que nous aurons suffira
„ pour nous procurer une honnête indépendan-
„ ce. Nous serons également à l'abri des mépris
„ dont on accable la pauvreté, & de l'envie
„ qu'inspire l'opulence. Votre bien servira à
„ me procurer une charge, le mien à satisfaire
„ à nos besoins. Le plaisir d'aimer, les tendres
„ & intimes communications de deux époux,
„ de deux amis, animés par une même con-
„ fiance, ne valent-elles pas cette insipide &
„ fastueuse suffisance d'un midas ennivré de sa
„ fortune? Je vous ouvre mon cœur, vous
„ n'aurez point à me reprocher de vous avoir
„ trompée: si vous êtes telle que je desire, si
„ la médiocrité ne vous effraye pas, si vous
„ mettez aux richesses le prix que la raison
„ dégagée de préjugés, fait y attacher; vous
„ voyez le plus heureux des hommes. Je vous
„ dévoue chaque instant de ma vie, je l'em-
„ ploirai toute entiere à faire le bonheur de la

„ vôtre." A ces mots il finit. Il auroit pu continuer sans craindre qu'on l'interrompit.

Wills venoit de perdre, aux yeux de sa maitresse, tout ce mérite qu'elle avoit eu longtems la *folie* d'admirer. Elle n'étoit pas femme à passer si légérement sur le défaut de la fortune. Il falloit être le plus ridicule des hommes pour lui proposer d'aller s'enterrer dans une chaumiere & d'y vivre d'amour. Ses passions, heureusement pour elle, n'étoient pas assez violentes pour l'empêcher de se livrer au sang froid de la raison. Tandis que Wills, la larme à l'œil, le cœur déchiré, attend son arrêt dans un morne silence; Miss Collins conclut, avec une présence d'esprit admirable, qu'il seroit absurde de refuser un homme important comme Péterson, & qu'elle avoit eu le plus grand tort de le négliger pour un jeune enthousiaste.

Elle ne jugea pas à propos d'expliquer ouvertement de si louables dispositions; elle avoit jusque-là donné quelqu'espoir à Wills; ç'eut été manquer à la bienséance que de se retracter si subitement. Elle souhaitoit, de grand cœur, que sa mere, ou quelqu'autre personne, vint rompre une conversation, qui ne pouvoit que devenir de plus en plus embarrassante. Il fallut néanmoins répondre. „ Je suis fort honorée, „ Monsieur, de votre attachement. Mon esti-

„ me vous est acquise, & ne peut qu'augmenter en raison de votre mérite. Je ne sais par
„ où j'ai pu m'attirer la disgrace de Miss Kingley; j'en suis vraiment pénétrée; mais je vous
„ aime trop pour souffrir qu'une malheureuse
„ passion vous fasse perdre la fortune & l'amitié de votre tante. Oublions-nous donc,
„ Monsieur; la prudence l'exige; quelque peine que puisse me causer notre séparation, elle est nécessaire, & je m'y résous."

Wills se préparoit, en l'écoutant, à combattre ses raisons. Il voulut parler; la parole expira sur ses levres. Il tomba à ses génoux, & serrant tendrement une de ses mains entre les siennes. „ Miss Collins, si vous consentez à
„ notre union, que m'importe la disgrace de ma
„ tante! que m'importe......... — La porte s'ouvrit, & Peterson parut. A l'aspect de son rival dans cette attitude, il sembla balancer quelque tems s'il entreroit, ou non; mais il lut tant de douleur & de confusion dans les traits de Wills; Miss Collins lançoit sur lui des regards si dédaigneux; elle se récrioit, d'un ton si naturel, sur la folle audace de cet amant humilié, que tout cela réuni, le rassura: il eut enfin le courage de s'avancer. „ Entrez, entrez,
„ Monsieur Péterson, s'écria la belle; les affaires que nous agitons peuvent bien être

„ interrompües : vous voyez ; Monſieur Wills
„ donne par fois dans des travers, tout pro-
„ pres à le rendre très ridicule." A ces mots,
Wills furieux ſentit les tranſports les plus vio-
lens prêts à le porter aux dernieres extrémités :
il ſut néanmoins modérer l'agitation de ſon ſang,
dans la crainte que cette ſçene prolongée ne lui
fit commettre de nouvelles extravagances. Quel-
ques inſtans après, il ſe flattoit que ce pouvoit
bien être une feinte de Miſs Collins, inté-
reſſée à cacher ſon trouble. Il ſe trompoit, on
ne craignit point, lui témoin, de donner dans
l'inſtant même, des preuves marquées de préfé-
rence à Péterſon, qui vit, avec un joie ſecrette,
la mortification d'un rival dont le mérite lui
avoit paru ſi rédoutable. Wills fut laiſſé en
proie aux reflexions les plus accablantes : Miſs
Collins ne daigna point l'en diſtraire, & affecta
de ne pas lui adreſſer la parole : il devina ſans
peine la raiſon d'un changement, qui ſuccédoit
ſi rapidement à la folle confidence qu'il venoit
de faire.

Pénétré du plus vif chagrin, il réſolut de
ſortir ; c'étoit un triomphe pour ſon rival, l'on
ne s'empreſſa point de le retenir. En s'en re-
tournant, il fit quelques tours dans la campag-
ne pour ſecòuer le joug des réflexions ameres
qui aſſiegeoient en foule ſon eſprit. Miſs Collins

venoit de prouver qu'elle n'aimoit en lui que sa fortune : un caractere si bas devoit faire disparoître à ses yeux les charmes qui l'avoient séduit : il résolut néanmoins de faire encore une tentative, ne pouvant se persuader qu'elle fut déterminée à l'oublier ; ainsi

A se tromper ingénieux,
Il erroit occupé d'agréables chimères ;
D'un espoir décevant, les faveurs mensongéres.
Lui procuroient au moins quelques momens heureux.

Il avoit marché quelque tems, quand il entendit les cris d'une personne qui sembloit avoir besoin de secours ; c'en fut assez pour son cœur compatissant. Il vole vers l'endroit d'où la voix étoit partie ; il arrive : un homme étoit prêt à succomber aux efforts de trois malheureux, contre lesquels il se défendoit à peine ; il jugea que c'étoient des voleurs. D'abord la chaleur de la mêlée l'empêcha d'approcher ; mais, s'étant fait jour avec son bâton, il en terrassa deux. Le troisieme, se voyant seul & hors d'état de résister, partit comme un éclair. „ Monsieur ", dit le „ gentil-homme, je vous dois la vie. — "
„ Ah ! Capitaine Mac-Grégoire, c'est vous ;
„ Je suis flatté de vous avoir rendu ce servi-
„ ce." — „ Quoi ! Monsieur Wills, c'est vous
„ qui m'avez délivré ; vous êtes un brave

„ homme, sur mon honneur ; mais, que ferons-
„ nous de ces coquins ?" — „ Laissons-les libres
„ d'aller où ils voudront ; c'est assez de leurs re-
„ mords pour nous venger & les punir. Peut-
„ être aussi notre générosité amenera le repentir
„ dans leur ame attendrie." — „ Non, parbleu,
„ ils seront pendus ; nous voilà assez forts main-
„ tenant ; trainons-les dans les cachots ; que
„ leur exemple serve à épouvanter ceux qui
„ voudroient les imiter." — „ Rappellez votre
„ raison, Capitaine ; ces gens ne vous ont rien
„ pris ; vous en êtes quitte pour la peur ; il ne
„ nous convient pas de faire l'odieux emploi
„ de délateur.

„ Donnez à ces deux malheureux
„ L'exemple des vertus qu'ils osent méconnoître ;
„ Voulez vous vous montrer aussi barbare qu'eux ?
„ Soyez donc indulgent, Dieu vous enseigne à l'être.

„ Eh bien ! bien, Monsieur Wills, vous
„ demandez leur grace, j'y consens ; allons,
„ pendarts, tirés hors d'ici, malheureux ;
„ nous sommes bien bons, vous échappez la
„ corde. — „ Vous êtes libre, dit Wills, à
„ l'un de ces voleurs immobile & humilié de-
„ vant lui : puisse le pardon que nous vous ac-
„ cordons & la honte de votre crime vous en
„ épargner de nouveaux ! Si la nécessité vous

„ à déterminé à cette violence, elle ne vous
„ excuse point; l'honnête industrie trouve tou-
„ jours des ressources pour subsister. La faim
„ vous presse-t-elle? pour que vous n'ayez point
„ recours à des moyens si criminels, partagez
„ cette guinée; allez, pensez y, & choisissez
„ pour vivre des voies plus honnêtes. Si vous
„ êtes habitués au crime; (car, enfin, sais-je
„ jusqu'à quel point votre ame est corrompüe?)
„ en ce cas, je crains hélas! que mes avis vous
„ soient inutiles: mais au moins, si vous êtes
„ sourds à la voix de l'honneur, que la crain-
„ te d'un supplice inévitable vous arrête sur le
„ bord de l'abime." En disant ces mots, il leur
„ tendoit une guinée. „ Que Diable faites vous
„ là! s'écria Mac-Grégoire, en lui retenant la
„ main; n'allez vous pas recompenser ces co-
„ quins?" — „ Vous n'avez pas besoin, dit
„ l'un de ces malheureux, de vous opposer à
„ la générosité de ce jeune homme; je suis tou-
„ ché de ses sentimens, j'admire la noblesse de
„ son ame: les braves gens sont toujours gé-
„ néreux & humains. J'ai connu helas! au-
„ trefois ces vertus, & les reproches de cet
„ homme estimable sont plus sensibles à mon
„ cœur que l'appareil des supplices. Je vous re-
„ mercie, Monsieur, de votre humanité; elle
„ agit sur moi comme vous le souhaitez. Vous

„ venez de m'inſpirer l'horreur du crime ; je
„ ſens déja tout le prix de ces vertus dont
„ vous me donnez un exemple ſi touchant." —
„ De pareils diſcours m'étonnent dans un hom-
„ me comme vous ; non, vous n'êtes pas né,
„ ſurement, pour un état ſi honteux : ſur ma
„ parole d'honneur, confiez moi..... — Je
„ ne le puis à préſent ; je vous rencontrerai
„ peut-être un jour, & la providence me pro-
„ curera les moyens de reconnoître ce que vous
„ faites pour moi ; daignez me dire ſeulement
„ votre nom." — „ Wills." — „ Cela ſuf-
fit, je ne l'oublirai jamais." A ces mots, il fit
un ſigne à ſon camarade, & franchiſſant l'un
& l'autre un foſſé, ils diſparurent dans l'épaiſ-
ſeur des ténébres dont la nuit couvroit depuis
quel tems notre hémiſphere.

CHAPITRE XVI.

Converſation intéreſſante. Nouvelle tentative de Wills ; ſon ſuccès. Commencement d'une autre aventure.

Où allez vous Capitaine ?

„ Je vais avec vous, car je veux paſſer cet-
„ te nuit chez mon ami. „ — " Nous mar-
„ cherons donc de compagnie." — „ Cela me

„ fera plaisir. Eh bien! je ne crois pas que le
„ pendart que nous quittons vive encore long-
„ tems; au métier qu'il fait, cela ne peut pas
„ aller loin; qu'en pensez vous? „ — " Je ne
„ suis pas de votre avis, Capitaine; cet hom-
„ me peut rougir un jour de ses désordres, &
„ faire un des soutiens les plus estimables de
„ la société qu'il trouble aujourdhui; que sait-
„ on? il a peut-être une femme, des enfans
„ mourans de faim; le désespoir l'aura égaré;
„ il n'aura vû d'autre moyen que la violence
„ pour sauver des êtres si chers." — „ Très
„ bien, Monsieur, très bien; je veux que cela
„ soit ainsi; en mérite-t-il moins d'être pendu?
„ celui qui viole les loix du gouvernement au-
„ quel il s'est soumis, doit être puni par ces
„ mêmes loix, & vous savez, Monsieur Wills:
„ quel est le chatiment prononcé contre les
„ transgresseurs du droit de propriété, que tous
„ les membres de la société sont intéressés à
„ maintenir. „ — " A la bonne heure; mais je
„ ne crois pas avoir violé ni les loix divines,
„ ni les loix humaines, en épargnant ces deux
„ misérables, & pour ne les avoir pas livrés
„ aux rigueurs de la justice. En supposant que
„ leur crime fut capital, & qu'ils l'eussent con-
„ sommé en vous volant; oseriez-vous vous
„ applaudir d'avoir obtenu, par leur mort, la

„ vengeance d'une légére perte de quelques
„ meubles, ou d'une somme d'argent?" —
„ Sans doute, puisque nous vivons sous des
„ loix qui décernent contre le vol la peine
„ de mort. „ — " Ces loix sont barbares au-
„ tant qu'absurdes. La plus équitable de toutes,
„ la loi du talion inflige des peines en juste
„ proportion, & du crime, & du tort occa-
„ sionné par le crime. Ainsi on ne peut exiger
„ qu'un œil pour un œil, une dent pour une
„ dent. En cas de meurtre, que le meurtrier
„ périsse, cela est juste: la proportion sera éta-
„ blie. Mais dans le cas de vol, quand surtout
„ il n'est point accompagné d'offenses corporel-
„ les, faire subir la mort au coupable, c'est,
„ à mon avis, profaner par une injustice le pou-
„ voir qu'on a reçu de la société. Que le cou-
„ pable paye le triple de ce qu'il a volé, on
„ ne s'éloignera pas de l'équitable proportion;
„ si ses revenus ne suffisent pas, qu'on le pri-
„ ve de sa liberté, jusqu'à ce que le produit
„ d'un travail forcé acquite le dommage qu'il
„ aura causé. On pourroit le condamner à une
„ amende envers le Roi, chef de la commu-
„ nauté dont il auroit troublé l'harmonie &
„ violé les loix. Un reglement de cette natu-
„ re rendroit le supplice de la mort d'autant
„ plus terrible, qu'il seroit moins fréquent.

„ L'impression s'affoiblit en raison de ce que la
„ cause se multiplie ; ainsi les exécutions jour-
„ nalières ont accoutumé le peuple à les voir
„ sans émotion. Je suis persuadé qu'un hom-
„ me qui brave la crainte des supplices en
„ commettant le crime, préféreroit la mort à
„ un travail pénible & continuel. On sait qu'un
„ de ces malheureux, condamné à passer dans
„ les isles, représenta à S. M. qu'il méritoit la
„ mort, & la demanda comme une grace. Je
„ ne connois point dans l'univers de nation
„ plus féroce à cet égard que le peuple an-
„ glois ; j'ai frémi souvent de voir la foule
„ accompagner en triomphe un malheureux
„ conduit à l'échaffaut, insulter à ses derniers
„ momens par des chansons également insipi-
„ des & outrageantes pour l'humanité. Un sol-
„ dat, vous le savez Capitaine, acquiert dans
„ la mêlée un courage méchanique : en voyant
„ la mort accumuler autour de lui ses victimes,
„ il s'accoutume à la braver ; & ce spectacle,
„ en se reproduisant, perd à ses yeux tout ce
„ qu'il avoit d'affreux. "

„ Vous dites vrai, Monsieur Wills ; les sup-
„ plices, pour être trop fréquens, n'inspirent
„ plus de terreur ; mais, ne croyez vous pas
„ avoir fait une injustice, en offrant une ré-
„ compense, & une récompense d'une guinée

„ à un homme qui vouloit me couper la gor-
„ ge?" — „ d'où vient cette question, Capitai-
„ ne? c'est sans doute une occasion que vous
„ m'offrez d'expliquer mes principes. Les voici.
„ Si réellement un besoin urgent entrainoit au
„ crime ces malheureux, ne valoit-il pas mieux,
„ en les assistant, les arrêter sur le bord du pré-
„ cipice, que de les y plonger par des refus
„ inhumains. Or, ces gens ne peuvent être des
„ scélérats d'habitude, puisqu'ils ont refusé l'ar-
„ gent que je leur ai presenté. L'amour insatia-
„ ble de l'or, est le premier mobile de ceux
„ qui font profession de voler: ceux-ci donc,
„ s'ils eussent été dans le cas, n'auroient pas
„ hésité à prendre celui qui s'offroit à eux par
„ des voies légitimes. D'ailleurs, s'ils n'avoient
„ pas eu une horreur naturelle du brigandage,
„ l'un d'eux m'auroit-il tenu des discours dont
„ vous & moi, avons été surpris. Non, non,
„ à ces traits, on reconnoit évidemment que
„ la faim guidoit leur bras désespéré. Qu'ils ap-
„ prennent au moins qu'on peut obtenir des
„ secours sans user de violence. Des actes inat-
„ tendus de bienfaisance ont souvent produit
„ dans les hommes d'étonnantes révolutions." —
„ Je le crois, mais notre homme ne se corri-
„ gera pas, il ne deviendra jamais meilleur, dut-
„ il faire un cours à l'université de Glasgow.

„ — Nous n'en ſavons rien, dit Wills en riant.
„ — Vous ne m'entendez pas, repliqua le
„ Capitaine, un peu piqué; je prétends ſeu-
„ lement que ce miſérable eſt trop endurci
„ dans le vice, pour que tous vos beaux exem-
„ ples, vos excellens préceptes faſſent jamais
„ naitre le repentir dans ſon cœur. Il y a de
„ l'injuſtice dans votre mal-adroite générosité;
„ je ne puis m'empêcher de le dire; vous avez
„ encouragé ce brigand, & l'on ne pouvoit
„ pas faire un plus mauvais uſage de la com-
„ paſſion. S'il étoit actuellement mort ou ren-
„ fermé, comme il le mérite, combien de for-
„ faits de moins, dont vous ſerez reſponſable,
„ puiſque vous lui avez laiſſé la liberté de les
„ commettre! ah! parbleu, il n'en ſeroit pas
„ ainſi, ſi vous n'aviez pas intercédé pour lui.
„ — Très bien, Capitaine, c'eſt moi qui vous
„ ſuis obligé. — Non, non, je ne dis pas ce-
„ la, vous m'avez certes rendu un grand ſervi-
„ ce, j'en ſuis reconnoiſſant; mais je ſuis fâché
„ que, contre mon avis, ce coquin nous aît
„ échapé."

Pendant cette converſation, ils étoient arri-
vés près de la maiſon de Miſs Kingley. Le
capitaine ne ſe fit pas beaucoup prier pour entrer.
Miſs frémit au récit du danger qu'il venoit de
courir, & fut très ſenſible aux louanges qu'il

prodiguoit à son neveu. Mais elle se joignit à lui pour blamer le pauvre Wills d'avoir sollicité & procuré la liberté à ces brigands. Ce fut bien pis quand elle apprit qu'il leur avoit offert une guinée ; „ On ne vous auroit certainement „ pas confié de l'argent, dit-elle, d'un ton „ furieux, si l'on avoit prévû que vous n'en „ feriez pas un meilleur usage." Wills, mortifié que Mac-Grégoire prit parti contre lui, ne tenta pas même de se justifier. Tandis que la bonne tante louoit le capitaine d'avoir généreusement pensé à arrêter & faire punir les voleurs, tandis qu'elle faisoit à son neveu les reproches les plus sanglans, le jeune homme content de lui-même gardoit le silence. Il leur laissa débiter, sans y prendre aucune part, mille maximes extravaguantes sur les avantages de la lézine la plus recherchée. Ils s'encourageoient ainsi mutuellement à se livrer sans réserve à cette honteuse passion.

Wills, cependant, toujours occupé de Miss Collins, vit avec plaisir le capitaine se retirer après souper. Miss Kingley l'avoit retenu pour qu'il se rétablît entierement, par quelques rafraichissemens, de la frayeur que lui avoit causé son aventure.

Le neveu ne gouta guére pendant cette nuit les douceurs du sommeil ; il pensa à éxiger de

sa maitresse une réponse positive. Ce qui s'étoit passé la veille ne lui présagoit pas qu'elle dut être favorable; n'importe, il vouloit être certain de son sort. Quant aux sentimens de sa tante pour Mac-Grégoire, il ne s'en inquiétoit pas beaucoup. „ Si elle a résolu, disoit-il, de don-
„ ner à cet homme sa fortune & sa main, je ne
„ puis, ni ne dois l'empêcher. Est-ce à moi,
„ qui suis l'enfant de ses bontés, est-ce à moi
„ à m'opposer à son bonheur? non, je dois y
„ concourir. Quelle prétension ai-je à ses biens?
„ quels sont mes droits enfin? ne peut-elle pas
„ se lasser de me rendre service? elle a plus fait
„ pour moi, en vérité, que je n'eusse osé l'es-
„ pérer. Je ne comptois que foiblement sur sa
„ fortune, je ne serai que foiblement affecté
„ en la perdant. J'ai recouvré les biens de mon
„ pere, c'est tout, c'est même plus que je
„ n'en attendois." . . .

Telles furent ses réflexions pendant une partie de la nuit; il céda enfin au sommeil, & reposa le matin pendant quelques heures. Après avoir laissé écouler deux jours, il se présenta à la maison de Me. Collins; il y trouva Peterson avec la mere & la fille; chagrin de cette rencontre, il désespéroit de renouer la conversation qu'il avoit été forcé d'interrompre si brusquement lors de sa derniere visite; Il y réflé-

chiffoit, & gardoit un profond filence. Mifs & Peterfon, de leur côté, s'entretenoient familiérement comme s'ils euffent été feuls, quand Me. Collins, interrompant les méditations du pauvre Wills, lui apprit que fa fille devoit être le lendemain Madame Peterfon. — „ Quoi! demain!
„ Madame." — „ Oui, Monfieur, demain." —
„ Oui, Monfieur, ajouta Peterfon; demain je
„ deviens le plus heureux des hommes." —
„ Puiffe ce bonheur être inaltérable, Monfieur! repliqua Wills confondu à cette nouvelle. Son rival répondit en s'inclinant qu'il ne redoutoit aucune altération dans fes plaifirs avec la charmante Mifs Collins.

Wills connut bientôt par quel motif on préferoit fon rival. Combien Mifs Collins lui parut alors méprifable! l'infulte qu'il en recevoit faifoit évanouir le regret de la perdre. Il refta autant de tems que la bienféance l'exigeoit pour cacher fa douleur, & ne pas accroitre le triomphe des deux amans. Honteux de fa foibleffe, il affecta une indifférence infultante, & même beaucoup de gaieté. Il plaifanta d'un air enjoué la demoifelle fur fon prochain changement de condition. Enfin, prenant congé, il lui dit, en raillant, qu'il ne vouloit pas retarder, par fa préfence, les préparatifs néceffaires à un fi beau jour. Mifs Collins, humiliée de cette indifférence, vit s'éclipfer

clipser ainsi une partie de sa gloire; elle auroit desiré que Wills au désespoir eut augmenté aux yeux de Peterson le prix de la préférence qu'elle lui accordoit: elle s'étoit bien gardée de lui confier le motif qui avoit déterminé son choix; de son côté, tout fier de sa victoire, tout plein de son bonheur, il ne se donnoit pas la peine de réflechir au changement subit qui s'étoit fait en sa faveur, & aux raisons qui avoient pu l'occasionner.

Wills sortit donc en homme absolument libre, & qui ne conservoit pas même le plus léger souvenir de ses sentimens pour Miss Collins. Il souffroit néanmoins en perdant ses espérances: il ne put s'empêcher de s'occuper, pendant quelque tems, d'une personne qui, la premiere, lui avoit fait connoître l'amour. En se retraçant cependant tout ce qu'avoit d'injuste & d'odieux la conduite de Miss Collins, il parvint à l'oublier. L'histoire du pauvre Brewer, se présentant alors à son esprit, lui inspira une sorte de haine contre tout le sexe.

Il étoit presque nuit quand Wills, sortant de la maison de Me. Collins, se rendoit par la porte de Buckingham à Chelsea. il avoit fait quelques pas dans une allée obscure; il apperçut une fille dont la démarche & les vêtemens ne lui parurent pas annoncer une de ces malheureuses vic-

times du libertinage, qui viennent ordinairement dans cet endroit prostituer leurs faveurs pour une pénible & précaire subsistance : il la suivit de près : elle paroissoit être dans une extrême indigence ; cependant, quoique simplement vétüe, son ajustement étoit propre sans être recherché : son chapeau étoit rabattu sur ses yeux ; la tête penchée sur son sein, elle paroissoit être dans le plus grand accablement. Ni le bruit que faisoit Wills en marchant derriere elle, ni ceux qui passoient & repassoient, rien ne pouvoit l'émouvoir ; elle étoit entierement absorbée dans ses reflexions ; ces manieres étoient plus propres à réprimer qu'à exciter les desirs. Wills la suivit longtems, s'efforçant en vain de deviner le motif de cette conduite ; sa tristesse le toucha, & sa démarche fit naitre sa curiosité. Quoique très au fait de tous les petits maniéges, qu'employent, dans ces lieux de *rendez-vous*, les aventurieres qui s'y rendent, il se prépara à l'accoster. Le lecteur verra dans le chapitre suivant comment il s'y prit.

CHAPITRE XVII.

Suite de cette aventure.

Wills ne savoit comment aborder cette fille; si elle étoit vraiment dans l'affliction, comme il avoit tout lieu de le croire, devoit-il s'exposer à insulter à sa douleur par des discours offensans? & d'ailleurs, fut-elle même une de ces femmes devouées à la débauche, il n'étoit point de son caractere d'accabler de mépris des malheureuses, pour qui le vice n'est déja que trop une source de misères continuelles. Il n'avoit encore pris aucune résolution: cette fille cependant étoit au bout de la promenade: les yeux fixés sur l'étang de *Rosamond*, elle portoit ses pas de ce côté; il étoit tems que Wills se déterminat; il alloit bientôt perdre l'occasion de la connoître. » Où allez vous? Madame, lui dit-il d'une voix » basse & tremblante: elle s'arrêta, le regarda, » mais sans répondre. Où allez vous; Madame, » répéta-t-il. — Je vais mourir sur le sein de » mon malheureux pére; il ne sait pas hélas! » pourquoi je l'ai quitté. J'ai vû le jour pour la » derniere fois; je vais expirer dans ses...... Elle ne put achever: le desespoir étouffoit sa voix; elle alloit y succomber, si des torrens de pleurs

ne l'avoient enfin ſoulagée. Wills fut étourdi de cette réponſe inattendue. — „ Vous con-
„ vient-il à cet âge, Madame, de penſer à
„ mourir? votre carriere peut être encore lon-
„ gue & heureuſe: quel évenement aſſez fu-
„ neſte vous inſpire une ſi cruelle réſolution?"
„ — Le beſoin, la détreſſe, tout ce que la
„ miſére a de plus affreux ſe réunit pour em-
„ poiſonner mes jours à peine commencés; il
„ eſt tems, il eſt bien tems qu'ils finiſſent."
„ — „ S'il ne manque à votre repos que
„ l'argent néceſſaire à ſoulager vos beſoins;
„ je puis vous le rendre, Madame: confiez-
„ moi votre ſituation, je l'adoucirai: dai-
„ gnez, en attendant, accepter ces deux gui-
„ nées, c'eſt tout ce que j'ai ſur moi." —
„ Quel prix mettez-vous à votre généroſité?
„ dit-elle d'un ton ferme. — Le plaiſir pur de
„ faire une bonne action, & de vous ſauver
„ des extrémités du deſeſpoir." — C'eſt trop:
„ oui c'eſt trop, Monſieur. J'ai vû les hom-
„ mes ſi méchans, que j'ai peine à vous croire.
„ On dit cependant qu'il y a encore de ces
„ mortels bienfaiſans pour qui la vertu n'eſt point
„ un effort. Ah! Monſieur! ſeriez-vous un de
„ ces êtres céleſtes! aurois-je bien le bonheur!"
ici, ſes genoux ſe plierent ſous elle, elle ſe ſou-
tenoit à peine. Un ſiége, heureuſement, ſe

trouva près de là, elle s'y laissa tomber en pleurant. Wills s'assit à son côté. — Je n'ai point
„ d'autre motif, je vous le proteste, Mademoi-
„ selle, que le plaisir de remplir les devoirs sa-
„ crés de l'humanité: mais vos discours, vos
„ manieres, le lieu où vous êtes tout m'étonne.
„ Pardon! j'ose vous demander le sujet
„ de vos larmes: ce n'est point une curiosité
„ indiscrete, c'est le desir de vous servir qui
„ m'enhardit à vous faire cette question." —
„ A tout ce que j'entends, je n'en puis douter,
„ Monsieur: écoutez moi. Oh! quelle carrie-
„ re je vais ouvrir à votre humanité! ......
„ mais, dit-elle en se levant brusquement,
„ j'oublie que mon pauvre pere expire de be-
„ soin en ce moment. — Juste ciel! & où
„ est-il? — Dans une affreuse prison..... gar-
„ dez-vous de croire que le crime l'y ait con-
„ duit..... en est-ce un d'avoir trop estimé son
„ honneur & celui de sa malheureuse fille!" —
„ Allons donc, allons le voir, je veux vous
„ y accompagner." — „ Hélas! Monsieur,
„ ce spectacle est trop cruel, vous ne le suppor-
„ terez jamais: moi-même, accoutumée à tou-
„ tes les horreurs de la misère, je ne puis m'em-
„ pêcher de le redouter." Ils traverserent ensemble la grande allée. Convaincüe de l'honnêteté du jeune homme, cette fille ne fit aucune diffi-

culté d'accepter son bras. — „ Mais, reprit
„ Wills, puisque je ne puis voir votre pere ce
„ soir, permettez au-moins que je vous rende
„ à l'un & à l'autre ma visite demain matin.
„ Où est-il? comment l'appelle-t-on? — „ Il
„ se nomme Belton; il est renfermé dans la
„ prison de Marshalsea dans le faubourg de
„ Southwark." — „ Je ne connois point cet
„ endroit, mais je le trouverai facilement, &
„ soyez sure que demain matin je m'y ren-
„ drai." — „ Ah! Monsieur, depuis bien
„ longtems, nous n'éprouvons plus les dou-
„ ceurs de l'amitié; nous n'avons plus d'amis;
„ notre disgrace les a fait disparoître. Nous de-
„ vons votre visite, je le sens, à votre huma-
„ nité; mais cet endroit est trop affreux....."
— „ Quelqu'horreur qu'il inspire, je n'en se-
„ rai point effrayé, si je puis secourir le méri-
„ te & la vertu malheureuse." — „ Rien,
„ en vérité, de plus noble que ces sentimens.
„ l'exemple de mon pere vous convaincra,
„ Monsieur, qu'un vain étalage de bienfaisan-
„ ce, n'est pas toujours la preuve qu'on en sait
„ pratiquer les sublimes préceptes."

Lorsqu'ils eurent gagné la rue, Wills fit ap-
procher une voiture, y plaça Sophie, & paya
au cocher sa course. En prenant congé de cet-
te aimable & vertueuse fille, il l'assura de nou-
veau qu'il lui tiendroit parole.

Il continua son chemin, l'esprit occupé de mille conjectures sur l'origine des malheurs de cette jeune fille, & sur la scene attendrissante qui venoit de se passer entre eux. Il trouva en arrivant le Capitaine tête à tête avec sa tante. Il se garda bien de leur confier son aventure; il connoissoit trop leur caractere. Chaque jour Mac-Grégoire augmentoit en faveur auprès de Miss Kingley; elle ne savoit comment lui témoigner toute son estime; il avoit su la captiver en se montrant toujours de son sentiment, & en faisant sonner bien haut les mots *frugalité*, *œconomie*, *prudence* &c.

Wills, inquiet des suites de son aventure, sortit dès le matin; mais la crainte d'incommoder M. Belton par une visite faite à contre-tems, le detourna d'entrer de si bonne heure dans la prison. Il se seroit plutôt permis de manquer à un Grand que d'offenser la délicatesse d'un malheureux en qui la misére nourrit une sensibilité toujours prête à s'allarmer. La compassion lui étoit si naturelle, il la témoignoit d'une maniere si noble, que jamais l'indigent près de lui ne fut humilié: en le soulageant il paroissoit moins accorder que reçevoir une grace.

Wills vit donc enfin arriver l'heure qu'il attendoit avec tant d'impatience. Il entra dans la pri-

ſon, O vous! qui n'avez jamais peut-être jetté vos regards ſur ce ſéjour d'horreur, de larmes & de miſères; ſi le tableau que j'en vais tracer peut faire retentir dans vos cœurs le cri touchant de l'humanité outragée dans ces ſombres demeures, j'aurai reçu le prix de mes peines, je ſerai ſatisfait. Connoiſſez, s'il eſt poſſible toute-fois qu'ici l'imagination atteigne la réalité; connoiſſez ce qu'endurent, d'opprobre & de douleurs, vos freres, vos compatriotes, des hommes en un mot; le plus ſouvent pour n'avoir pas eu le pouvoir d'acqutiter la ſomme enorme de quarante shillings. Puiſſent vos yeux n'être jamais témoin de ce ſpectacle affreux! puiſſiez-vous n'en jamais partager l'aſpect révoltant avec les victimes infortunées que l'avarice y ſacrifie; à moins qu'à l'exemple de Wills vous n'y ſoyez appellés par l'humanité & la bienfaiſance!

A l'une des extrêmités de la grande rüe, vous trouvez une cour ſale & dégoutante: le fond préſente une porte large & ſombre que traverſe diamétralement une énorme barre de fer ſurmontée d'un monſtrueux cadenat: le haut du mur eſt defendu par un *chevaux de friſe* dont les pointes hériſſées forment une barriere inſurmontable aux malheureux aſſez téméraires pour tenter de recouvrer leur liberté. Près de là, en montant trois degrés, une porte étroite également

renforcée de chaine & de triple ferrures, sert d'entrée à la prison; du seuil de cette porte, vous passez dans une taniere obscure & puante qui est le gîte d'une d'espece d'animal à figure humaine qu'on nomme Guichetier. Le bruit horrible des chaines, le roulement affreux des gonds & des verroux, tout porte dans l'ame l'effroi, le frissonnement & la terreur; mais quand enfin, vous descendez dans l'intérieur de la prison, quel spectacle! Grand Dieu! peut-on le supporter! des repaires, à peine éclairés, renferment des hommes à qui on paroit avoir voulu ôter jusqu'au droit de respirer l'air. Cet élément si nécessaire, dont on n'oseroit pas disputer l'usage aux plus vils animaux; ici les hommes n'en jouissent qu'à prix d'argent; c'est en raison de la somme que vous payez, que l'air est plus ou moins introduit dans le lieu sombre & puant que vous habitez. La masse énorme des murs, qui s'élevent jusqu'aux nües, semble toujours prête à engloutir sous ses débris, les malheureuses victimes qu'ils renferment. Un espace étroit, placé dans le centre de ce batiment, & environné de fortes palissades, est le seul endroit où il soit permis aux prisonniers de prendre pendant quelques instans un foible exercice; ce lieu où l'on voit une foule de spectres errans, pâles, livides & qui manquent des premieres nécessités de la

vie, ce lieu réunit, sous un point de vue révoltant, tout ce qui peut déchirer l'ame la plus féroce & lui arracher des larmes. Ainsi, sacrifiés à la haine, à la vengeance, à la cruauté & à l'avarice, nos concitoyens expirent dans des cachots à la requête d'un créancier puissant, qui, dans sa barbare opulence, n'a pas daigné souffrir le moindre délai, ou supporter la plus foible perte: ainsi les tristes jouets des événemens & de la misère, sont confondus avec les scélérats, justement devoüés à la vengeance publique. Ô vous! qui abusez du pouvoir de la loi; vous à qui du moins la nature & l'humanité devroient parler plus haut qu'elle, ne mettrez vous jamais quelque distinction entre le malheur & le crime!

Wills en contemplant cette scene d'horreur, se sentit tellement agité & saisi qu'il oublia, dans une espece d'anéantissement, & le lieu où il étoit, & ce qui l'y avoit amené. Ses regards stupides & égarés erroient de tout côté; son ame affaissée sous le poids de la douleur avoit perdu toute son activité. Il s'efforça de recueillir ses sens pour demander la chambre de M. Belton. Sophie, qui l'attendoit, ouvrit au premier bruit. Il entra dans un cabinet fort étroit que les soins de cette aimable fille entretenoit dans une grande propreté: il étoit absolument nud; on n'y voyoit pour tout meuble que deux chaises, une

petite table & un lit sans rideaux, dans lequel reposoit un vieillard dont le visage portoit encore les sillons que les larmes y avoient tracées. A ce spectacle, Wills abimé, s'assit en silence sur la chaise que Sophie lui présenta.... Elle alla se placer près du lit de son pere. — „ Voila, lui dit-elle," le gentilhomme qui m'a secouru hier, „ celui à qui vous devez la vie.... Oui, la vie, ajouta-t-elle en s'adressant à Wills; „ nous n'avions pas mangé depuis deux jours: tout ce „ que j'ai pu faire hier, ça été de lui procurer „ un peu de lait, qui l'a soutenu jusqu'a présent." Wills à ces mots se contenta de gémir, car sa langue étoit liée. Il n'avoit jamais été témoin d'une si déplorable misère, & ne concevoit pas qu'une créature humaine en put supporter le fardeau. „ Je ne sais, Monsieur, dit le „ vieillard d'une voix foible, je ne sais à quel „ motif attribuer l'honneur de votre visite; si „ l'humanité vous a conduit dans ce lieu de „ désolation; des sentimens si nobles ont droit „ à mes éloges; votre récompense est en vous-„ même, le prix de la vertu c'est de se trouver „ vertueux: mais si vous êtes venu insulter à „ ma misère, si vos bienfaits empoisonnés sont „ le prix de la séduction de cette malheureuse „ fille, qui n'a de bien que son innocence, re-„ tirez-vous, abandonnez nous à notre malheu-

„ reuſe deſtinée : nous ſavons ſupporter la mort ;
„ la foule des mortels la craint ; le malheureux
„ la brave ; c'eſt le terme de la douleur.

Wills, bien éloigné de craindre qu'on put le ſoupçonner de tant de baſſeſſe, eut bientôt recouvré la parole. Il ſe juſtifia avec beaucoup de chaleur. „ Excuſez, Monſieur, lui répondit le vieillard raſſuré : " excuſez ; je vous ai tenu un
„ langage dur ; j'ai tant ſouffert hélas ! de la mé-
„ chanceté des hommes ; vous m'êtes inconnu,
„ votre âge, les attraits de ma fille, à peine
„ éteints dans la douleur & dans les larmes......
„ que vous dirai-je enfin ! ſes vertus qui ſont
„ ſi cheres à ſon malheureux pere....... Oui, ſes
„ maux, que j'ai plus ſenti que les miens, ſes
„ maux ont creuſé ma tombe ; mais je crains
„ moins la mort que l'état affreux où je la laiſſe-
„ rai quand mon ame s'envolera dans le ſein de
„ ſon auteur.

Sophie fondoit en larmes, le vieillard en étoit inondé, Wills ne fut pas maitre de retenir les ſiennes. „ Monſieur, dit-il, j'ai été vive-
„ ment touché du déſeſpoir de votre fille ; je ne
„ ſuis venu que pour vous offrir mes ſervices ;
„ apprenez moi donc ce que je puis faire ; je
„ n'épargnerai rien, je vous le jure. — Je vous
„ crois ſincére, mais ſincére ou non, n'importe,
„ vous ne pouvez plus me faire aucun mal ; c'en eſt

„ fait, je ſuis parvenu à ce comble de malheur,
„ où l'on peut braver la cruauté & l'ingratitude
„ des hommes; je vais m'efforcer cependant de
„ recueillir aſſez mes eſprits pour vous détailler
„ mes malheurs, & vous tracer la route qui
„ m'a conduit dans cette honteuſe demeure. Puiſ-
„ ſe mon hiſtoire, Monſieur, inſtruire votre
„ jeuneſſe, & vous apprendre à quelles extré-
„ mités peut porter la paſſion, quand on n'é-
„ coute plus la raiſon & l'équité! que cette foi-
„ ble condeſcendance vous prouve au moins
„ combien je ſuis reconnoiſſant de la nobleſſe
„ de vos procedés envers ma malheureuſe &
„ chère fille....... hier elle étoit ſortie ſans m'en
„ prévenir.".... L'infortune eſt ſacrée pour moi,
interrompit Wills. „ Ce n'eſt point un mérite,
„ c'eſt un devoir de la reſpecter: mais vous êtes
„ foible, le récit de vos maux ne peut que
„ vous altérer; dans l'état où vous êtes, vous
„ avez beſoin de rafraichiſſement: oſerai-je vous
„ prier de permettre que je dine avec vous: il
„ faut préciſément que je ſorte, je ſaiſirai cet
„ inſtant pour vous faire préparer des alimens
„ doux & nourriſſans." — „ Je ſerai honoré
„ de votre compagnie; mais ſouffrez que Sophie,
„ qui connoit mieux les chemins, ſe charge de
„ ce ſoin." — „ Si Miſs daignoit m'indiquer
„ les endroits, j'aurois l'honneur de l'y accom-
„ pagner." —

Sur cela ils sortirent ensemble, & entrerent dans une auberge voisine, où Wills fit préparer un bon bouillon & d'autres choses propres à un estomac affoibli. Avant d'entrer dans cette maison, il mit cinq guinées dans la main de Sophie. — „Vous pouvez avoir quelques petits besoins, „ de grace: point de refus, point de remerci- „ mens. J'attendrai ici que notre diner soit prêt: „ vous cependant, retournez à votre pere, vous „ lui êtes utile."

Elle obéit, & se pourvût en chemin d'un habillement complet pour son pere, afin qu'il parut décemment aux yeux de son nouvel hôte. Celui-ci à son retour trouva le vieillard levé & prêt à le recevoir; dans cet état, il paroissoit, & à ses manieres & à sa physionomie qu'il n'avoit pas toujours essuyé des jours aussi orageux. A l'abord de Wills, il voulut se lever malgré sa foiblesse; son bienfaiteur le prévint en s'asseyant auprès de lui. Ils s'entretinrent pendant quelque tems de choses indifférentes. M. Belton s'en tira en homme qui connoissoit le monde, Wills le remarqua. Il eut aussi le loisir d'examiner plus attentivement l'aimable Sophie, & trouva que cette beauté, dont son pere avoit fait l'éloge, répandoit encore quelqu'éclat sur ses traits, quelqu'altérés qu'ils fussent par le chagrin. M. Belton se trouvant mieux après le repas, & per-

fuadé que le jeune homme attendoit avec impatience le récit de ses infortunes, commença son histoire.

CHAPITRE XVIII.

Histoire de M. Belton.

Mon pere fut un habile médecin, que ses talens & son expérience auroient dû conduire à la fortune, s'il eut été connu; mais, moins heureux qu'estimable, il vécut dans l'obscurité. Quelqu'ordre, quelque frugalité qu'il mit dans sa maison, la plus sage œconomie ne put augmenter ses revenus. Tout ce qu'il put faire pour mon éducation, fut de m'envoyer dans une école. Dans sa jeunesse il avoit eu des liaisons au college avec Milord Cotswold. Quoiqu'il l'eut perdu de vue depuis longtems, il résolut pour contribuer à mon avancement de lui rendre une visite, & de lui demander sa protection. Dés qu'il se fit connoitre, Milord l'embrassa tendrement & lui témoigna le zéle le plus empressé à l'obliger. En conséquence, mon pere me présenta à son protecteur. Milord, satisfait de mes réponses, lui proposa de me placer auprès de son fils qui étoit beaucoup plus jeune que moi; ce sera une

occasion pour lui, dit-il, de s'instruire avec plus de facilité, & j'aurai soin de sa fortune. Mon pere reçut cette proposition avec reconnoissance, & peu de jours après, je fus admis dans la maison de Milord.

La personne & les manieres du jeune Lord me plûrent infiniment; nous ne tardames pas à lier amitié; & tant que nous vécumes ensemble, animés l'un & l'autre d'une noble émulation, nous nous faisions un plaisir de remplir nos devoirs. Nous fumes enfin separés; il alla à l'université, & de là, il commença ses voyages. Son pere me plaça alors sous la direction de son intendant. „ Je ne prétends pas faire de „ vous un procureur, me dit Milord, je veux „ que vous soyez en état de remplacer mon „ homme d'affaire après sa mort. Vous n'avez „ qu'à vous mettre au fait de la régie & de l'œconomie de mes biens; je compte sur vos „ soins & sur votre fidélité, parceque je suis „ persuadé de votre attachement pour moi." Je l'assurai que je repondrois à ses espérances.

Peu de tems après mon pere mourut, ne me laissant pour héritage que sa bénédiction; ainsi je demeurai entierement dépendant de la famille de Milord. Mon éxactitude, & les éloges que faisoit de moi celui sous lequel je travaillois, augmentoient chaque jour la bonne volonté de

mon

mon protecteur : en un mot l'intendant étant mort on me donna sa place. Milord eut tout lieu de s'applaudir de ma diligence & de mon intégrité.

Dans cette même année, le jeune Lord revint de ses voyages : son amitié ne parut point altérée, il se félicita de me voir, par mon emploi, irrévocablement attaché à sa personne. Il honora de sa présence la cérémonie de mon mariage, & fit de riches présens à mon épouse. Il venoit souvent me voir ; il m'accabloit sans cesse de nouvelles preuves de son affection ; hélas ! je la croyois sincere. Ce jeune Seigneur devint à dix huit ans, par la mort de son pere, comte de Cotswold. Notre petite Sophie n'avoit alors que deux ans. Confirmé dans mon emploi, je vis s'ouvrir pour moi la plus flatteuse perspective d'un bonheur dont je n'ai pas joui. Quinze ans s'écoulerent dans cette parfaite union ; rien ne troubloit notre félicité. De quatre enfans que nous avions eu, la mort en avoit enlevé trois. Sophie étoit restée seule : ses charmes & ses perfections remplissoient nos cœurs de la joie la plus pure. Lord Cotswold avoit épousé une Demoiselle très riche avec laquelle il ne pouvoit vivre heureux. Il passoit souvent des semaines entieres dans notre maison ; il avoit coutume de dire que le faste & la représentation le fatiguoient, & qu'il préféroit l'humble toit où nous

coulions sans ambition des jours sereins, à la pompe de son palais. Bientôt il peignit à ma femme & à ma fille le déplorable état où le réduisoit un mariage inconsidéré; il trouvoit une espece de plaisir à les attendrir sur ses peines; il étoit flatté des efforts qu'elles faisoient pour le consoler; il se plaisoit donc à réitérer ses plaintes. Voici l'époque de mes malheurs.

Un de mes amis, que je croyois honnête, eut besoin de secours pour prévenir sa ruine. Je ne soupçonnois point ses perfides desseins; je me rendis sa caution pour quatre cens livres: bientôt, je m'en repentis: il déclara une banqueroute & quitta le royaume. Il fallut payer la somme pour laquelle je m'étois engagé: en vérité je ne la possédois pas: je n'étois point homme à m'enrichir aux dépens de Milord. La personne à qui cet argent étoit dû fit valoir ses droits: j'étois dans un embaras inexprimable; toute ma fortune ne montoit pas à deux cens livres.

Au milieu du chagrin & du désordre où nous plongeoit cet évenement, Lord Cotswold vint nous rendre visite: il fut allarmé du trouble que laissoient paroître malgré elles ma femme & ma fille; il en voulut savoir la cause, on ne put s'empêcher de l'en informer; „ Bon! n'est-ce „ que cela? dit-il, c'est une bagatelle." Il se fit aporter du papier & de l'encre, & donna une

aſſignation ſur ſon banquier pour le ſurplus de la ſomme. J'étois abſent lorſque cela ſe paſſa. En rentrant, je fus ſurpris de la joie avec laquelle on m'accueillit; j'en demandai la raiſon; on me répondit en me montrant le billet de Milord. „ Cette générofité, dis-je à ma femme, ne
„ m'étonne point; efforçons nous de regagner
„ cette ſomme par notre œconomie; mais où
„ eſt notre bienfaiteur? que je lui faſſe mes re-
„ mercimens." — „ C'eſt préciſément pour
„ les éviter qu'il eſt ſorti." — J'aurai l'hon-
„ neur de le voir tôt où tard." Il vint & je le remerciai comme l'exigeoit le ſervice qu'il m'avoit rendu. J'offris mon billet. „ Non Belton,
„ me dit-il, laiſſez m'en ſeulement une note." Je fis néanmoins une reconnoiſſance de la ſomme payable à ſa volonté. „ Cela eſt bien, dit
„ Milord; au reſte, ſi vous veniez à mourir,
„ je ne répéterois certainement pas cette modi-
„ que ſomme; & pendant votre vie vous étés
„ en ſureté."

Les viſites de Milord devinrent plus fréquentes. Pluſieurs préſens de valeur qu'il fit à Sophie allarmerent la prudence de ſa mere; elle commença à s'appercevoir que ſes aſſiduités étoient moins l'effet de ſon amitié pour le pere que de ſa paſſion pour la fille. Elle me communiqua ſes ſoupçons: je l'examinai donc de

plus près, & ses yeux m'apprirent, trop tard, hélas! pour mon repos, le secret de son cœur. Il lançoit sur l'innocente Sophie des regards brulans: un coup d'œil de cette enfant, un mot, un mouvement, rien ne lui échappoit. Il déploroit avec tant d'art la rigueur de son sort qui l'attachoit à une femme qu'il ne pouvoit aimer; il peignit son malheur sous des traits si forts & si touchans, qu'il arrachoit des larmes à mon épouse & à ma Sophie. Il espéroit, en ouvrant son cœur à la pitié, y donner entrée à l'amour. Tant qu'il ne fit point d'autres tentatives, on n'avoit rien à lui objecter. Cependant les charmes de cette chere enfant s'épanouissoient; c'étoit l'éclat & la douceur d'une rose naissante. La passion de Milord étoit à son comble, elle se manifestoit dans tous ses discours, dans toutes ses actions. Nous défendimes à Sophie d'accepter aucun de ses présens. Dès le lendemain, il lui offrit une occasion d'éxécuter nos ordres. Elle refusa un esclavage, c'étoit un cœur entouré d'une chaine de diamans. — „ Quoi! Miss „ Belton, refuserez-vous cette bagatelle." — „ Bagatelle! Milord; point du tout; cela est „ d'un trop grand prix, pour qu'il me soit permis d'en faire usage: ces ornemens ne sont „ point faits pour moi: je demanderai cependant la permission de les accepter." — Vous

„ êtes faite pour honorer le plus haut rang;
„ plut au ciel que vous fussiez Ladi Cotswold!
„ je ne trainerois pas une vie déplorable; vous
„ la rendriez heureuse. Je vous en supplie,
„ ma chere Sophie, ne refusez pas un don que
„ je vous ai destiné."

Ma femme, présente à cette conversation, prit la parole. Elle représenta à Milord qu'il n'avoit déja que trop épuisé sa générosité sur sa fille; que des présens de cette nature, trop multipliés, nuiroient infailliblement à sa réputation. —
„ Si elle sort, ajouta-t-elle, de la simplicité
„ qu'exige sa condition, ce sera une source de
„ propos injurieux: on élevera, avec quelque
„ sorte de raison, des doutes sur sa vertu; c'est
„ le bien le plus prétieux pour elle, il ne doit
„ point être altéré. Ne m'exposez pas, Milord,
„ je vous en conjure, par une affection dont
„ les effets seroient funestes, à rougir des dis-
„ cours insultans qu'on tiendroit sur une fille
„ qui m'est si chere." — „ Ah! vos refus
„ déchirent mon cœur; je mets tout mon bon-
„ heur à la voir embellie de mes dons; l'éclat
„ de ses yeux surpasse celui du diamant."..—
„ De grace, Milord, respectez son age; ces
„ éloges sont indécens." — „ Son éloge est
„ dans mon cœur. Je ne puis les taire; je
„ l'adore: l'amour dévore la source de mon

„ sang; je suis consumé. Ce secret est renfer-
„ mé dans mon sein depuis deux ans. A quels
„ maux, hélas! ne suis-je pas en proye! j'aime
„ sans espoir; & je suis enchainé à une femme
„ que je hais."

Il se renverse sur sa chaise avec un cri douloureux; la tête penchée dans ses mains, il reste immobile, & presque sans sentiment. Sophie saisit cet instant pour se retirer. Mon épouse reste auprès de lui. Il revient un instant après de cette espece d'anéantissement: il regarde autour de lui comme un homme égaré, il demande où est Sophie? „ — Dans sa chambre, Milord." —
„ Je ne la verrai donc plus! elle ne m'aimera ja-
„ mais! le désespoir, je le sens, m'otera la rai-
„ son. Oh! Madame Belton, (en se jettant
„ aux genoux de ma femme & prenant sa
„ main.) Oh! Madame Belton, ayez quelque
„ pitié de moi! " — Levez-vous! Milord!
„ au nom de Dieu! levez vous! reprenez vos
„ sens. Que puis-je faire? qu'exigez vous?" —
„ Eh! le sais-je? le trouble égare mes esprits."
Il sortit à ces mots, & ce fut le dernier effort de sa raison sur sa malheureuse passion. J'étois absent lors de cette scene; les affaires de Milord m'avoient appellé à la campagne. J'appris toutes ces circonstances à mon retour, & je prévis tous les malheurs qui nous menaçoient.

Il revint à l'ordinaire: réfléchiſſant aux droits multipliés qu'il avoit acquis ſur ma reconnoiſſance: conſidérant d'ailleurs qu'il ſeroit toujours tems de le faire rentrer dans de juſtes bornes, je feignis d'ignorer ce qui s'étoit paſſé. Sophie ſe conduiſit comme de coutume; nous eſpérions que le tems & la réflexion le gueriroient enfin: nous nous trompions. La liberté de voir ma fille, loin d'éteindre, donna de nouvelles forces à ſa paſſion. Il me dit un jour qu'il vouloit m'entretenir tête à tête; nous montames dans ſa voiture & nous nous rendimes à une auberge voiſine. Il ne fut queſtion de rien pendant le diner; mais ayant pris du courage dans les fréquentes libations d'un excellent vin, il oſa me parler de ſa coupable paſſion. — „ Je l'adore, me „ dit-il, ma vie dépend de vous, cher Belton; „ conſentez qu'un mariage ſecret l'attache à ma „ fortune. Exigez toutes les ſuretés qui dé„ pendent de moi. Si la mort m'arrachoit de „ ſes bras avant que Ladi Cotswold mourut, je „ lui laiſſerois, de mes biens, tout ce dont „ je pourrois diſpoſer: ſi je lui ſurvis, Sophie „ eſt à l'inſtant déclarée mon épouſe légitime."

A ce diſcours, mon ſang ſe glaca dans mes veines. „ Oh! Milord, m'écriai-je, oublierez „ vous, tirannisé par une malheureuſe paſſion, „ oublierez vous l'honneur, la raiſon? méconnoi-

„ trez vous les devoirs les plus ſaints? quelle
„ odieuſe propoſition oſez vous faire! & à qui?
„ au pere le plus tendre, pour qui ſa fille eſt
„ le bien le plus prétieux." — „ Conſidérez,
„ dit-il en m'interrompant, que ſa fortune paſ-
„ ſera vos plus hautes eſpérances." — „ A
„ quel prix? Milord: ſon innocence, ſa répu-
„ tation flétrie; regardée comme le vil objet
„ d'un commerce adultere, l'opprobre retombe-
„ ra ſur moi; pere infâme & déteſté, je paſſe-
„ rai pour avoir indignement proſtitué l'honneur
„ de ma fille & le mien: le voilà, dira-t-on, ſi
„ toute-fois j'oſe encore me montrer, & je ſe-
„ rai anéanti par le regard de l'honnête-hom-
„ me...... Et c'eſt vous, Milord, qui aurez
„ voulu ma honte, c'eſt vous qui aurez con-
„ damné à cette ignominie un pere infortuné."

Il feroit impoſſible de rapporter ici toute notre converſation; pleurs, imprécations, priéres, promeſſes, menaces, Milord employa tout. Convaincu enfin qu'il ne pourroit me ſéduire, il ſe réduiſit à demander la permiſſion de voir Sophie comme à l'ordinaire. — „ Cela n'eſt pas
„ poſſible, Milord, après l'indigne confidence
„ que vous m'avez faite: je vous dois tout,
„ reprenez vos bienfaits; vous pouvez détrui-
„ re votre ouvrage, je ne m'en plaindrai pas;
„ mais mon honneur eſt mon bien, ma probité

„ eſt à moi; je ne ſouffrirai jamais qu'on altère
„ l'un, ni qu'on ſoupçonne l'autre. Je vois en
„ vous mon protecteur, en cette qualité ma
„ maiſon vous eſt ouverte; mais trouvez bon
„ que j'éloigne ma fille, ſa vüe ne peut que
„ vous être funeſte, puiſqu'elle vous fait ou-
„ blier & ce que vous vous devez à vous-mê-
„ me, & ce que vous devez aux autres." —
„ Votre perte, Belton, s'écria-t-il la rage
„ dans le cœur & la fureur dans les yeux,
„ oui, votre perte m'en répondra." — „ Ma
„ vie n'eſt rien, ſi ſon honneur en dépend.
„ Oui, je l'éloignerai; elle trouvera des pro-
„ tecteurs, Milord, qui connoîtront ce qu'on
„ doit à l'innocence & à la vertu."

Je le quittai; comme nous ne demeurions qu'a une petite diſtance de Londres, je priai ma femme, à qui je rendis notre converſation, d'envoyer Sophie chez une amie juſqu'à ce que l'orage fut diſſipé. J'attendis impatiemment l'effet que feroit l'abſence de ma fille ſur l'eſprit de Milord. Il vint le lendemain, & m'abordant avec un viſage abattu. — „ Quoi! Belton, vous
„ avez donc eu la cruauté de m'ôter juſqu'au
„ plaiſir de voir l'objet de mon amour." —
„ Je ſuis pere, Milord, j'en ai rempli les de-
„ voirs." — „ Tu veux ma perte, Barbare!
„ je me vengerai de tant d'outrages."

Persuadé que les représentations seroient vaines, il ne me restoit plus qu'à braver l'orage. — „ Avant de partir, Milord, ma fille m'a chargé de vous rendre ces bijoux, par lesquels „ vous vouliez séduire sa vertu, & dont son „ innocence devoit être le prix." — „ Cela „ est faux; non, l'enfer n'inventa jamais de si „ odieuses noirceurs: c'est toi qui l'a contrainte „ à cette nouvelle insulte: qu'ils soient brisés à „ l'instant; & puissai-je en faire autant de toi... „ Mais non, elle les a porté, ils sont d'un „ prix infini, je les garderai." — Il les examina pendant quelques momens. — „ Quant à „ vous Monsieur, vous n'avez plus d'emploi; „ j'ai quelqu'un qui vous remplace aujourdhui." „ — Il suffit, Milord; puisse-t-on vous servir „ aussi fidellement que moi!"

Il sortit sans répondre.

Je scellai les papiers qui me concernoient; je mis ordre à ceux qui avoient rapport aux affaires de Milord; & je vins à Londres auprès de ma fille: ses larmes coulerent au récit de mon malheur qu'elle s'imputoit. Le lendemain mon épouse accablée, vint m'apprendre que celui qui me remplaçoit avoit saisi ma maison, mes effets, que rien en un mot n'étoit échappé à notre désastre. Ce dernier revers m'affecta d'autant plus, qu'il me convainquit que ma ruine étoit résolue.

Je devois, à la vérité, à Milord plusieurs années d'arrerages pour la somme qu'il m'avoit prêtée; mais la petite maison que j'habitois étoit un don, & je ne le croyois pas assez lâche pour la reprendre. Dans cette déplorable situation, je ne savois où jetter les yeux pour soutenir ma malheureuse famille. Je sortois un soir dans le dessein d'y réfléchir; je n'étois encore qu'à dix ou douze pas de la maison; un homme m'aborda, & me frappant sur l'épaule. — „ Monsieur, „ dit-il, ne vous nommez-vous pas Belton." „ — Oui, Monsieur, qu'y a-t-il pour votre „ service?" — „ j'ai un ordre contre vous, „ à la requête de Noble Lord Coltswold pour „ deux cens livres & les intérêts; il faut me „ suivre."

Arrivé à sa maison, j'informai ma femme par un billet de ce dernier évenement. Je n'entreprendrai point de vous peindre, dans l'épuisement affreux où je suis actuellement, toutes les agitations que j'éprouvai alors: il vous suffira d'apprendre que Lord Coltswold me tient depuis trois ans enchaîné dans cette horrible demeure; il y en a deux que ma femme a succombé à la douleur; elle est morte. Hélas! elle est heureuse; rien ne peut désormais altérer son bonheur, tandis que nos jours s'écoulent dans l'amertume & dans les pleurs.

Lorſque Milord jugea que la miſère devoit avoir abattu mon ame, je reçus la viſite d'un agent de ſes infames plaiſirs: aux premiers mots je devinai le motif qui l'amenoit; je le reçus de maniere que je doute qu'il oſe reparoître. Nous avons envain ſollicité nos amis; le malheur eſt une épreuve à laquelle l'amitié réſiſte rarement. Hélas! Monſieur, je ne ſerois plus ſi votre ame n'eut été ouverte aux doux ſentimens de l'humanité. J'ignore quel heureux hazard vous a préſenté ma fille, & par quel motif elle m'avoit abandonné. — „ Ah! mon pere, n'y penſez-pas; „ je voudrois me le cacher à moi-même, quoi- „ que je doive à mon déſeſpoir le bonheur de „ connoitre Monſieur. Oh! pouvois-je vous voir „ expirer devoré par la faim!... Conſolez-vous, „ Mademoiſelle, reprit Wills, vous devez vous „ promettre déſormais des jours plus ſereins. „ Dites-moi, Monſieur, où demeure Milord Cots- „ wold?" — „ Dans la rüe de.... — Ne lui „ avez-vous jamais fait de propoſitions depuis „ votre empriſonnement?" — „ Aucune: la „ ſeule qu'il voudroit accepter; je ſuis incapa- „ ble de la faire." — „ Savez-vous, mon cher „ Monſieur, ſi ſon cœur n'eſt pas changé; la „ paſſion peut être éteinte; je le verrai demain; „ j'eſpere qu'il vous accordera la liberté ſur vô- „ tre parole." — „ Gardez vous, Monſieur,

„ de vous trop avancer; je n'accepterai jamais
„ ce qui répugnera à l'honneur & à l'équité."

Wills l'assura qu'il connoissoit comme lui les loix de l'honneur, & qu'elles lui étoient cheres. M. Belton consentit donc qu'il vit Milord, & qu'il parlat en sa faveur.

Toutes ces choses réglées, Sophie prépara le thé, pendant que Wills s'informoit de la police des prisons.

„ Celle-ci, lui dit Belton, est habitée par d'honnê-
„ tes malheureux dignes de compassion, & par
„ des scélérats que le crime y a conduit. Quelque
„ vertueux qu'on soit en y entrant, il est difficile
„ d'échapper à la contagion; la nécessité de fré-
„ quenter des hommes corrompus & souillés de
„ crimes, tels qu'ils sont ici pour la plus-part,
„ entraine communement le danger de l'exem-
„ ple. C'est ici que se réunissent, comme en un
„ foyer, les ressorts secrets des scélératesses &
„ des forfaits épars dans la ville & dans la provin-
„ ce. L'homme flétri par la misère, avili dans les
„ fers, séparé de la société, dont l'estime ne peut
„ plus lui être utile, secoue bientôt le joug de
„ la décence; sa réputation ne lui paroît plus
„ mériter des sacrifices qui seroient infructueux;
„ persuadé qu'il n'a rien à craindre de pis que
„ ce qu'il éprouve, il se livre à l'appas du brigan-
„ dage, d'autant plus dangereux pour lui, qu'il

„ peut s'y livrer impunement. Il en est même
„ d'assez vils pour abuser de la détresse des com-
„ pagnons de leur misère. Une prison est en
„ un mot l'école de la friponnerie. Dans les
„ horreurs d'une nécessité urgente, on croit pou-
„ voir se permettre des actions dont la seule idée
„ feroit fremir dans des circonstances moins
„ cruelles."

„ Quelle source de remords dit Wills pour l'au-
„ teur opulent de tant de cruautés. Je ne veux
„ pas vous fatiguer davantage, Monsieur Bel-
„ ton, je vous reverrai demain matin; & j'es-
„ pere qu'une heureuse révolution vous fera
„ bientôt oublier les maux dont le sort vous ac-
„ cable dans cet odieux séjour." — „ Ah!
„ Monsieur Wills, c'est trop de confiance:
„ puissiez-vous ne pas éprouver vous-même des
„ désagremens de la part de mon persécuteur!"
„ — J'en veux courir les risques, repliqua
„ Wills, & il sortit."

CHAPITRE XIX.

Converſation de Wills avec un Grand: il ſe conduit plus ridiculement que jamais.

Juſqu'au moment où Wills pouvoit ſe faire annoncer chez Milord Cotswold, il s'occupa à réfléchir ſur la maniere dont il lui parleroit. Devoit-il s'efforcer d'exciter ſa compaſſion par des images vives & pathétiques? préférera-t-il la voie du raiſonnement pour le convaincre de l'injuſtice de ſes perſécutions? il demeure indécis, & laiſſe aux circonſtances le ſoin de déterminer le ton qu'il prendra. Il arrive à l'hôtel de Milord; le Portier lui ayant dit qu'il étoit viſible, il ſe fit annoncer: on l'introduiſit dans l'appartement, ſous le titre d'inconnu. Milord étoit heureuſement ſeul, il le reçut avec politeſſe, & l'invita à profiter du déjeuner qu'on venoit de ſervir; Wills s'excuſa: après quoi, interrogé ſur le motif de de ſa viſite; „ Je viens, Milord, implorer vo-
„ tre charité en faveur d'un vieillard courbé
„ ſous le faix des ans & de l'infortune; prêt à
„ y ſuccomber, il ſollicite avec confiance vo-
„ tre compaſſion." — „ Vous me préſentez
„ là, Monſieur, une ſinguliere requête: je n'ai
„ point le plaiſir de vous connoître, encore

„ moins peut-être celui dont vous me peignez
„ la misére : qui m'assurera qu'il mérite qu'on
„ s'intéresse à son sort ? " — „ Moi, Milord ;
„ il ne doit point être confondu avec ces vils
„ mendians, dont la foule assiége votre passage
„ dans les rües, & qui feignent le plus souvent
„ des peines imaginées ; ses malheurs son réels." —
„ Mais, Monsieur, de grace, son nom : lui
„ suis-je connu ? " — Oüi, sans doute,
„ Milord ; on le nomme Belton." — „ Bel-
„ ton, s'écria-t-il en reculant ; & qu'avez-vous
„ à me dire de sa part, Monsieur ? " — Que
„ le cœur se refuse au récit des maux dont il
„ est accablé ; qu'ils revoltent l'humanité, &
„ qu'il y auroit même de la barbarie à les re-
„ tracer. Il traine des jours détestés dans un
„ lieu dégoutant & terrible, même pour le dé-
„ sespoir. Epuisé par le besoin, dévoré par
„ la maladie, son corps offre à peine encore
„ quelques traces effrayantes de l'humanité prê-
„ te à s'éteindre. Sa fille helas ! sa fille trop
„ chérie, partage tous les maux de son pere
„ expirant : ce n'est plus un objet de desir, c'est
„ la victime de l'indigence & du malheur ; pâle,
„ décharnée, le tombeau s'ouvre, la misere l'y
„ précipite ; déja sa mere y a succombé. Ce-
„ pendant, Oh ! Milord, votre cœur est-il inac-
„ cessible à la compassion ? C'est en leur nom

„ que

„ que je vous implore ; si le ressentiment vous
„ anime encore contre ce pere infortuné, ve-
„ nez contempler vos victimes, vous ne résis-
„ terez point à ce spectacle affreux...... So-
„ yez juste enfin, Milord! qu'une action géné-
„ reuse lui fasse perdre jusqu'au souvenir des
„ maux dont vous fûtes la cause; & puissiez-
„ vous ainsi les oublier vous-même, Milord!
„ puisse cette réparation nécessaire vous déro-
„ ber aux remords qui doivent vous déchi-
„ rer. — Mais qui êtes-vous, Monsieur? de
„ quel droit osez-vous me donner de pareilles
„ leçons?" — „ Un homme. Ce titre suf-
„ fit, je pense, pour authoriser ma démarche;
„ l'humanité m'en faisoit un devoir, la com-
„ passion m'y invitoit. Ces sentimens ne sont
„ qu'assoupis dans votre ame, Milord; ils ne
„ peuvent être éteints; non, il n'est point de
„ cœur assez barbare pour résister aux horreurs
„ dont je viens d'être témoin."

„ Vous vous trompez, Monsieur, repliqua
„ le Lord en grimaçant, & prenant une prise
„ de tabac; vous vous trompez; j'ai le cœur
„ dur, je vous le proteste; mais êtes-vous in-
„ formé que ce vieux misérable me doit deux
„ cens livres? ajoutez les intérêts de quatre an-
„ nées, & les fraix de son emprisonnement.
„ Monsieur pense-t-il que je doive faire le sa-

» crifice de cette somme, d'un argent que j'ai
» fourni bien comptant?" — „ N'en doutez
» pas, Milord! je croirois être le plus vil des
» hommes si je balançois un moment: la vie
» d'un malheureux peut-elle entrer en paralelle
» avec un si foible sacrifice? s'il succombe,
» que deviendra sa fille infortunée? elle le suivra,
» qui, elle ne pourra jamais lui survivre."
» — Non, non, elle n'en mourra pas; elle sera
» tout au plus dans l'heureuse contrainte de revenir
» à moi. — Point du tout, Milord; si elle
» eut été assez lache pour s'y soumettre, elle se
» seroit épargné trois ans de misere, & la dette
» seroit acquittée." — „ Elle l'auroit pû, sans
» doute, mais il n'est plus tems. Je soupçonne
» même que vous venez ici m'éprouver,
» & me faire des propositions de sa part;
» mais assurez-là qu'elles ne sont plus de saison."
» — „ Quoi! Milord! de quel infame
» emploi osez-vous soupçonner un homme qui
» vous est inconnu. Vous parois-je fait pour
» marchander ici l'honneur & l'innocence de
» cette fille infortunée." — Je n'en suis pas
» sûr, l'ami, mais cela est tout au moins vraisemblable.
» Au reste si la Demoiselle se livroit
» sans repugnance; si le cœur entroit pour
» quelque chose dans le marché; je ne sais pas
» jusqu'à quel point je serois tenté. La friponne

„ a été jolie; mais très jolie." — „ Cette
„ raillerie insolente, Milord, est un outrage
„ auquel je ne suis point accoutumé. Votre
„ maison est heureusement pour vous un azile
„ que je respecte, car votre rang, ce rang que
„ vous deshonorez, ne vous assureroit pas l'im-
„ punité." — „ Ah! ah! vous êtes son Bien-
„ teur, son Champion; je ne soupçonnois pas
„ qu'elle eut déja fait dans le métier des progrès
„ aussi rapides." — „ Un jour peut-être vous
„ apprendrez qui je suis Milord, dit Wills en
„ se levant; sachez du moins que, plus que
„ vous, j'estime l'honneur, & que je n'ai point
„ à rougir des crimes, des bassesses dont, je
„ suis fâché de le dire, vous paroissez faire
„ un jeu. Au reste, Milord, je n'oublirai point
„ les circonstances de cette scene; & je pour-
„ rai un jour saisir le lieu & le tems de vous
„ répondre de maniere qu'à votre tour, vous
„ connoitrez la supériorité d'un brave homme,
„ qui répousse l'insulte, sur un lache qui la fait".
Ce fut ainsi qu'il prit congé. Milord le vit par-
tir avec plaisir: sa visite étoit importune; ses
reproches étoient embarassans. La liberté cho-
quante de ses propos avoient déconcerté sa
Grandeur.

Wills ne s'étoit réellement point attendu à
cette réception: il en étoit confondu. Ce qui

redoubloit encore son chagrin, c'étoit la cruelle néceſſité d'affliger par le récit des nouvelles inſultes de Milord Cotswold, le cœur du trop malheureux Belton. — Il étoit déja à la porte de la priſon, incertain encore du parti qu'il prendroit; enfin convaincu qu'il faudroit tôt ou tard leur apprendre le réſultat de ſon entretien, & qu'après tout l'incertitude ajouteroit à leurs tourmens, il entra. Le pere & la fille l'attendoient avec impatience également partagés entre la crainte & l'eſpérance. Wills portoit malgré lui ſur ſon viſage l'empreinte du chagrin & de l'indignation. Après les premiers complimens, Belton s'empreſſa de lui demander s'il avoit vû le Lord; — „ Je lis dans vos yeux que vous lui „ avez parlé, & qu'il vous a mal reçu. " — „ Hélas! vous ne devinez que trop juſte; il „ eſt inéxorable. " — „ Ah! je l'ai prévû; ſon „ cœur eſt inacceſſible à la pitié. Il ne me reſte „ plus qu'a ſupporter mon malheur avec fermeté; j'apprends depuis longtems à ſouffrir; c'eſt „ une leçon bien dure, Monſieur Wills. Accordez de grace à la curioſité d'un vieillard „ le réçit de ce qui s'eſt paſſé." Wills lui fit en abregé le tableau de la ſcene, en obmettant toutefois les circonſtances les plus aggravantes. Belton gardoit le ſilence; Sophie fondoit en pleurs. „ Oh ciel! s'écria-t-elle, partagée

„ entre l'honneur & mon pere, faut-il payer de
„ ma honte ſa liberté!" — „ Plutôt ma mort!
„ elle n'eſt pas éloignée, repliqua ce malheu-
„ reux pere: je laiſſerai au ciel le ſoin de pro-
„ téger ta vertu, & de récompenſer votre bien-
„ faiſance, Monſieur".

Wills n'épargna rien pour leur rendre l'eſpérance; il les aſſura de nouveau que de meilleurs jours leur étoient réſervés.

L'eſpérance eſt une menteuſe qui flatte & ſéduit les malheureux, c'eſt une coquette dont ils éprouvent chaque jour les perfidies, & qui n'en captive pas moins leur confiance. Ainſi, Belton & ſa fille, contre qui la raiſon & les probabilités ſembloient ſe réunir, ne pouvoient ſe refuſer au plaiſir d'enviſager un avenir plus heureux, tel que le promettoit leur conſolateur. Combien on ſe plait dans la compagnie d'un homme qui flatte avec complaiſance nos deſirs & nos projets! Wills, réſolu de concourir lui-même à la révolution qu'il annonçoit, appuyoit fortement ſur ſes promeſſes, & préparoit ainſi l'ame de Belton à un évenement, dont la nouvelle trop ſubite ne pouvoit qu'être dangéreuſe. Quelqu'impoſſible que parut la choſe, elle ne laiſſa pas d'adoucir pour un moment leur chagrin; ils preſſerent Wills de partager le frugal repas que Sophie venoit d'apprêter; il y conſentit.

Comme il prenoit congé après dîner. „ Eh bien ! „ Monsieur, dit Belton, aurons-nous le bonheur „ de vous revoir ? ce lieu je l'avoue n'a rien „ que d'effrayant, mais vous pourrez vous y „ accoutumer." — „ Je ne crois pas que vous „ l'habitiez encore longtems."

Sorti de la prison, Wills entra dans le premier Caffé : il demanda les papiers publics ; il parcourut la liste de ceux qui faisoient annoncer qu'ils prêtoient de l'argent à médiocre intérêt. Il en choisit trois ou quatre. Le premier à qui il se présenta agréa ses suretés, mais il exigeoit d'énormes intérêts ; il en vit d'autres, & ce fut la même chose. — „ Ces fripons, dit-il, fournissent aux malheureux „ des ressources ruïneuses, & vivent de leurs „ depouilles. Qu'il est dur d'être contraint de „ s'adresser à eux ! " Malheureusement il en rencontra un qui sous un air de candeur & d'honnêteté, cachoit une ame pour le moins aussi avide que celle de ses autres confréres. Wills demanda quatre cens livres, on les lui compta sur l'hipotéque de ses biens ; mais les droits de courtage, la prime & les autres frais acquités, il reçut un peu plus de trois cens cinquante livres.

Muni de cet argent, il vole chez le procureur chargé du billet de Belton ; il lui demande s'il

ne sert pas le Lord Cotswold dans cette affaire.
— „ Oui, Monsieur." — „ Avez-vous le billet
„ de son débiteur?" — „ Oui! — Je vous en
„ apporte le montant: votre décharge, s'il vous
„ plait, il faut qu'il soit libre aujourd'hui." —
„ Savez-vous, repliqua le digne suppôt de the-
„ mis, que la somme principale se monte à
„ deux cens livres; qu'il y a cinq ans d'arréra-
„ ges, ce qui fait cinquante livres? ajoutez
„ vingt livres pour les frais,.... Somme totale,
„ deux cens soixante & dix livres." — „ Votre
„ décharge, Monsieur, je paye." — „ Dites-
„ moi, Monsieur, êtes-vous parent à Mr.
„ Belton? — Non! — & d'ailleurs que vous
„ importe?" — „ Oui, certes, cela m'interesse.
„ Milord sera charmé de connoître la personne
„ qui acquitte le billet. Il prétend que M.
„ Belton n'a ni amis ni parens; qu'il a été
„ élevé par charité dans la maison de son pere;
„ que par conséquent il doit croupir en prison."
„ — „ Cela fait en vérité l'eloge de son cœur.
„ Mais il n'aura point la satisfaction de me
„ connoître; M. Belton ignore lui-même ce
„ qui se passe." — „ Tout de bon! cela est ad-
„ mirable. Peut-être sa fille!" — „ Alte là,
„ Monsieur, gardez-vous de vous oublier en
„ parlant de cette jeune personne. Allons, dé-
„ péchons, écrivez votre décharge: principal,

„ fraix, intérêts, je paye tout : ſi vous refuſez ".....
„ Non, non, Monſieur, ce n'eſt pas mon in-
„ tention". — „ Il faut de plus une quittance
„ de la main de Milord, & dans les formes re-
„ quiſes ". — „ Il n'eſt pas néceſſaire ". — „ Je
„ veux l'avoir ; vous me donnerez auſſi un reçu
„ de cet argent, & ce reçu, promettez moi de
„ le faire tel que je l'exigerai. " — „ Bien,
„ Monſieur ; vous l'aurez ".

Wills n'eut pas plutôt reçu la décharge qu'il vola à la priſon. Il avoit préparé Sophie & ſon pere à cette viſite par un billet qu'il leur avoit écrit le matin ; il les invitoit à diner avec lui dans une auberge dont il leur donnoit le nom. C'étoit un myſtere pour eux ; perſuadés que Wills ne pouvoit les tromper, ils s'attendoient à quelque choſe d'extraordinaire, ſans prévoir néanmoins ce que ce pouvoit être. Wills remit la décharge au Geolier, paya ſes droits, & courut à l'endroit où il étoit impatiemment attendu. —
„ Eh bien ! Monſieur Belton avez vous reçu
„ mon billet ?" — „ Oui, Monſieur, mais,
„ qu'en dois-je croire ? — „ Rien n'eſt plus
„ vrai, vous êtes libre. J'y avois trop d'intérêt
„ pour ne pas en hâter le moment. Allons, une
„ voiture nous attend à la porte, nous irons
„ prendre enſemble un bon diner. " — „ Je
„ n'héſite point à vous croire ; vous ne voudriez

„ pas me donner une fauſſe jôie. Je vôus ſuis."
Sophie alloit après eux gardant un profond ſilence; quand enfin elle eut vû ſon pere hors du ſeuil de cette funeſte maiſon, dont la mort ſeule lui paroiſſoit devoir le délivrer; des pleurs de joie inondérent ſes joues; elle étoit tranſportée. Wills les fit monter dans la voiture, qui les conduiſit à quelque diſtance de la ville dans une auberge où ils étoient attendus. Pendant quelque tems on garda de part & d'autre un profond ſilence, ſuite naturelle de l'étonnement. Le bon vieillard s'écria enfin, „ j'ai peine hélas! à en croire
„ mes ſens; ceci renferme ùn myſtere que M.
„ Wills ſeul peut éclaircir." — „ Je ne vous
„ ſatisferai qu'après diner ". — „ A la bonne
„ heure, mais ce tems paroitra bien long à
„ mon impatience."

Le diner fini, Wills ſaiſit l'inſtant de rendre à M. Belton ſon billet, & le convainquit ainſi qu'il étoit réellement libre. On tenteroit envain d'exprimer l'excès de leur joie. Le vieillard étoit dans les bras de ſon bienfaiteur, & l'accabloit de remercimens; Sophie exprimoit ſa reconnoiſſance par ſes pleurs & ſon ſilence. Si la modeſtie le lui eut permis, avec quel plaiſir elle auroit prodigué à l'honnête Wills les careſſes & les embraſſemens dont elle étoit témoin! Elle ne pouvoit ſe refuſer aux tendres ſentimens, que mé-

ritoit à tant de titres leur généreux libérateur. Si jamais en effet Wills parut aimable, ce fut sans doute dans ce moment glorieux pour lui, où, semblable aux puissances celestes, il rendoit le repos aux affligés, la santé aux malades, & la liberté aux prisonniers : Il ne s'opposa point d'abord aux tendres épanchemens de leur cœur, il y auroit eu trop d'affectation dans ce procedé; mais, craignant l'effet de cette émotion, si elle étoit prolongée, il fit tomber adroitement la conversation sur un autre sujet.

Il les conduisit le soir dans un petit logement propre & commode qu'il leur avoit fait préparer; après leur avoir promis de revenir le lendemain, il les laissa dans l'étonnement d'une révolution aussi agréable qu'imprévue, & dont ils sentoient trop le prix pour n'être pas justement pénétrés de toute l'étendue de leurs obligations.

Wills, comme il l'avoit promis leur apporta la quittance de Lord Cotswold. La pudeur & le plaisir colorerent les joues de Sophie à sa vue; il rendoit justice à ses charmes, mais la tranquilité de son cœur n'en fut point altérée. Belton le regardoit comme son fils; il étoit parfaitement rétabli. Ils consulterent ensemble sur les moyens qu'il prendroit à l'avenir pour subvenir à sa subsistance & à celle de sa fille.

Divers projets propofés parurent impraticables: au refte il avoit le tems d'y réfléchir; le loyer de l'apartement qu'il occupoit étoit payé pour un mois. Il refolut enfin d'écrire à un de fes parens qui jouiffoit d'une fortune confidérable dans une province éloignée de l'angleterre; & de lui offrir fes fervices en qualité d'Intendant. Wills approuvant ce projet remit au vieillard un billet de trente livres pour fes befoins, jufqu'à ce qu'il eut reçu une réponfe. Il les quitta très fatisfait, après leur avoir, néanmoins, recommandé expreffement le fecret fur ce qui s'étoit paffé.

Fin de la premiere Partie.

HISTOIRE
DE
FRANÇOIS WILLS,
OU LE TRIOMPHE
DE LA
BIENFAISANCE.

par l'Auteur du MINISTRE DE WAKEFIELD.

TRADUCTION DE L'ANGLOIS.

II. PARTIE.

A AMSTERDAM.
Chez D. J. CHANGUION.
A ROTTERDAM.
Chez { H. BEMAN.
BENNET & HAKE.

MDCCLXXIII.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

A [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

HISTOIRE
DE
FRANÇOIS WILLS,
OU LE TRIOMPHE DE LA BIENFAISANCE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XX.

Admirable preuve de reconnoiſſance. Triomphe de la prudence. Conduite de Wills après avoir été dignement recompenſé de ſon bon naturel.

WILLS, occupé à ſecourir le malheureux Belton, s'étoit montré rarement à la maiſon de ſa tante; ſes abſences réitérées avoient allarmé Miſſ Kingley; d'un côté elle craignoit

pour sa vie, de l'autre il pouvoit avoir rencontré des jeunes gens de son age dissipés & libertins, qui l'eussent entrainé dans quelques déréglemens; & le pire de tout cela, selon son opinion, eut été, sans contredit, la dépense extraordinaire à laquelle il se seroit exposé. Le généreux Capitaine Mac-Grégoire ne manquoit pas de nourrir les soupçons de la bonne tante, & de l'entretenir dans ces louables dispositions: il y réussissoit d'autant mieux, qu'il étoit devenu l'homme nécessaire dans la maison. Son ambition s'étoit bornée, jusque là, à s'établir dans la famille à titre de confident, emploi important qui ne pouvoit qu'avoir d'heureuses suites. Il sçut donc habilement profiter des circonstances pour prendre un certain ascendant sur l'esprit de Miss Kingley. On conçoit aisément les vuës du Capitaine; mais étoit-ce affection pour la dame, étoit-ce une noble passion pour sa fortune? c'est un problême que le lecteur aura la bonté de résoudre: nous ne prétendons ici que rapporter les faits. Wills avoit engagé, pour secourir Belton, un fond de cent livres de revenu; si sa tante venoit à en être instruite, c'en étoit fait, elle ne le lui pardonneroit jamais. Il résolut

par conséquent de se condamner à une entiere retraite, d'observer le train de vie le plus œconome, & de se livrer absolument à l'etude. Cette réforme plut d'autant plus à sa tante, que, ignorant qu'elle fut un effet de la necessité, elle lui paroissoit une approbation tacite de ses propres principes & de sa conduite. Déja elle lui avoit rendu ses bonnes graces; mais bientôt la sçene devoit changer : le pauvre Wills étoit, ainsi que son pere, destiné à être la victime infortunée de l'avarice. Il est tems d'instruire le Lecteur de cet évenement.

Mac-Grégoire, qui ne perdoit jamais de vuë ses intérêts, étoit fort répandu dans cette classe de citoyens qui s'enrichissent par des prêts usuraires. Il savoit qu'il étoit des circonstances où l'on pouvoit partager avec eux les profits considérables de cet honnête trafic; il étoit donc important d'en être connu : d'ailleurs, ces sortes de gens n'étant pas pour l'ordinaire infectés du vice de prodigalité; il ne couroit pas avec eux le risque de se constituer en dépenses folles & ruineuses. Un soir qu'il étoit en leur compagnie, & qu'on discouroit de la beauté, particulierement des grands airs auxquels on reconnoit un homme d'une illu-

ſtre naiſſance, l'un d'eux aſſura qu'il n'en avoit jamais vû de plus accompli en ce genre qu'un certain M. Wills, à qui il avoit eu tout récemment affaire. A ces mots Mac Grégoire, redoublant d'attention & feignant de ne pas le connoître, demanda ce que c'étoit que cet homme; l'autre, pour apuyer ſon ſentiment, fit le portrait de Wills. Le Capitaine reconnut aiſément le neveu de Miſſ Kingley. L'uſurier étant ſon compatriote, il ne craignit point de l'interroger ſur l'affaire qu'il avoit traitée avec le jeune homme : celui-ci refuſa d'abord de la lui confier ; mais Mac-Grégoire ayant fait apporter un *Bowl* de *Punch*, il ne put tenir contre une maniere ſi honnête de ſolliciter : il déclara tout. Wills ſe trouva ainſi au pouvoir du Capitaine, qui le regardoit comme le ſeul obſtacle à ſes desſeins; mais ne ſachant comment appuyer auprès de Miſſ Kingley l'accuſation qu'il méditoit, il prit tout à coup ſa réſolution, & demanda à ſon ami où étoit le contrat ? —— „ en mon pouvoir, répondit l'Ecoſſois." Sur cela Grégoire lui confia ſes projets : il lui fit comprendre que, s'il vouloit lui remettre ce contrat ſeulement pour un jour, il ſe flattoit

d'être bientôt le maître de tous les biens d'une vieille fille : il lui fit espérer une forte recompenſe en cas que, par ce moyen, il réuſſit : Ils firent leurs conventions ; &, muni de ces titres importans, notre Capitaîne vola chez ſa bien aimée.

Il arriva peu après le déjeuner ; c'étoit l'heure où Wills ſe retiroit à ſa bibliotêque ; il étoit donc ſûr de trouver Miſſ Kingley ſeule. Après les cérémonies d'uſage, après de nouvelles aſſurances de reſpect & de reconnoiſſance, il inſinua que ces ſentimens ne lui permettoient pas de voir avec indifférence qu'on préjudiciat à ſes intèrêts, & qu'il ſe croyoit obligé à ne lui rien cacher de ce qui pouvoit y porter atteinte. Ces mots *préjudice*, *intèrêt*, étoient bien propres à réveiller toute l'attention de Miſſ Kingley. Elle le remercia affectueuſement de ſon zèle, & l'aſſura qu'elle ſaiſiroit toujours, avec un égal empreſſement, les occaſions de le payer de retour : enſuite elle le preſſa d'achever ce qu'il avoit commencé. Mac-Grégoire feignit d'héſiter, pour donner plus de poids à ſa confidence ; il repréſenta que, par attache-chement pour elle, il alloit manquer à un homme dont il avoit reçu des ſervices ſignalés : il

éxigea le fecret; & malgré qu'elle le lui promit, il paroîffoit encore irréfolu. Il déclama d'abord contre l'imprudence de la jeuneffe; puis, faché, difoit-il, de s'être tant avancé, il craignoit de l'affliger, furtout quand il confidéroit combien avoit pris d'empire fur fon cœur le jeune homme dont il avoit à lui parler. — „ Ah! s'écria Miff Kingley, en l'interrompant, „ mon neveu a fait quelque fottife." —— „ Rien n'echappe à votre pénétration, Mada- „ me: cela n'eft helas! que trop vrai. C'eft „ bien à regret que je me vois obligé de l'ac- „ cufer ici d'imprudence." — Ah! Monfieur, „ dit-elle avec impatience, qu'a t-il donc „ fait?" — „ Je n'ofe vous le dire, Mada- „ me, ... promettez moi au moins que cela „ n'altérera point votre amitié pour lui." — „ Commencez par m'apprendre de quoi il s'agit," repliqua t-elle, l'imagination frapée des plus affligeantes conjectures.

Mac-Grégoire lui remit alors le contrat. Miff Kingley, à cette vuë, entra en fi grande fureur qu'il fut fort embaraffé lui-même à calmer fes transports, & à empêcher que les éclats de fa voix ne parvinffent jusque dans la retraite du pauvre Wills. Il lui repréfenta que fes cla-

meurs alloient le décéler, & l'expofer aux justes reproches de fon neveu, qui auroit droit de l'accufer de femer le trouble & la discorde dans fa maifon. Il ajouta qu'il n'auroit jamais commis une pareille indiscretion, fi fa tendresfe & fon eftime pour elle ne l'avoient comme forcé à l'avertir du mauvais ufage que ce jeune homme faifoit de fon bien. Elle s'apaifa enfin, & fe foumit entierement aux avis de Mac-Grégoire. Ils conférérent donc fur les moyens de rompre avec le coupable; ils s'occuperent furtout à deviner à quoi il pouvoit avoir employé cette *énorme* fomme d'argent. Le Capitaine infinua charitablement qu'il l'avoit prodiguée à quelque maitreffe. On ne s'étoit point aperçu que Wills eut donné dans le fafte des habits; on ne l'avoit point vû fe livrer à des dépenfes extraordinaires; la conjecture étoit donc vraifemblable. — „ Ah! l'infâme libertin, s'é„ cria Miff Kingley ; & je fouffrirois qu'il „ reftat d'avantage avec moi! non, non, „ ne l'espérez pas." — „ Mais, Mada„ me, par confidération pour moi....." — „ Croyez, mon cher Capitaine, que votre fu„ reté, que votre vie m'eft auffi chere que la „ mienne."

Mac-Grégoire prit congé, & alla rendre à ſon ami le fatal billet dont il venoit de faire un uſage ſi généreux. Miſſ Kingley, aprés ſon départ, fit des réflexions ſur cette aventure, & médita ſa vengeance contre ſon infortuné neveu, fort éloigné alors de prévoir l'orage qui grondoit déja ſur ſa tête.

Il y a dans le monde une ſorte de gens dont on paye le mérite du titre ſtérile *d'hommes honnêtes*; qu'on ne croie pas que ce ſoit dans la crainte de s'attirer les reproches de cette petite portion de l'humanité, que Mac-Grégoire recommanda ſi inſtamment le ſecret à Miſſ Kingley; il n'avoit pas la foibleſſe de redouter l'humiliation; mais Wills ſeul le faiſoit trembler; ſon courage n'étoit pas à l'epreuve du chatiment qu'il prévoyoit, ſi ſa perfidie étoit découverte.

Pendant le diner la tante garda un profond ſilence. Au deſſert, les domeſtiques s'étant retirés, elle demanda à ſon neveu ſi Miſſ Collins l'occupoit encore. Il répondit que non, & cela étoit vrai. — „ Vous avez ſans dou„ te fait d'autres connoiſſances ? „ Non, „ Madame, aucune." — „ Bon, bon! Je „ connois les jeunes gens, ils ne peuvent „ pas vivre ſans avoir une maitreſſe; cela eſt

„ d'ailleurs fort excufable; furement vous en
„ avez une." — „ Mon cœur eft abfolument
„ libre." — „ Mais, qu'aviez-vous donc tant
„ à faire à Londres la femaine derniere? " —
„ Ce n'eft point le plaifir, Madame, ce font
„ quelques affaires qui m'y ont conduit." —
„ Vous y follicitiez donc une place? cela
„ feroit en vérité très louable. (elle s'arrêta
„ un moment.) ai-je deviné ?" — Non,
„ Madame." — „ Quoi ! vous voulez me
„ le cacher ? Je penfois que certain em-
„ prunt de quatre cens livres, que vous avez
„ fait, avoit pour objet l'acquifition de quel-
„ que charge: oui, je gagerois que cela eft
„ ainfi; car à quoi auriez vous employé une
„ fomme auffi confidérable?"

Wills n'avoit jamais trahi la vérité, il fe trouva fort embaraffé; d'ailleurs il eut été ridicule de nier le fait, fa tante étoit trop bien inftruite. Cette découverte fut pour lui un coup de foudre. Il ne favoit que trop que, dans les circonftances où il fe trouvoit, la connoiffance de cet emprunt feroit inévitablement la caufe de fa perte. — „ Il eft vrai, „ Madame, que j'ai emprunté quatre cens li-

„ vres ; mais vous me feriez plaisir de m'ap-
„ prendre comment & par qui vous en avez
„ été informée." — „ C'est ce que je ne
„ dirai jamais. . . . Mais, de grace, à
„ quel dessein vous êtes-vous procuré cette
„ somme ? " — „ Dans les plus louables
„ intentions, Madame ; pour sauver du
„ désespoir l'honnêteté & la vertu malheu-
„ reuse." — Je suppose au moins que vous
„ avez pris vos suretés." — Je n'en ai
„ pas même eu la pensée." — „ Je suis
„ surprise, Monsieur, que vous disposiez
„ ainsi de mon bien sans mon consentement."
— „ Je croyois, Madame, qu'etant un de
„ vos dons, il m'étoit libre d'en disposer."
— „ Ne l'ai-je pas racheté de mes deniers ?
„ apprenez-moi, je vous prie, pour qui
„ vous avez ainsi follement prodigué cet ar-
„ gent."

Wills fit le recit de son aventure, avec la précaution toutefois de taire le nom & la situation actuelle de Belton, dans la crainte qu'il ne prit fantaisie à sa tante de lui rendre visite; il s'etendit beaucoup sur l'etat affreux où il les avoit trouvé; il peignit l'horreur du lieu; il rendit les circonstances de leur infortune avec

une éloquence & un chaleur capable d'attendrir toute autre ame que celle d'une avare.

„ Ainsi, Monsieur, dit-elle, quand il eut
„ achevé, c'est à de misérables hypocrites que
„ vous avez prodigué cette somme. Je ne
„ croyois pas qu'avec des biens à peine suffi-
„ sans pour sa subsistance, on s'avisat d'ac-
„ quitter les obligations des autres. Je suis
„ charmée d'apprendre l'usage que vous faites
„ de votre fortune, elle ne peut qu'augmenter
„ en de si bonnes mains. Cependant je ne
„ serai pas assez stupide pour entretenir plus
„ longtems un homme, qui sait si bien trouver
„ les moyens d'entretenir les autres; vous de-
„ viez au moins, Monsieur Wills, me consul-
„ ter, je pense; &, avant de payer des dettes
„ étrangeres, commencer par acquitter les vô-
„ tres: vous n'ignorez pas sans doute ce que
„ j'ai fait pour vous; je veux bien oublier ces
„ dépenses, puis qu'aussi bien elles sont irré-
„ parables; mais je dois me faire justice. Je
„ vous fais présent des avances que j'ai faites
„ pour votre éducation; j'exige seulement que
„ vous me remboursiez l'argent que j'ai employé
„ à rachetter vos biens: en voici le mémoi-
„ re: tout compte fait, vous me devez cinq

„ cens cinquante neuf livres dix-fept shillings
„ huit fols. Au refte, je ne veux pas vous
„ ruiner en éxigeant d'abord cette fomme tou-
„ te entiere; il fuffira que vous m'en payez
„ annuellement une de foixante & dix livres
„ jusqu'à parfait rembourfement : vous ne
„ pouvez pas, je penfe, vous y refufer. Cet
„ honnête malheureux, à qui vous venez de
„ facrifier tant d'argent, ne tardera pas à re-
„ connoitre ce fervice important; vous ferez
„ donc en état de vous acquitter plus promp-
„ tement envers moi." Elle s'arrêta com-
me pour attendre fa réponfe; mais, voyant
qu'il demeuroit muet, elle ajouta. Je
„ vous obferverai encore que votre féjour
„ ici augmente la dépenfe de ma maifon, &
„ que d'ailleurs, déterminé comme vous l'étes
„ à vous répandre dans le monde, il con-
„ vient, pour vous livrer plus commodement
„ à vos inclinations, que vous cherchiez ailleurs
„ un logement".

Il ne put en fouffrir d'avantage. „ Je ne
„ perdrai jamais, Madame, le fouvenir de vos
„ bontés: rien ne pourra altérer ma reconnois-
„ fance, & le refpect que je vous ai voüé de-
„ puis mon enfance. Je fouscris à tous les

„ arrangemens que vous propofez; Je quitterai
„ votre maifon, confus & défesperé de vous
„ avoir affez offenfé pour vous faire defirer
„ mon éloignement. Souffrez cependant que
„ je le dife; l'odieux délateur qui a fû fi bien
„ vous inftruire, n'étoit ni votre ami ni le
„ mien." — „ Vous en penferez comme il
„ vous plaira, Monfieur." — „ A la bonne
„ heure; mais je ne foupçonne en aucune
„ façon qui a pû fe porter à cette lache action."
„ — „ Vous ne le connoitrez jamais. Vous
„ m'obligerez, Monfieur, d'executer les ar-
„ rangemens que nous venons de prendre dés
„ demain matin.

A ces mots, elle le laiffa à fes reflexions, & monta dans fa chambre.

Quel revers accablant pour un jeune homme élevé dans une conftante prospérité, & à qui le malheur n'étoit connu que pour l'avoir foulagé dans les autres! L'orage avoit éclaté, il n'étoit plus tems de s'oppofer au torrent de l'adverfité. Bientot fes hardes & fes livres furent empaquetés. Tout étant dispofé pour fon départ, il alla chercher à Londres un logement; il en prit un dans une petite ruë retirée, où il paffa la nuit. Le lendemain matin

il revint chez sa tante, signa l'accord projetté, fit transporter ses effets dans sa nouvelle demeure & s'y rendit lui-même, après avoir fait ses adieux. Laissons-le lutter contre sa malheureuse destinée, & passons à un autre chapitre.

CHAPITRE XXI.

Si le lecteur n'a pas bonne mémoire, il sera contraint de recourir au premier chapitre de cette histoire.

Mac-Grégoire, débarassé de ses craintes par le départ de Wills, ne quittoit plus Miss Kingley, dont l'accueil étoit tout propre à l'encourager; elle ne pouvoit plus douter de son affection après les heureux effets de ses recherches sur la conduite de son neveu. Le Capitaine, tout fier du succès de son stratagême, étoit comme sûr de posséder un jour & la bonne tante & sa fortune.

Wills cependant rendit une visite à Belton & à sa fille; son absence les avoit allarmé sur sa santé, sa présence les surprit agréablement; il

s'excusa sur quelques affaires qui lui étoient survenues. Envain il s'efforça, pendant la journée qu'il passa avec eux, de montrer sa gaieté ordinaire, la tristesse perçoit, malgré lui, sur son visage & dans ses actions. Sophie s'en apperçut la premiere; l'intérêt qu'elle prenoit à son jeune bienfaiteur, la rendoit pénétrante. Elle affecta plusieurs fois de lui faire entendre, par ses questions, qu'elle n'étoit pas la dupe de sa fausse tranquilité, & qu'elle soupçonnoit de l'altération dans son bonheur ou dans sa santé. Wills, avant de les quitter, demanda s'ils avoient reçu des nouvelles de leur parent, on lui répondit que non. Il résolut, quand il fut sorti, de ne pas les voir trop fréquemment. „ Ils s'appercevroient indubitablement, disoit-il, du changement qu'a apporté à mon humeur l'étrange révolution que je viens d'essuyer; & s'ils alloient apprendre que c'est pour eux que je m'y suis exposé, cette découverte ajouteroit à leur malheur: il vaut mieux m'en éloigner."

Combien ne regretta-t-il pas, dans ce déplorable abandon, de ne s'être pas fait une ressource contre le besoin, en s'instruisant de quelque science, ou en apprenant quelque mé-

tier! Il comprit toute l'importance de cette loi de Mahomet, par laquelle, jusqu'aux plus grands seigneurs sont obligés de se rendre habiles dans un art quelconque, afin qu'en perdant leurs emplois, ils conservent toujours un moyen sûr de subvenir à leur subsistance. Par ce sage établissement, le grand prophéte eut sans doute encore d'autres vuës; c'étoit un moyen de rendre les occupations du souverain utiles au peuple : il connoit ainsi ce qu'il couté de travail & de peines pour se procurer les nécessités de la vie; il apprend à modérer les impots & à ménager ses sujets.

Wills, qui ne pouvoit pas toujours habiter avec ses livres, fréquentoit un café près de sa demeure où il voyoit beaucoup de jeunes gens; la plus-part étoient riches & prodigues, leurs liaisons ne convenoient par conséquent pas à sa situation, & au plan de vie qu'il s'étoit formé; il en distingua pourtant deux que la conformité de caractére & de fortune rendoit dignes de sa société. Jack Allen & Tom Lawson devinrent ses amis.

M. Allen le pere possédoit de gros biens dans le Nord de l'Angleterre, & Jack étoit son fils unique; ce jeune homme avoit été entrainé

traîné par ses inclinations généreuses & bienfaisantes dans des dépenses extraordinaires ; & son pere ayant refusé de payer ses dettes, il avoit été contraint de partir pour éviter les poursuites de ses créanciers. Cès revers ne l'en avoient rendu que plus cher à Wills, qui partageoit avec lui le peu qu'il possédoit. Lawson dépendoit d'une mere qui s'occupoit fort peu de lui ; il ne devoit jouir qu'après sa mort ; en attendant il étoit en but aux extrémités les plus humiliantes de la misére.

Wills, dont toute la fortune se réduisoit à cinquante livres, ne pouvoit guere suffire à leurs besoins : cependant il les adoucissoit autant qu'il le pouvoit. Il n'oublioit pas Belton & sa fille : un mois s'étoit écoulé depuis sa derniere visite ; on devine aisément que l'impuissance de les aider, étoit la seule cause d'une si longue absence. On lui apprit qu'ils étoient partis, & qu'ils avoient laissé une lettre pour lui. Voici ce qu'elle contenoit.

MONSIEUR.

„ J'ignorois où vous trouver, il ne me res-
„ toit donc d'autre moyen de vous informer

„ de notre ſituation, que la voie dont je me
„ ſers. J'ai reçu de mon parent les plus pres-
„ ſantes invitations; je pars demain matin; il
„ nous eut été bien doux d'embraſſer notre
„ bienfaiteur avant de quitter Londres. Ma
„ Sophie déplore autant que moi le malheur
„ qui nous prive de ce plaiſir. Daignerez-
„ vous, Monſieur, vous occuper, dans vos
„ momens de loiſir, des objets de votre bien-
„ faiſance, & les raſſurer ſur votre ſanté.
„ Que n'éprouve-je un ſort plus fortuné?
„ Quelle ſeroit ma ſatisfaction de pouvoir
„ vous rembourſer la ſomme que vous avez ſi
„ généreuſement avancée! Je ne puis, pour
„ le préſent, que prier le ſuprême diſpenſa-
„ teur de toutes les graces, de vous combler
„ conſtament de ſes faveurs & de ſes béné-
„ dictions. Permettez que je me diſe

„ Votre très reconnoiſſant & très
„ dévoué Serviteur

„ ROBERT BELTON.

A la date de cette lettre Wilks jugea qu'ils étoient partis depuis quinze jours: il évitoit ainſi ce qu'il craignoit également; & que ſes beſoins leur fuſſent connus, & qu'il montrat

l'impoſſibilité de ſoulager les leurs. Il les aſſura par ſa réponſe de ſon eſtime, & de la plus tendre amitié.

Quelques malheurs que lui eut attiré ſon humeur charitable & bienfaiſante, il ne s'y livroit pas moins, autant que ſes facultés actuelles le lui permettoient. Comme il traverſoit un ſoir un des fauxbourgs de Londres, il entendit quelqu'un qui marchoit précipitamment derriere lui: il ſe retourna, & vit un vieillard aſſez mal vêtu qui paroiſſoit venir à lui; il pourſuivit ſon chemin aſſez lentement pour lui donner le têms de l'atteindre. Le vieillard l'aborda en le ſaluant; Wills lui ayant rendu le ſalut, lui demanda en quoi il pouvoit lui être utile. „ Monſieur, pardonnez la liberté de ma démarche; la néceſſité m'y contraint. J'ai eu
„ l'honneur de ſervir ſa Majeſté dans un de
„ ſes régimens; Je me ſuis trouvé à la malheureuſe descente de St. Cas; *J'ai* voyagé
„ en Amérique & dans pluſieurs autres pays;
„ mes chefs m'ont donné d'amples témoignages de ma bravoure. J'ai reçu cinq bleſſures; mon ſang a coulé pour ma patrie &
„ mon Roi. A la paix le régiment dans lequel je ſervois a été reformé, il ne m'eſt

„ resté ainsi que la demi-paye pour soutenir
„ une femme & quatre enfans. J'ai resisté
„ longtems à la misére; j'ai tenté bien des re-
„ sources avant de me soumettre à l'humiliation
„ de solliciter ainsi les charités de mes compa-
„ triotes. J'ai été contraint avant-hier de
„ vendre le galon de mon dernier habit pour
„ donner du pain à mes pauvres enfans: par-
„ don, mon bon Monsieur, si j'ose vous ex-
„ poser ma déplorable situation.

La touchante simplicité de ce reçit, dans la bouche d'un homme en qui l'honneur & l'amour-propre paroissoient souffrir, émurent le cœur de Wills. „ Vous n'avez pas besoin de vous
„ excuser, Monsieur, dit-il; plut au Ciel que
„ mes facultés égalassent l'etenduë de ma sen-
„ sibilité, & du desir que j'ai de vous obliger!
„ mais hélas! je possede peu de chose. Venez
„ demain soir sur les sept heures dans un tel
„ café, vous m'y trouverez, & nous avise-
„ rons aux moyens d'adoucir votre misère:
„ en attendant, je n'ai que quatre Shillings,
„ faites-moi la grace d'en accepter trois." —
„ Je vous remercie, Monsieur; mais dans la
„ crainte que vous ne me regardiez comme un
„ imposteur, daignez venir à mon logement

„ qui n'eſt pas éloigné; le ſpectacle dont vous
„ y ſerez témoin, vous convaincra de la véri-
„ té de mon réçit." — Je ne le puis à pre-
„ ſent, Monſieur; mais je vous verrai de-
„ main." — Je n'y manquerai pas." — Il
ſalua & partit, laiſſant le pauvre Wills vrai-
ment attriſté de cette déſagreable rencontre.
Il déploroit l'indifférence & l'ingratitude d'un
gouvernement, ſous lequel un officier, vieil-
li & ruiné peut-être au ſervice de la patrie,
ſe trouvoit expoſé à des extrémités ſi humi-
liantes, & obligé de ſoutenir une femme & des
enfans d'un pain acquis dans l'opprobre & la
détreſſe: il regrettoit de n'avoir pas eu d'avan-
tage, & ſurtout de n'avoir pas tout donné.
Occupé de ces reflexions, il entra dans le
café pour lire les papiers publics. La conver-
ſation tomba préciſement ſur les malheureux
objets de charité. Wills, ſans faire mention
de ſon aumône, raconta ſon aventure. —
„ Monſieur, dit un vieux matois d'une phi-
ſionomie rebarbative, aſſis dans un coin de
la ſalle. „ Monſieur, l'homme dont vous
„ parlez ne portoit-il pas un habit bleu?"
& il en fit une deſcription très exacte. —
„ C'eſt juſtement lui, répondit Wills." —

„ Eh bien! donc, Jeune-homme, votre pré-
„ tendu officier me fit la même hiſtoire l'an
„ paſſé, & je gagerois qu'il ſe fait, à l'aide de
„ ce roman, un tres bon revenu. Il s'adreſſe
„ ſurtout aux militaires, ce ſont ſes meilleures
„ pratiques. Je me trompe fort ſi ce drôle
„ n'eſt un hardi menteur." ——— „ Ah!
„ Monſieur, C'eſt le juger un peu téméraire-
„ ment; il porte toutes les marques d'une vé-
„ ritable miſère, & demain-ſoir il doit venir
„ ici." — „ S'il tient parole, je conſens
„ à prendre d'autres ſentimens ſur ſon compte:
„ mais ſoyez aſſuré qu'il s'en gardera bien:
„ toutes ſes doléances ne tendoient qu'a ſur-
„ prendre votre généroſité, & n'etoient rien
„ moins que réelles."

Le lendemain Wills fut fort ètonné de ne point voir arriver ſon officier. Le vieux gentil-homme étoit au café, & triomphoit d'avoir ſi bien deviné. — „ Je m'apperçois,
„ Monſieur, dit Wills, que vous aviez rai-
„ ſon; mais je ſerois très faché, pour avoir
„ été trompé deux ou trois fois, de regarder
„ tous ceux qui ſont dans le beſoin comme des
„ fripons, & encore plus de leur refuſer des
„ ſecours." Ainſi ſe termina cette aventure.

Wills n'en eut pas moins toujours un cœur ouvert aux cris de l'humanité.

Son ami Allen ſe trouvoit alors dans la plus urgente néceſſité : il n'oſoit plus ſe montrer ſans courir des risques pour ſa liberté. On tint conſeil un ſoir dans l'appartement de Wills : il fut décidé qu'Allen retourneroit auprès de ſon pere qui, à ſa vuë, ſe laiſſeroit probablement toucher. Le projet paſſa à la pluralité des voix; il ne s'agiſſoit plus que d'aviſer aux moyens de l'executer. Allen avoit à faire une route de près de deux cens milles, & il ne poſſèdoit pas un shilling. Wills avoit un peu moins de quatre guinées qu'il lui offrit, en lui conſeillant de prendre le chariot comme la voie la moins couteuſe. Tout étant diſpoſé, Wills & Lawſon accompagnerent leur ami jusqu'a l'auberge où le chariot s'arrêta la premiere nuit. C'eſt là où nous les avons laiſſé, trempés jusqu'aux os, dans le premier chapitre de cette hiſtoire. Nous leur avons donné, je penſe, tout le tems de dormir, nous pouvons ſans crainte les réveiller.

CHAPITRE XXII.

Les raisons qui doivent faire considérer & lire ce chapitre comme le troisieme de cette histoire. Voyage de Wills. Nouvel évenement: ses suites.

Le lecteur connoit enfin les acteurs que nous avions brusquement introduit sur la scene au commencement de cette histoire: si le détour que nous luy avons fait prendre lui deplait, il peut enjamber sur les chapitres qui ont précédé celui-ci, & il verra que toute cette grande promenade de Wills n'avoit pour but que d'accompagner un ami. Au reste, si nous avons hardiment commencé par ce qui devroit faire le milieu de l'ouvrage, nous y sommes authorisés par l'exemple des plus célébres cérivains de l'antiquité: Homere, & Virgile son successeur, qui partagea avec lui les lauriers de la poësie épique, avoient coutume d'embarquer ainsi leurs lecteurs au milieu du désordre & du tracas de l'ouvrage, sauf à eux à en sortir ensuite comme ils pouvoient; quoiqu'à la vérité ils les aidassent quelques fois à retrouver le fil du labyrinthe. C'est aussi pour cela que certains

pédagogues, nommément celui qui a eu l'honneur d'inſtruire le laborieux & admirable auteur de ces mémoires, font ordinairement lire à leurs éleves le ſecond & le troiſieme livre de l'Enéide avant de leur faire connoitre le premier : ſi donc l'obligeant lecteur veut bien ſe conformer à cette méthode, il n'a qu'a prendre ce chapitre, non pour le *vingt-deuxieme*, mais pour le *troiſieme* & pourſuivre ainſi l'hiſtoire.

Sur les trois heures du matin Allen fut éveillé par les conducteurs de la voiture. Wills lui donna, à ſix shilings près, tout ce qu'il poſſédoit. Ils s'embraſſerent & ſe firent de triſtes adieux. Après ſon départ, ſes deux amis dormirent jusqu'à ſept heures du matin qu'ils ſe disposerent à retourner à la ville. Jamais matinée ne fut ſi belle; l'espoir d'une promenade agréable les conſola des fatigues de la veille. Les eaux cependant étoient conſidérablement accrües; la campagne ſembloit ſubmergée; depuis longtems en effet on n'avoit pas eſſuyé un orage auſſi violent & d'une auſſi longue durée. Nos voyageurs ſe mirent donc en route; Ils prirent un petit ſentier à travers-champ que l'ardeur du ſoleil avoit un peu

ſéché. Ils s'entretenoient triſtement de l'ami qu'ils venoient de quitter, & prioient la fortune de le favoriſer d'un heureux ſuccés. Comme la grande route étoit pratiquée entre deux petites hauteurs, ſur l'une desquelles étoit le ſentier que ſuivoient nos voyageurs, ils ne craignoient pas de s'egarer. Ils apperçûrent à peu de diſtance une chaiſe dans laquelle étoient trois femmes; elle s'approchoit d'un courant d'eau qui traverſoit le chemin; elle y entra au moment que Wills & ſon compagnon ſe disposoient à le paſſer un peu plus haut ſur un pont de bois. Le cheval du brancard étoit jeune & ombrageux, le courant d'eau venoit ſe briſer fortement contre ſon poitrail: il s'effraya, commença par ſe cabrer & ſe renverſa. Le cheval que montoit le poſtillon, effrayé à ſon tour, refuſoit d'avancer. Les dames, juſtement allarmées du péril, pouſſoient de grands cris. L'eau gagnoit le fond de la chaiſe, elles étoient obligées d'appuyer ſur le devant pour la faire écouler. Wills s'apperçut du danger imminent qui les menaçoit; leur perte étoit inévitable ſi la chaiſe ſe renverſoit. „ Lawſon, dit-il, ſouffrirons nous que ces da- „ mes ſe noyent presque ſous nos yeux."

Il s'élance, l'eclair eſt moins rapide; il ſaute une haië, franchit un foſſé, ſe jette dans l'eau, briſe la portiere, prend ſans cérémonie une des dames dans ſes bras, & la tranſporte à terre; il revole, la ſeconde eſt ſauvée; Lawſon, qui le ſuivoit, arrive, & rend le même ſervice à la troiſieme.

Wills tenoit toujours dans ſes bras la ſeconde dame qu'il avoit ſauvée, & que la terreur avoit fait évanouir. Dans l'etat où il étoit lui-même tout degoutant d'eau, à peine pouvoit-il la ſoutenir. Elle le tenoit embraſſé, mais cette douce ſituation, il ne la devoit qu'a l'abbatement de ſes ſens; elle perdoit parconſéquent beaucoup de ſon prix. La jeune dame, ainſi que les deux autres, étoit en grand deuil; cette couleur ſombre relevoit avantageuſement la blancheur de ſa peau. Ses traits étoient beaux & réguliers. Ses charmes qui, dans le déſordre où Wills l'avoit ſurpriſe, s'étoient offerts à ſa vuë, étoient élégamment arrondis & proportionnés. Son ſein qui ſoulevoit tumultueuſement la gâſe dont il étoit couvert: tant de beautés venoient de féconder dans l'ame de Wills le germe des ſentimens qu'il avoit juſqu'alors méconnu. La paleur de la mort

étoit encore répanduë ſur toute ſa perſonne; elle reprit bientot entierement ſes esprits par les ſoins de ſa tante & de ſa couſine. Elle ouvrit les yeux: quoique presqu'éteints par les ſuites de ſon évanouiſſement, Wills fut ſi frappé de leur éclat, qu'ils acheverent ſa défaite. Inſenſiblement renduë à elle même, l'aimable inconnue ſe dégagea avec grace des bras de l'etranger qui la tenoit; ſe rapellant enſuite l'état où elle venoit de ſe trouver, la pudeur colora ſes jouës d'une rougeur qui la rendit plus belle encore: ſes charmes, hélas! n'avoient déja que trop de pouvoir! Mad. Kelſal, c'eſt le nom de la tante, prit la parole la premiere, elle fit l'éloge de l'humanité & du courage de ces jeunes gens, qui venoient d'hazarder leur vie pour ſauver celle de trois perſonnes inconnues. Miſſ Harcourt, (ainſi ſe nommoit la demoiſelle à qui Wills avoit prodigué ſes ſoins avec tant de plaiſir,) joignit ſes remercimens à ceux de ſa tante: elle s'en acquitta avec tant de grace, que le jeune homme conçut de ſon esprit une auſſi haute idée que de ſa béauté. Sa reponſe ne contribua pas moins à donner à Miſſ Harcourt une opinion favorable de ſon libérateur. „ J'ai „ ſuivi, Madame, en volant à votre ſecours,

„ les ſimples mouvemens de l'humanité; com-
„ bien ne dois-je pas m'eſtimer heureux, d'a-
„ voir été utile à une perſonne auſſi accom-
„ plie! non, jamais à ce prix je ne balancerai
„ à hazarder mes jours!" Miſſ Harcourt ne
pouvoit s'empêcher de jetter la vuë ſur celui
qui lui parloit. Nous avons déja fait le portrait du jeune homme; & l'on ſait s'il étoit fait
pour inſpirer de tendres ſentimens, ſurtout
dans un inſtant où le plaiſir donnoit à ſes yeux
le feu & l'expreſſion de l'amour. Les deux
autres dames s'empreſſoient de donner à Lawſon des témoignages de leur reconnoiſſance,
quand Wills les avertit que la voiture avoit
paſſé le courant de l'eau: il offrit de les conduire par un ſentier détourné jusqu'à l'endroit
où elles pourroient la rejoindre, & y monter
en ſureté. Leurs domeſtiques, ſur ces entrefaites, arriverent à cheval: on leur ordonna de
ſuivre la chaiſe & d'en réparer le dommage,
pendant que les dames prendroient le détour.

Lawſon donnoit le bras à Mad. Kelſal & à
ſa fille, & Wills ſuivoit avec Miſſ Harcourt.
La jeune Miſſ, que l'état où étoit ſon conducteur inquiétoit, le pria de s'epargner la peine
de les accompagner; elle ajouta que pouvant

très bien regagner seules leur voiture, il feroit mieux de chercher un azile où il put faire sécher ses habits, & se rétablir de la fatigue qu'il venoit d'essuyer. „ Votre sureté, Mada„ me, m'est plus chere que ma vie, repondit „ Wills. Le soin de veiller á ma santé, vaut-il „ le plaisir que j'éprouve en ce moment! en„ core quelques minutes, & je vous quitte; „ mais votre image, aimable Miss, sera éter„ nellement gravée dans mon ame. Daignez „ me dire votre nom, & quels sont les lieux „ que vous embellissez? peut-être, si vous me „ le permettez, aurai-je encore un jour l'hon„ neur de vous assurer des sentimens que vous „ venez de m'inspirer." — „ Je ne refuserai „ point cette légére faveur à un homme á qui „ je dois la vie: Julie Harcourt est mon „ nom; mon pere demeure près Nantwich; il „ verra surement avec plaisir le généreux libé„ rateur de sa fille."

„ Mille remercimens, Madame, pour cette „ faveur. Excusez; j'ose encore vous faire une „ question: votre cœur est il engagé? votre „ main est-elle promise? puis-je aspirer à l'un „ & à l'autre? que dois-je craindre? que dois„ je espérer?" — Je veux bien encore répon-

„ dre à cette queſtion," reprit l'adorable Ju- lie en ſouriant. „ Mon cœur & ma main „ ſont libres." — „ M'eſt-il permis d'y pré- „ tendre?...." — „ Je ſerai charmée, Mon- „ ſieur, de vous voir à Nantwich."

Ils étoient arrivés auprès de la voiture; Law- ſon y avoit déja fait monter les deux dames; Wills preſſoit en tremblant la main de Julie; elle ſe tourne de ſon côté pour lui réiterer ſes remercimens: elle voit des larmes rouler dans ſa paupiere; elle demeure muette, s'appuye ſur ſon bras, & ſe jette dans la voiture. Wills ſalue en ſilence, on s'incline de part & d'au- tre, le Poſtillon crie, le fouët ſe fait enten- dre, la voiture s'ébranle, elle eſt partie.

Wills immobile la ſuit des yeux; chaque tour que fait la rouë lui déchire le cœur. Lawſon lui parle; l'aimable objet, qu'entraine loin de lui la fatale voiture, abſorbe toutes ſes pen- ſées, il n'entend rien. Son ami cependant, mouillé & morfondu, ne trouvoit pas la place tenable: il lui donne un coup ſur l'epaule. — Qu'y a-t-il, Tom? „ dit Wills avec humeur." — „ Parbleu! Je gêle ici: que galopez vous donc „ après cette chaiſe? Je ſuis d'avis que nous „ grimpions ſur cette montagne pour nous y

„ sécher, & y boire quelque liqueur qui nous
„ réchaufe." — „ Je crois que vous avez rai-
„ son. Allons, je vous suis." Et ils parti-
rent.

Il est bon d'observer ici que la voiture, qui emportoit les vœux de Wills, avoit déja passé la montagne, & n'étoit plus en vuë; Wills autrement n'auroit pas suivi avec tant de facilité le conseil de son ami. Ils se haterent & arriverent bientôt dans une maison, où ils prirent quelques rafraichissemens. Leurs habits étant sechés, ils reprirent leur route sans autre accident. Wills ne parloit que des charmes de sa Julie: tantôt il se flattoit de l'espérance d'obtenir sa main, tantôt il rapelloit ses discours, & y découvroit de nouvelles preuves qu'il étoit tendrement aimé. Les projets les plus extravaguans, les idées les plus romanesques qui soient jamais entrées dans un cœur amoureux; il n'oublioit rien de ce qui caractérise les égaremens d'une nouvelle passion. Qu'en pensoit Lawson? n'avoit-il pas été frapé de ses charmes? avoit-il jamais rien vû de plus beau? telles étoient les questions qu'il répétoit impitoyablement à son ami plus affamé alors qu'amoureux; il éprouvoit en effet tous les

symp-

ſymptomes d'un appetit devorant : il propoſa donc au nouveau Céladon de s'arrêter. Wills reçut d'abord indifferemment la propoſition ; mais Lawſon l'ayant aſſuré qu'il avoit beſoin de nourriture moins creuſe que des penſées amoureuſes, & que ſon eſtomac n'étoit point aſſez complaiſant pour ſe prêter à un plus long jeune ; il ſe rendit à ces raiſons. Ils grimpèrent donc ſur la montagne d'Highgate. Ils trouverent une de ces tavernes auxquelles pend faſtueuſement pour enſeigne. — *Bon logis à pied & à cheval.* Nos voyageurs y entrerent. On leur ſervit un morceau froid de bœuf bouilli. Tout indifférent que Wills eut d'abord paru, l'exemple, & l'aſpect de ce pompeux feſtin reveillerent ſon appétit, il mangea pour le moins autant que ſon compagnon. Arrivés à Londres, ils fouperent enſemble dans la chambre de Wills : Lawſon ſe retira enfin, & laiſſa ſon ami en pleine liberté de rêver à ſa chere Julie.

CHAPITRE XXIII.

Progrès de la passion de Wills. Une lettre. Etrange résolution ; comment elle s'exécute.

Wills dormit profondement; étrange sollécisme dans la conduite d'un amant: son premier soin en s'éveillant fut d'interroger son cœur; il y retrouva les traces qu'y avoit laissé son aventure du jour précédent; les charmes de Miss Harcourt n'y étoient que trop empreints pour son repos; il n'étoit plus tems de songer à s'en garantir. Il avoit lieu d'esperer, d'après l'assurance que lui avoit donné sa maitresse qu'elle étoit libre: mais des réflexions sur sa position actuelle firent bientôt évanoüir la chimère de son bonheur. La demoiselle paroissoit avoir des biens & de la naissance; ses parens consulteroient probablement en la mariant l'intérêt & la convenance. Il murmura pour la premiere fois contre l'injustice du sort, & déplora la médiocrité à laquelle les cruautés de sa tante le réduisoient. Lawson vint le surprendre au milieu de ces méditations; comme il le badinoit sur sa paresse, Wills lui avoüa ce qui le préoccupoit.

Son ami convint que Mifs Harcourt étoit belle, & ne le flatta pas peu en l'affurant qu'elle avoit paru le payer de retour. A force de s'occuper de l'objet de fes defirs, Wills fouhaita de la voir, & de l'interroger fur fes fentimens. Il n'étoit pas aifé d'éxecuter ce projet. Il y penfoit quand il fut interrompu par une lettre d'Allen adreffée aux deux amis; voici ce qu'elle contenoit.

„ Quel feroit le vil piéton affez audacieux,
„ pour s'adreffer à un être infiniment fuperieur
„ à tous les voyageurs ordinaires? (car, au-
„ cun, fans doute, n'avoit jusqu'ici été ju-
„ ché fur un chariot comme le mien.) Un être
„ fi fublime, que tous le regardent, le col
„ tendu, l'œil ftupéfait, comme un nouvel
„ aftre qui vient embellir l'horifon: un être
„ qui, tel qu'un héros placé au rang le plus éle-
„ vé, fe fait admirer dans les chateaux que tous
„ les foirs il honore de fa préfence: fe dégra-
„ dera-t-il jusqu'à faire focieté avec de pauvres
„ péripatéticiens? Orgueil, dignité, le fouffri-
„ res vous?

„ Ecoutez, mes dignes amis. Cet exorde,
„ dans le genre de mon vieil ami l'ancien Piftol,
„ a été enfanté fur ma voiture coloffale: mes

„ idées ſe proportionnoient à la hauteur de ma
„ ſituation; mais j'en ſuis descendu, & mon ſti-
„ le a été entrainé avec moi: je vous raconterai
„ donc tout ſimplement mon hiſtoire.

„ En vous quittant, mes bons amis, je grim-
„ pai ſur mon char, le cœur tout navré de dou-
„ leur. Je n'ai jamais aimé, vous le ſavez, les
„ reflexions, celles qui ſont triſtes ſurtout; je
„ réſolus donc d'étouffer les miennes dans les
„ bras du ſommeil; le Dieu porte-pavots ne ſe
„ plut pas au bruit & aux cahos de la voiture,
„ il s'enfuit & je ne pus dormir. Je fus ainſi
„ transporté à vingt-quatre miles dans l'espace
„ de douze heures. Je crus d'abord que la pe-
„ ſanteur de mes eſprits retardoit les progrès de
„ la voiture; point du tout; mes eſprits devin-
„ rent plus légers, & neanmoins je remarquai,
„ d'après les plus exactes obſervations, que nous
„ marchions toujours avec la même célérité.
„ J'eſpérois du moins trouver un compagnon
„ agréable dans l'ami Robin, mon grave con-
„ ducteur: je me trompois encore; tout ſon ta-
„ lent, en fait de plaiſanterie, ſe borna à me
„ demander, quinze ou vingt fois par jour,
„ *Monſieur, quelle heure étoit-il hier à cette heure-*
„ *ci?* cette facétieuſe queſtion lui paroiſſoit ſans

„ doute aussi agréable que spirituelle, car elle
„ etoit toujours accompagnée de grands éclats de
„ rire qui ne laissoient pas d'être fort amusans.

„ Tous les jours de mon voyage se ressem-
„ blent, en vous en décrivant un, vous les con-
„ noitrez tous. A deux, trois ou quatre heures
„ du matin on m'eveille: sans égard à la charité
„ chretienne; j'accüeille le malheureux perturba-
„ teur de mon repos, d'une bordée d'expressions
„ énergiques, auxquelles le Hussard le plus aguer-
„ ri ne trouveroit rien à ajouter. Du moment où
„ l'on part le matin, jusqu'au soir qu'on arrive
„ au gîte, on n'arrête pas cinq minutes; je
„ m'accommode d'autant mieux de cette métho-
„ de, qu'elle me sauve un diner; & dans le
„ pauvre état où sont mes finances, vous com-
„ prenez, mes loyaux camarades, que ce parti
„ me convient. En revanche, le souper nous
„ dédommage amplement du jeune austère que
„ nous observons pendant la journée; ici l'élé-
„ gance & la délicatesse font place à l'abondan-
„ ce & à la solidité des mets.

„ On nous sert de monstrueux quartiers de
„ bœuf, & d'énormes gigots de moutons, ac-
„ colés de trois ou quatre piramides de légu-

„ mes, que nous précipitons à l'aide de fréquen-
„ tes rafades de forte bière. A fept heures du
„ foir la famille fe met à table avec nous; la
„ converfation eft d'ordinaire très brillante; on
„ l'egaye même par des entre-actes de mufique
„ vocale où brillent le goût & la méthode. Ce
„ qui m'a furtout agréablement furpris, c'eft que
„ ce langage obfcéne refervé à certains lieux
„ que nous ne nommerons pas, & pour caufe,
„ ici n'éffarouche ni l'hoteffe ni fes filles, ni
„ généralement toute efpece femelle où mâle de
„ la maifon; j'ai failli en vérité les honorer
„ du titre de pucelles. C'eft ainfi que nous paf-
„ fons, autant bien qu'il nous eft poffible, & les
„ jours & les nuits. Souffrez cependant que je
„ convienne entre nous que ce train de vie ne
„ m'amufe pas. Le plus-fouvent je prends les
„ devants jusqu'à trois ou quatre mille, j'attends
„ ma voiture en prenant un léger repas dans
„ quelqu'auberge plus décente que celles que
„ nous fréquentons d'ordinaire: voila à quoi fe
„ termine mon journal. —

„ Maintenant, mes joyeux amis, attendez vous
„ à la nouvelle la plus furprenante, la plus....
„ vous ne le croirez jamais...... moi-même,
„ je me le perfuade à peine; fachez donc qu'à

„ ma honte éternelle, ... Oh! je suffoque, ...
„ devinez. ... l'avœu est trop humiliant à faire.
„ Eh bien donc! vous ne devinez pas? je n'ai
„ pu me procurer la plus chétive bonne fortune
„ pendant toute ma route. Je comptois sur le
„ crédit & l'assistance de mon ami Robin; mais,
„ s'il brûle quelques grains d'encens, ce n'est
„ point sur les autels de Madame Vénus: Plutus
„ est sa divinité. Vous ne sauriez croire com-
„ bien j'ai perdu de ma valeur à mes yeux, moi,
„ l'enfant gâté des belles depuis l'orgueilleuse
„ Lady jusqu'à la complaisante soubrette, je me
„ suis vû rebuté par de dédaigneuses petites pay-
„ sanes. Non je ne suporterai jamais cette idée
„ désesperante pour mon amour-propre. Puis-
„ sent mes concitoyennes être moins cruelles!
„ autrement je ne sais trop quelles en seroient
„ les conséquences.

„ Comme il me reste encore du papier & du
„ tems, j'emploirai l'un & l'autre à raconter une
„ petite histoire à l'ami Lawson. Un Anglois,
„ un Ecossois & un Irlandois voyageoient de
„ compagnie. Il s'éleva entre eux une dispute
„ sur celui des trois royaumes qui avoit produit
„ le meilleur poëte. Chacun d'eux s'opiniatroit
„ à donner la supériorité à sa patrie. L'Anglois

„ s'extafioit au nom de *Milton*; le fier Ecoffois
„ donnoit la palme à *Allan Ramfay*; l'Irlandois
„ préconifoit les pieufes homêlies de *M. Caro-*
„ *line*. Après de longs débats, ils convinrent
„ enfin unanimement de répéter un impromptu
„ de leur compofition, & de terminer ainfi le
„ différent. l'Anglois commença.

Sus, Tom Hewit, honneur & joie,
Et vous auffi, Maire de Coventry,
Elifabeth, en grand cortége, ici
Vient, fans doute pour qu'on la voie.

„ L'Ecoffois.

Paffant au port de Leith & dedans Edimbourg,
En traverfant le Bourg,
J'etois auffi fier qu'un héros:
Et les filles crioient, Dieu vous beniffe, Andro!

„ Quoique le dernier, l'Irlandois s'en tira auffi
„ bien que les autres.

Je courtifois au comté de Mayo
La jeune Sheelah Mc-Dermot;
J'étois, elle en jura fur l'Evangile,
Le plus joli gars de la ville.

„ Avez vous jamais vû, lû & entendu chofes

„ plus élégantes? mais, ajoutez-y, s'il est pos-
„ sible, le ton dont elles ont été prononcées,
„ & vous en sentirez tout le prix. Quoiqu'il en
„ soit, la dispute n'en demeura pas là; aucun
„ ne voulut ceder l'honneur du triomphe: ils
„ résolurent donc de s'en raporter à la décision
„ du premier Gallois qu'ils rençontreroient; quel
„ en fut le resultat? Je l'ignore. Lawson, si
„ je ne me trompe, se vante que le sang de
„ Cadwallader coule dans ses veines: en ce cas,
„ faites moi le plaisir d'unir vos deux têtes,
„ de les heurter fortement l'une contre l'autre,
„ & d'en faire ainsi sortir une petite piéce de
„ vers gallois, qui termine le différent.

Vendredi au Soir.

„ Je suis enfin arrivé, mes bons amis; j'ai
„ taché, pendant le voyage, de me distraire & de
„ vous amuser. Je ne sais encore comment je
„ serai reçu dans la maison paternelle. Je suis
„ l'enfant prodigue, j'espere donc qu'on tuera
„ le veau gras. Dans un ou deux jours je le
„ saurai. Vous desirez que je réussisse: je vous
„ apprendrai le résultat de ma démarche. Vo-
„ tre absent, mais inséparable ami."

JOHN ALLEN.

Ils s'amuserent beaucoup de cette lettre & renouvellerent leurs vœux pour le succès de leur ami. Wills cependant pensoit à se rendre auprès de Miss Harcourt, à peu de frais & néanmoins d'une maniere agréable. Il communiqua son projet à Lawson, qui le trouva fort praticquable, & s'offrit de l'accompagner. „ Prenons, dit-il, un déguisement propre à vous „ faire mieux connoître les sentimens de votre „ maitresse, que si vous vous montriez dans l'appareil de l'opulence; nous en aurons plus de „ plaisir, & vous, plus de facilité à bien juger „ Miss Harcourt." Wills se détermina sur cette approbation. Nous verrons dans le chapitre suivant comment ils éxécuterent leur résolution.

CHAPITRE XXIV.

Voyagé entrepris: ses progrès. Aventures de nos deux héros.

Il falloit au moins une somme honnête d'argent pour entreprendre ce voyage. Wills refléchit aux dépenses inevitables en pareille occasion: il résolut donc de différer jusqu'à l'éché-

ance de la demie année de ses revenus, qui n'étoit plus éloignée que de trois semaines. Durant cet intervale il s'entretenoit de sa chere Julie avec le fidele & inséparable Lawson; ils régloient le plan de leur voyage, & mille scenes agréables flattoient d'avance leur imagination. Enfin parut le jour tant desiré. Wills reçut vingt cinq livres; Lawson possédoit environ cinq guinées, après quelques bagatelles que notre amoureux paya, la somme se trouva réduite à vingt livres. Ils enfermerent dans un portemanteau le linge dont ils avoient besoin, & l'envoyerent, par la voiture publique, jusqu'à un certain endroit, où ils devoient le retrouver.

Wills joyeux, content & plein de courage partit avec son ami: déja son imagination lui représentoit l'instant où il aborderoit sa bien-aimée; ses pas se précipitent, il vole, Lawson crie, c'est envain, il n'entend plus rien; parvenu enfin à l'arrêter, son ami l'assura qu'il seroit contraint, tout habile marcheur qu'il étoit, de rester en arriére, s'il n'avoit la complaisance de ralentir sa marche: Wills s'excusa en lui faisant part de ses réfléxions, & de ses craintes sur la réception qu'on lui feroit. Lawson ne savoit rien encore de l'histoire de son ami; celui-ci lui

en raconta ſans réſerve toutes les particularités: ſon compagnon, naturellement plus confiant que que lui, le conſola & lui prédit qu'il rentreroit un jour en grace avec ſa tante; il devina dabord que Mac-Grégoire étoit l'auteur de ſa disgrace; Wills à ſon tour en fut perſuadé, ſans concevoir cependant par quelle voie il avoit été ſi bien inſtruit de ſa conduite. En raiſonnant ainſi, ils étoient arrivés au bort du ruiſſeau où, pour la premiere fois, Wills avoit vû l'adorable Julie. Quelle ſource de délicieuſes rêveries! il quitta la route & reprit le ſentier d'où il étoit volé à ſon ſecours: la ſçene ſe retraçoit à ſon imagination avec toute la force de la réalité: Il voyoit la voiture prête à ſe renverſer, il étoit dans la plus plaiſante attitude; un eclat de rire ſe fait entendre derriere lui, il ſe retourne; c'étoit Lawſon qui s'amuſoit à ſes dépens, qui même en convint très honnêtement, & contrefit ſa poſture & ſon maintien. „ Eh bien! dit „ Wills en ſouriant, je pouvois fort bien avoir „ l'air ridicule, mais j'éprouvois les plus délicieu„ ſes ſenſations: vous ne ſavez pas tout le plai„ ſir qu'inſpire un amour pur & vertueux. Dites „ moi, Lawſon, connoiſſez vous l'amour?" — „ Non pas celui dont vous parlez." — „ Y en

„ à-t-il un autre? — Je ne puis mieux vous ex-
„ pliquer cela qu'en vous racontant mon aven-
„ ture. Il y a deux mois environ que, me pro-
„ menant dans le parc, je jettai les yeux ſur une
„ dame: elle étoit parfaitement belle & d'une
„ taille très avantageuſe: je crus qu'à ſon tour
„ elle m'avoit remarqué; & dès-lors je réſolus
„ de ſavoir ſa demeure. Je la ſuivis jusques dans
„ une des ruës les plus commerçantes de Lon-
„ dres, elle entra dans une vaſte boutique où
„ étoit ſon mari. Je paſſai peu de tems après,
„ je ne la vis point. J'y retournai l'après-diner,
„ elle étoit dans ſon comptoir; j'y entrai ſous
„ prétexte de marchander quelque choſe; ſon
„ mari étoit abſent; elle étoit ſeule. Elle m'of-
„ frit quelques bagatelles que j'achetai. Cepen-
„ dant, tout en choiſiſſant, je lui donnai le tems
„ de m'éxaminer. Le lendemain, je la revis au
„ parc avec une autre dame. Déterminé à lui
„ parler, & convaincu qu'une ridicule retenuë
„ ſeroit ici hors de ſaiſon, je priai Allen d'en-
„ tretenir ſa compagne tandis que je m'empare-
„ rois de ma belle marchande. La converſation
„ fut d'abord générale; peu à peu nous nous ſé-
„ parames; j'en profitai pour peindre à ma Roxa-
„ ne les ſentimens qu'elle m'inſpiroit; je vantai

„ le pouvoir de ses charmes, & l'assurai que ma „ vie dépendoit de la maniere dont elle recevroit cette déclaration. On me repoussa; je „ m'y attendois; non, Lucrece ne fut pas si „ fiere; jamais la présomption & l'audace ne „ trouverent une résistance aussi vive, aussi terrible; je tentai envain d'apaiser l'inhumaine; „ la colere enflammoit ses yeux; la rage étoit „ dans son cœur; je la reconduisis jusqu'à la „ porte du parc; là, je témoignai tendrement „ le desir de la revoir le lendemain, &, prenant „ congé de l'air le plus soumis, le plus respectueux, je me retirai. Croiriez-vous que la „ tigresse ne daigna ni me regarder, ni me répondre! je n'en fus point découragé. L'importunité & l'occasion, voila des écueils contre lesquels la plus farouche beauté vient tôt „ ou tard échouer & se briser.

„ Pendant deux jours elle ne se montra point „ au parc; mais tous les soirs, je me rendois „ sous ses fenêtres: Quoique la foule, qui sans „ cesse passoit & repassoit, dut m'empecher d'être remarqué, je n'échapai point pourtant aux „ regards de ma Dulcinée. Le troisieme jour, „ enfin, elle se trouva au parc avec sa compagne. Allen s'empara à l'ordinaire de la secon-

„ de dame, tandis que je tentois l'attaque de ce
„ fort inaccessible; chaque nouvel assaut de ma
„ part étoit repoussé de la sienne par une bordée
„ de termes injurieux. Sa colère ajoutoit à ses
„ charmes & à mes desirs. Rebuté de mes fa-
„ tigues inutiles, je levai le siege, & la conver-
„ sation devint générale. Cette tréve parut lui
„ faire plaisir: elle tint ferme, chose prodigieu-
„ se! pendant quelques semaines. Nous nous
„ voijons tous les jours; elle se familiarisoit peu
„ à peu; enfin elle accepta une partie à quelques
„ miles de Londres. Allen & son amie devoient
„ en être pour obvier à tout inconvénient: le
„ jour fut fixé, & nous partimes. Je voudrois
„ de bon cœur, pour mon honneur, plus que
„ pour le sien, vous cacher le reste de cette aven-
„ ture. Foiblement émuë, cette créature, en
„ m'accordant un rendez-vous, n'avoit que des
„ vuës mercenaires: au fond, plein de mépris
„ pour elle, je profitai de sa bassesse; je pro-
„ mis tout ce qu'elle voulut, elle se rendit. Ce
„ commerce dura jusqu'a ce qu'il se présenta un
„ successeur plus opulent. Nous nous étions
„ liés sans plaisir, nous nous quittames sans re-
„ gret." — „ Quoi! vous avez osé adresser de
„ pareils vœux à une femme mariée!" — „ Sans

„ doute: vous imaginez bien que ſon maintien
„ m'encourageoit; ſans quoi je ne me ſerois pas
„ expoſé à des pourſuites infructueuſes; au mo-
„ ment même où elle me repouſſoit le plus vi-
„ vement, ſon cœur en ſecret démentoit ſa bou-
„ che: ſi elle n'eut pas mis ſes faveurs à prix;
„ je l'aimerois encore." — „ Juſte Ciel! une
„ femme peut-elle à ce point s'avilir! & elle re-
„ tourna, ainſi ſouillée, dans les bras de l'e-
„ poux qu'elle deshonnoroit?" — „ Bien ſu-
„ rement, elle lui prodigua même les plus ten-
„ dres careſſes." — „ Cela eſt affreux: mais il
„ y a des femmes vertueuſes; la nature, autre-
„ ment, nous pouſſeroit-elle par un attrait invin-
„ cible vers ce ſexe enchanteur? elle nous in-
„ ſpire une ſecrette horreur pour le poiſon, ou
„ l'inſecte venimeux qui peut nous nuire: eſt-il
„ un monſtre plus cruel & plus dangéreux qu'une
„ femme qui oublie ſes devoirs, qui ne craint
„ point de ſouiller la couche nuptiale, & qui
„ empoiſonne les chaſtes embraſſemens de ſon
„ malheureux époux?" — En vérité, voila une
„ converſation de bon augure pour un homme
„ éperdument amoureux, & qui court étourdi-
„ ment préſenter ſa tête au joug du mariage.
„ Vas, mon ami, l'expérience & la raiſon de

„ con-

„ côncert font le procès au beau ſexe." — „ Je
„ ne crois pas cela. La meſure du bonheur eſt
„ beaucoup plus grande que celle de l'infortu-
„ ne: nous avons créé nous-mêmes nos maux:
„ nous ſommes nés pour le bien; c'eſt à nous
„ de ſavoir en jouir; mais les plaiſirs faciles nous
„ rebutent; nous prenons beaucoup de peine
„ pour nous creuſer une ſource de tourmens &
„ de remords. Quant à moi, je vois l'huma-
„ nité telle qu'elle eſt en effet, heureuſe, &
„ devant qui s'ouvre ſans ceſſe une nouvelle
„ carriere de jouiſſances dans les divers objets
„ qui l'environnent: je ne faſcine point ma vuë
„ pour le barbare plaiſir de me peindre tout en
„ noir, & de maudire mon exiſtence. La natu-
„ re humaine eſt ſoumiſe à des infirmités; avons-
„ nous beſoin de nous faire une funeſte illuſion,
„ & de les multiplier encore par les égaremens
„ d'une imagination flétrie & corrompuë? ti-
„ rons de notre poſition le plus grand avantage
„ poſſible; jouiſſons de la proſpérité; & appre-
„ nons à ſuporter le malheur avec fermeté. Je
„ ne ſuis point de votre ſentiment, Lawſon;
„ qu'il y ait de méchantes femmes; que par leur
„ conſtitution phiſique même, elles ſoient infé-
„ rieures aux hommes; cela peut être; mais

„ il y a des exceptions. Ceux qui ont écrit d'u-
„ ne & d'autre part, ont également fait briller
„ leur cause aux dépens de la vérité."

En s'entretenant ainsi, ils arriverent à l'auberge où ils devoient passer la nuit: elle n'etoit pas magnifique; mais elle étoit bien fournie & d'assez belle aparence; l'hôtesse, jeune, jolie, alerte & prévenante, prit d'eux un soin particulier: elle prépara, de ses belles mains, un petit souper délicieux; le linge le plus blanc, les meilleurs lits; elle pourvût à tout, & ne s'en raporta qu'à elle-même pour tout ce qui pouvoit concourir à leur commodité. L'hôte étoit à leur table; selon sa louable coutume, il buvoit force rasades d'une bière brassée dans sa maison; chaque verre en amenoit l'éloge; nous devons lui rendre justice; la bière étoit bonne: partout ailleurs, il eût bû de même, mais le bon homme se faisoit surtout un devoir de hâter la consommation de sa liqueur. Nos jeunes gens voulurent aussi faire partager à la belle hôtesse un *Bowl* de *punch* qu'on leur avoit servi: le mari d'abord s'y opposa; mais il se rendit à la force des raisonnemens de l'ami Lawson qui lui fit observer qu'il seroit malhonnête de leur refuser cette faveur, dans une maison où il n'y avoit

pas d'autre compagnie. La servante fut donc députée, & l'aimable hôtesse obéit sans repugnance. C'étoit pousser la civilité un peu loin que de se charger tout à la fois de la femme & du mari; mais le cher Lawson s'étoit apperçu que les charmes de la jeune dame n'etoient pas defendus par une vertu trop farouche; ce n'etoit point une de ces héroines du vieux tems, qui nourries dans les antres du Caucase, eussent vû un malheureux prêt à se pendre ou se noyer, sans faire le moindre pas pour le sauver. Wills occupé d'un autre objet ne faisoit pas toutes ces remarques; il etoit d'ailleurs follement convaincu qu'un honnête homme ne pouvoit aimer la femme d'un autre. Son ami plus sensé se rejouissoit déja de l'occasion offerte, quand il crut reconnoître, dans les gestes inquiets du mari, l'effet de la jalousie. C'etoit un véhicule de plus à ses desirs qui, nous sommes mortifiés d'en convenir, tendoient très serieusement à porter atteinte à la foi conjugale. De son côté la déloyale epouse n'etoit occupée que du beau Wills & s'épuisoit à lui faire remarquer le feu de ses regards. Cette scene muette néchappoit point à la vigilance du mari. Quelques transgressions ne l'avoient que trop instruit de la constitution foible de sa complaisante moitié; aussi la veilloit-il de près.

Tout Joli-homme que fut Lawſon, il ne pouvoit pas être comparé à ſon ami; ainſi notre hôte, quoiqu'en garde contre l'un & l'autre, étoit néanmoins beaucoup plus allarmé des attentions de ſa femme en faveur de ce dernier. L'impitoyable Lawſon ſe fit un jeu d'augmenter ſes inquiétudes : perſuadé que la femme étoit *maitreſſe à la maiſon*, & qu'on n'oſeroit rien dire en ſa préſence, il ſe mit à lui débiter des fadeurs, & força Wills à ſe joindre à lui, en le prenant à témoin de la vérité de ſes complimens. La belle dame, au comble de la joie, ſe pavanoit; l'epoux trembloit en prévoyant les conſéquences de tant de courtoiſie. Cependant le *Bowl* de *punch* étoit vuidé; Lawſon parut en deſirer encore un: Wills ne s'en ſoucioit pas: dans toute autre circonſtance, l'hôte n'auroit pas héſité; mais cruellement partagé ici entre ſon honneur & ſon intérêt, il conſeilla à nos voyageurs de prendre le repos dont ils devoient avoir beſoin: un avis ſi déſintèreſſé ne lui paroiſſoit pas pouvoir être rejetté: à cela, que dit la charitable épouſe? elle ſe rangea tranquillement du parti de Lawſon; un verre de *punch chaud*, aſſuroit-elle, feroit du bien à ces meſſieurs, & leur prépareroit un bon ſommeil: Lawſon appuya; Wills

confentit par complaifance. Eh bien! dit la fine matoife à l'epoux tout décontenancé, irez-vous faire le *punch?* Ce n'étoit, certes, rien moins que fon deffein: quelque fot qu'on foit, *on ne livre pas la brebis au loup, & la poule au renard.* „ Morbleu, dit-il brusquement, puis que vous „ le demandez, faites-le vous-même. — Je le „ veux bien, mon Petit," dit en fouriant la rufée commere; &, tout en fautillant, elle fortit. —

„ Vous êtes un fortuné mari, notre hôte, dit „ Wills." — „ Ouï, Monfieur, répondit le „ bon-homme en balbutiant." — En vérité, „ ajouta Lawfon, vous avez là une jolie petite „ femme." — Ah! ah! Monfieur, *nul ne fait* „ *mieux où le bât bleffe que la bête qui le porte.*" — „ Comment donc! vous paroiffez vivre en „ bonne intelligence; vous devez être heureux." — „ hum! heureux, comme cela; nous avons „ fouvent de petits....." — Sa femme entra portant le punch; il n'ofa pourfuivre. Lawfon s'attendoit que les plaintes indiscretes du mari alloient lui faire faire d'importantes découvertes; il s'en vit ainfi fruftré.

Le *Bowl* étoit à peine pofé fur la table que l'hôte pouffa un cri d'indignation. „ Tonne-

„ re! vous appellez cela un *Bowl* de dix-huit
„ fois; je n'en fis de ma vie autant à moins de
„ trois *Shillings.*" — „ Fi donc, mon cher,
„ repliqua la tendre hôteſſe; ſurement vous vous
„ trompez; d'ailleurs, mon Petit, nous buvons
„ avec ces meſſieurs."

Dans ce différent, nous ſommes contraints de nous ranger du parti de l'époux: la bonne dame avoit en effet rempli le *Bowl* d'une main libérale; & ce qui aggrave ſon tort, elle n'y avoit pas épargné les ingrédiens: nos voyageurs, auſſi, ſe recriérent ſur l'excéllence de la liqueur. L'hôte interrogé ſur ce qu'il en penſoit. „ Oui, „ oui, dit-il en ſe grattant le front; oui, elle „ eſt bonne; hâtons nous de la boire."

Le *Bowl* fut en effet bientôt expédié, car il eut ſoin de précipiter les raſades l'une ſur l'autre. Les jeunes gens enfin ſe retirérent; & notre hôte ſe trouva bien ſoulagé.

Dans le deſſein où ils étoient de partir de grand matin, nos voyageurs payèrent leur dépenſe dès le ſoir même. Lawſon épia envain l'occaſion de parler à la dame, qui de ſon côté étoit indignée de l'indifférence de M. Wills: ils ſe ſéparèrent dans ces diſpoſitions. Un domeſtique les conduiſit à leur chambre, où ils trouvèrent

deux *lits* préparés pour eux; la fatigue les invitoit au sommeil, ils s'y livrerent. Le souvenir de Julie céda aux efforts de Morphée; Wills s'endormit: d'heureux songes l'en dédomagérent, & vinrent lui retracer son image.

Tandis qu'ils reposent, il se passe ailleurs une scene toute différente. Notre hôtesse commença l'attaque. — „ Vous êtes encore un plaisant
„ ivrogne, un impudent Escroc. Quoi! vous
„ boirez aux dépends de ces jeunes étrangers;
„ &, non content de profiter hardiment de leur
„ courtoisie, vous trouverez mauvais qu'on aug-
„ mente tant soit peu la dose de la liqueur. Je
„ m'etonne en vérité que de certaines gens ne
„ rougissent pas de leur conduite." — „ J'ai
„ lieu d'être surpris moi-même; je connois cer-
„ taine personne qui, à chaque instant, se met
„ bien plûtôt dans le cas de rougir." — „ De
„ qui parlez-vous, de grace?" — „ Cela ne
„ vous regarde pas." — „ Oui, mort-de ma vie,
„ cela me regarde; vous êtes, je le répéte, bien
„ plaisant, de regarder à un peu de....." —
„ Pas si plaisant que ces messieurs; vous aime-
„ riez assez, j'imagine, des hommes taillés de
„ cette sorte." — „ Que veut donc dire cet ex-
„ travaguant? Quel nouveau vertige lui prend?

„ ne ſe fourre t-il pas encore quelques chiméres
„ dans la tête? on ne pourra donc bientôt plus
„ faire politeſſe à qui que ce ſoit. Allez au
„ lit, allez, grand Benêt. —„ Je ne veux pas,
„ moi, j'irai quand il me plaira." — „ Eh bien!
„ bien, à votre aiſe."

Elle s'amuſa encore à quelques bagatelles pendant près d'une heure, & enfin, elle ſe diſpoſa à ſe retirer: ſon mari la ſuivit. La jalouſie, eſt, nous en convenons, une paſſion fort déraiſonnable: avoüons-le cependant, notre hôte ne veilloit pas ſans raiſon ſur les démarches de ſa moitié: en vérité, couché à côté d'elle, il ne ſe croyoit pas encore en ſûreté. Perſuadé qu'elle ſaiſiroit l'inſtant d'aller trouver les deux étrangers, il avoit réſolu de ne dormir que d'un œil; projet impraticable. Les fumées du *punch* & la fatigue appéſentirent ſes paupiéres. Le ſommeil cependant ne diſſipa point les ſombres terreurs de la jalouſie. Un ſonge fatal vint lui offrir la ſçene de ſon deshonneur: il ſe leve tout endormi, il marche droit à la chambre de nos jeunes gens; l'agitation le reveille, n'importe, il étoit frappé, & croyoit réellement pourſuivre ſa coupable épouſe. Il entre; nos heros dormoient profondément; incertain dabord lequel

des deux lits eſt le théatre du crime qu'il doit punir, il s'approche au hazard; il porte la main ſur le viſage imberbe & poli du pauvre Wills, il tâte ſes cheveux épars; à ce coup il crut enfin avoir ſaiſi l'indigne objet de ſa vengeance. „ Ah! „ Carogne, s'écria-t-il, je t'ai donc attrapée:" & il tiroit les cheveux qu'il avoit empoigné. „ Traitreſſe, tu avois ſû me donner le change „ ſur l'aventure du capitaine; mais à préſent, „ oſes le nier: impudente, je te tiens." Wills eveillé par la douleur, ne trouvant point le jeu plaiſant, porta au jaloux un ſi furieux coup de poing, qu'il l'envoya à quelques pas de là, roulant rudement ſur une chaiſe qu'il rencontra, & criant de toute ſa force, au meurtre! à l'aſſaſin! A ce bruit effroyable, Lawſon s'eveille, il demande en baillant, *Qui va là?* Wills l'aſſure qu'un voleur, le tirant par les cheveux, l'auroit infailliblement entrainé hors de ſon lit, s'il ne ſe fut eveillé. „ Je l'ai, je crois aſſommé, ajou- „ ta-t-il, mais il peut y en avoir d'autres; voyons- „ y, Lawſon." Lawſon ſe précipite; & le premier pas qu'il fait, il écraſe du poids de ſon corps le triſte individu de notre hôte malencontreux; „ j'en tiens un, s'écrie-t-il, " —— „ Bon, gardez qu'il n'echappe, dit Wills, je

„ vais appeller de la lumiere & du secours." Lawson, pour s'assurer de son prisonnier, le presse de ses genoux; à ce poids l'hôte redouble ses cris: les valets & les servantes accourent pêle-mêle & demi-nuds: mais point de lumiere; la confusion augmente: bientot enfin l'hôtesse, armée d'une chandelle, vient éclairer la scène; elle s'informe de la cause de tant de fracas; Wills répete qu'un voleur l'a attaqué pendant son sommeil, & que son ami venoit de s'en saisir: aussitôt on approche, on s'empresse, le fier Lawson tient sa victime; Wills prend *la* lumiere, on regarde, on voit, un cri d'étonnement part à l'aspect de notre jaloux confus & humilié. Les domestiques rassurés se retirent laissant les principaux acteurs terminer entre eux le débat. Il se fit d'abord un profond silence: Wills l'interrompit le premier pour demander à l'hôte où il avoit appris une maniere si nouvelle d'éveiller ses *chalans*. —„ Ah!
„ Monsieur, prenez-vous en à cette *double chienne*; tôt ou tard elle me donnera la mort: per-
„ suadé qu'elle étoit venüe ici, je l'ai suivie.
„ .... Vous êtes assez vengé, Monsieur, j'en
„ suis au-moins pour cinq ou six côtes d'enfon-
„ cées." — Puisses-tu t'être cassé le col, vieux
„ hiboux; voila une belle raison pour venir

„ troubler ces messieurs: tu me ruineras, misé-
„ rable; tu me réduiras à la mendicité; on
„ n'osera plus approcher de notre maison. Oh!
„ mon cher Monsieur, ajouta-t-elle en s'adres-
„ sant à Wills, ne le croyéz pas, je suis aussi
„ innocente que l'enfant qui est à naitre: ce n'est
„ pas la premiere fois qu'il me joue de ces tours.
„ Eh bien! malheureux, te mettras-tu à ge-
„ noux pour demander pardon à Monsieur." —
„ Non, non, je ne le souffrirai pas, reprit
„ Wills; je suis mortifié seulement que la mé-
„ prise lui ait été si fatale; mais, je vous en
„ prie, qu'on ne nous interrompe pas davan-
„ tage."

L'hôtesse l'assura qu'elle y veilleroit, & fai-sant passer devant elle le pauvre estropié, elle les laissa reposer. Faisons en autant; & laissons la bonne dame repéter, derriere le rideau, les injures, dont elle avoit fait grace à son cher mari devant la compagnie.

CHAPITRE XXV.

Continuation du voyage. Nouvelle ſcéne dans un cabaret à bière : nos voyageurs y rencontrent un nouveau perſonnage qu'on fait connoître.

Le lendemain matin, Wills & ſon ami ſe leverent de bonne heure : ils trouverent la civile hôteſſe debout & prête à les recevoir. Après leur avoir demandé pardon de l'aventure de la veille, elle les pria, au cas qu'ils duſſent repaſſer, de préférer ſa maiſon à toute autre ; elle leur offrit enſuite du rum & du lait qu'elle venoit de leur préparer : Wills refuſa d'abord ; mais l'exemple de Lawſon, & l'enumération que lui fit l'hôteſſe des inconveniens de la fraicheur du matin, quand on s'y expoſoit à jeun, le perſuadérent, & il en but quelques taſſes. Ils voulurent payer ; la dame s'y refuſa opiniatrement. Ils ſe ſéparèrent enfin comblés des politeſſes de la charmante & charitable hôteſſe.

Ils avoient fait quelques pas, Wills convint que dans ſes voyages avec ſon ami Brewer, quoiqu'il eut frequenté beaucoup d'auberges, il n'avoit jamais vû exemple d'autant d'egards &

de désintereſſement. „ En vérité, continua-t-
„ il, cette femme eſt d'un excellent caractere:
„ l'accueil qu'elle fait à des hôtes auſſi peu im-
„ portans que nous, doit prévenir en ſa faveur
„ & amener la foule dans ſa maiſon." ——
„ Mais, dites-moi, mon cher Wills, croyez
„ vous, qu'en ſe montrant ſi polie, elle n'ait
„ eu d'autre objet que celui de bien accueillir
„ des chalans?" — „ Oui, en vérité." —
„ Eh bien! moi, je fais le contraire; ſi ſes in-
„ tentions ſe fuſſent montrées auſſi favorables
„ pour moi qu'elles l'etoient pour vous, le ma-
„ ri auroit eu un peu plus que des ſoupçons pour
„ venir nous troubler. Ah! frank, vous ne me
„ perſuaderez jamais que tant d'innocence & de
„ ſimplicité ſoient ſans affectation! Il ſe peut
„ que Miſs Harcourt occupe toutes vos penſées:
„ mais l'eau calme n'eſt pas toujours la moins
„ dangéreuſe. Vous autres modeſtes & langou-
„ reux courtiſans, faites plus de chemin qu'un
„ régiment d'étourdis conteurs comme moi;
„ au ſurplus ne trouvez-vous pas l'hôteſſe jolie?"
— „ Je vous crois; mais en vérité, comme
„ vous l'avez fort bien deviné, j'étoit entiere-
„ ment occupé de l'iſſue de notre voyage: quand,
„ d'ailleurs j'euſſe été libre de toutes autres idées,

„ cette femme ne m'auroit jamais inſpiré de de-
„ ſirs: loin même de me les permettre, je les
„ aurois étouffé ſi j'en avois ſenti les moindres
„ étincelles." — „ Ainſi donc ſi la pauvre fem-
„ me avoit été frappée du pouvoir de vos char-
„ mes, ſi elle avoit tenté de vous donner de
„ l'amour, ſi même elle vous avoit fait un ten-
„ dre aveu, vous auriez eu la cruauté de la dé-
„ ſeſpérer par vos refus." — „ N'en doutez
„ pas. Quoi! une femme impudique oublie ſes
„ devoirs, elle médite le crime, & ce ſera pour
„ moi une raiſon de le commettre? après avoir
„ perçé le cœur à un malheureux époux, je me
„ croirai à l'abri de ſes reproches en alleguant
„ le déréglement de ſon épouſe! moi-même,
„ admettrois-je, à ſa place, une excuſe auſſi fri-
„ vole? Plaiſantez tant qu'il vous plaira, Law-
„ ſon; ma façon de penſer me paroit juſte, &
„ je m'y tiens." — „ Soit, Wills, ſoit; cepen-
„ dant, moi qui connois le cœur humain & ſa
„ foibleſſe, ſi jamais je prends femme, malgré
„ tous ces pieux propos, je ne vous la confierai
„ pas." — Ce ſeroit un ridicule de plus. Le
„ ſoupçon n'entre que dans un cœur corrompu;
„ quand on n'a pas reſpecté l'honneur des au-
„ tres, on n'a point droit d'en attendre plus

„ d'égards: il eſt tout ſimple de craindre pour
„ ſoi ſes conſequences des principes qu'on n'a
„ pas rougi d'adopter. Tôt ou tard, mon cher,
„ vous reviendrez de votre erreur." — „ Et
„ vous auſſi, peut-être; cependant j'en déſes-
„ pere."

La journée ſe paſſa ainſi, en mutuelles con-fidences. L'ennui d'une route ſe diſſipe dans la converſation d'un compagnon; mais qu'il eſt doux de trouver dans ce compagnon l'ame d'un ami dans laquelle on peut épancher la ſienne! Comme ils ſe ſentoient encore diſpoſés à mar-cher, & qu'il n'étoit pas tard, ils traverſérent la ville dans laquelle ils avoient eu d'abord in-tention de s'arrêter. Au ſortir de là, ils con-tinuérent leur chemin à travers une vaſte & ſau-vage bruyère où la nuit les ſurprit: ils firent ain-ſi cinq milles ſans découvrir trace d'habitation hu-maine. Wills aperçut enfin une lumiere dans le lointain; ils tournèrent de ce côté: c'étoit un petit cabaret à l'extrémité de la bruyère près d'u-ne chapelle. Ils entendirent en aprochant le bruit de différentes voix; ils prêtèrent l'oreille. Les premiers mots qu'ils diſtinguèrent partoient d'une femme. — „ Quoi! John, diſoit elle, tu
„ ne veux donc pas m'épouſer?" — „ Si, de

„ par tous les diables," interrompit une voix rauque & dure, „ fi, faut il bien qu'il le faffe ou „ il ira en prifon; il n'a qu'à choifir." — „ Bon, dit Wills, s'il ne s'agit que de mariage, „ nous n'avons rien à craindre, nous pouvons „ entrer." Ils heurtèrent donc; s'etant annoncés comme amis & étrangers furpris par la nuit, on leur ouvrit: il n'eft pas poffible de décrire la fcene qui s'offrit alors à leurs regards.

Près de la porte, un payfan faifoit gémir, fous le poids de fon énorme épaiffeur, un vafte & large fauteuil qui pouvoit à peine le contenir; fon ventre reffembloit affez aux tonneaux que fi fouvent il avoit mis à fec. L'orbite immenfe de fon corps étoit entouré d'une groffe corde qui enchainoit à quelques pas de-là un jeune homme de bonne mine, & revenoit en fuite fe replier au dos, & à l'un des bras du fauteuil: à l'autre côté une jeune fille debout, & dans l'attitude de la douleur, effuyoit des larmes qui couloient par intervale: au coin de la cheminée un homme d'un certain age affis, paroisfoit careffer amoureufement une cruche de bière, à laquelle il rendoit de fréquens hommages.

A l'entrée de nos voyageurs, il fe fit un filence général. Ayant demandé très poliment un

ver-

verre de bière, une vieille femme, maitresse de la maison, leur avanca des chaises & s'empressa de les servir. Le gros paysan témoigna beaucoup de regret de ne pouvoir leur céder son fauteuil; „ mais en bonne-foi, ajouta-t-il, je „ ne saurois me délier." Enhardis par cette prévenance, ils lui demanderent la raison d'une position si extraordinaire. „ Je suis, répondit„ il, intendant des pauvres de la paroisse; cette „ jeune innocente que vous voyez pleurer, là „ derriere moi, porte un fruit des œuvres de „ ce jeune gaillard, marechal ferrant dans une „ paroisse des environs: en consequence, pour „ assurer la subsistance de l'enfant, ou pour le „ forcer à épouser, & nous décharger de ce „ fardeau, je l'ai attrapé & saisi; ce n'a pas été „ sans peine, mais enfin je le tiens; comme je „ suis boiteux, je craignois qu'il ne m'échappat; „ je l'ai donc lié comme vous voyez; s'il m'em„ porte moi & ma chaise, sur ma foi, je lui „ pardonne. —

„ Vraiment, dit Lawson, je l'en défie, à „ moins que *Samson* ou *Topham* ne viennent à „ son secours. Mais, dites moi; que prétendez„ vous lui faire?" — „ Eh bien! je passerai „ la nuit ici avec lui; demain le curé viendra

„ les marier, car l'eglise n'est qu'à une portée „ de fusil." — „ S'il a séduit cette fille sous „ promesse de mariage, je pense, dit Wills, „ qu'on peut avec justice le forcer à une répa„ ration." — „ Oui-dà, Monsieur, il m'a „ gagné comme ça, dit la fille en sanglottant; „ tu sais bien, John, tu sais bien que ça se fit „ ainsi quand tu me vola ma vartu; parles donc, „ n'est-il pas vrai? — „ C'est comme dit fort „ bien Monsieur, il doit une *récétation*; il l'a „ fera, ou, en prison, aussi sûr que le dia„ ble est dans Londres." — „ J'irois à tous „ les diables, repartit l'etranger dans son coin, „ plutôt que d'épouser par pure considération „ pour une paroisse ou pour un intendant." — „ Sac à tonne!" s'ecria avec une voix de tonnere le furieux intendant: „ Je voudrois être „ juge de paix ou seulement marguillier, je te „ ferois repentir de ton impudence: avoir l'au„ dace de conseiller à cet honnête-homme de „ délaisser cette pauvre fille! double chien! tu „ meriterois bien d'être étrillé." — „ Doucement, l'ami, reprit l'étranger, je pourrois te „ faire sentir la pesanteur de mon bras, — „ Oses t'y jouer, s'écria la petite Lucrece, je „ t'arracherons les deux yeux; de quoi te mê-

„ les-tu, grand Benet?" — „ Laisses-le fai-
„ re, qu'il y vienne, je mettrai demain quel-
„ qu'un à ses talons; il cherche à faire échapper
„ notre drôle." — Vas, pauvre homme, ajou-
„ ta l'etranger, rassures-toi, je ne te toucherai
„ pas." Ici la dispute s'appaisa aux cris de la
bonne hôtesse, qui demandoit place pour apprê-
ter à nos voyageurs une copieuse omelette au
lard. Lawson cependant offrit de la bière aux
disputans; ils en burent tous à la ronde & cor-
dialement, excepté l'etranger qui ne voulut tâter
que de son pot, & toujours à la santé des deux
amis.

Le souper prêt, ils invitérent la compagnie
à le partager; on les remercia. Leur merveil-
leux appétit fit bientôt disparoître l'omelette; leur
inquietude se tourna alors sur la maniere dont ils
passeroient la nuit. La vieille hôtesse les tira
d'embaras; elle offrit de ceder son lit, & d'aller
coucher chez une de ses voisines. Nos voya-
geurs, ainsi refaits & tranquilles, se livrèrent à la
gayeté. On fit un cercle autour du feu de la
cuisine ou de la sale à manger, comme il vous
plaira de nommer cet appartement qui composoit
toute la maison. La tendre délaissée, le cœur
toujours gros de soupirs, s'assit près du feu cruel

ami d'un côté; de l'autre étoit le vaſte intendant auquel tenoit inſéparablement le jeune homme: la vieille ſe plaça à la gauche de la petite Molly; l'étranger garda ſon coin; Wills & Lawſon rempliſſoient les places vacantes. On ſe paſſoit tour à tour le pot de bière; une joie bruyante animoit cette étrange ſociété; le jeune patient ſeul gardoit un morne ſilence: ſa maitreſſe, l'œil humide de pleurs & lui ſerrant les mains; —„ Allons, John, diſoit-elle, tu ne veux „ donc pas m'épouſer? dis maintenant, dis, mon „ cher, mon bon John, dis que tu le veux bien."— „ Je crois, ajouta l'intendant, que ce diable „ d'homme l'a rendu muet; pourquoi diantre „ auſſi ſe fourrer où l'on n'a que faire? Eh bien! „ bien, nous verrons: demain je le remettrai „ entre les mains de gens qui le feront bien „ parler, quand Lucifer s'en mêléroit." —— „ Morbleu, ajouta l'etranger, s'il ſuit mon avis, „ il n'y aura menaces, ni chatimens qui faſſent, „ il ne l'epouſera pas.... & s'il la plante là „ après la noce." — „ Qu'importe, repliqua „ le digne ſuppôt de paroiſſe, il l'aura rendüe „ honnête femme, & nous en ſerons déchar- „ gés; qu'il aille au diable s'il veut après la cé- „ rémonie." — „ Il en ſera bien le maitre,

„ reprit l'étranger; & vous apellez cela éxécu-
„ ter la loi! . . . . . dut-on l'étrangler. . . . oüi j'ai-
„ merois mieux me laiſſer pendre que d'épou-
„ ſer aucune femme; à plus forte raiſon celle
„ que je n'aimerois pas." — „ Je vous en prie,
„ Monſieur, dit Wills, d'où vous vient cette
„ averſion pour le mariage? — „ Ma façon de
„ penſer eſt à moi." — „ Oh! pardon Mon-
„ ſieur, je ne prétends point, par cette ques-
„ tion, m'initier indiſcrettement dans vos affai-
„ res; mais il ſe peut que vous vous trompiez
„ & que votre imagination n'enviſage le tableau
„ que du mauvais côté." S'adreſſant enſuite au
marechal: „ je ſuppoſe, jeune homme, continua-
„ t-il, que l'amour & l'inclination ont été les
„ premiers motifs de votre empreſſement auprès
„ de cette fille; je ſuppoſe auſſi que vous n'avez
„ épargné aucun des ces petits ſtratagêmes dont
„ les amans font uſage, pour vous faire aimer
„ d'elle: il n'eſt pas à préſumer que votre deſſein
„ n'ait été que de la débaucher, & de lui ravir
„ impunement ſon innocence: du moins quelle
„ que puiſſe avoir été votre intention à ſon
„ égard, vous ne la lui avez pas declarée ouver-
„ tement; il eſt certain qu'elle n'eut pas ſouf
„ fert que votre infâme paſſion ſe fut ſatisfai-

„ te: naturellement on ne peut pas imaginer
„ que, sans égard, & même bannissant toute mo-
„ destie, ce soit elle qui ait fait les avances.
„ Vous avez donc eu recours à la fourberie
„ pour la séduire; tandis que vous l'abusiez par
„ de vaines promesses de mariage & de fidélité,
„ votre cœur préméditoit sa perte & son des-
„ honneur. Non, je ne considère pas votre
„ procédé seulement comme une injustice, mais
„ comme un vol manifeste. Qu'un de vos voi-
„ sins, je suppose, de l'honnêteté de qui vous
„ croiriez être certain ainsi que de la droiture
„ de ses sentimens, vienne vous emprunter de
„ l'argent, des effets ou un mouton; qu'il vous
„ promette d'être exact à vous rendre le tout
„ dans un tems fixe ou de vous dédommager; &
„ qu'après avoir obtenu de vous ce qu'il vou-
„ loit, il déserte, & vous laisse ainsi, sans au-
„ cun recours, vainement désabusé sur sa pré-
„ tendue probité: ne lui prodigueriez-vous pas,
„ à juste titre, les noms les plus odieux? la
„ perte pourtant ne seroit pas irréparable; ce
„ seroit un accident; mais le bonheur de votre
„ vie en dépendroit-il? Jugez vous donc jeune
„ homme, Combien n'êtes-vous pas plus cou-
„ pable! vous avez ruiné cette jeune fille, l'op-

„ probre eſt déſormais ſon partage. Le pu-
„ blic impitoyable, cet injuſte cenſeur qui con-
„ fond toujours le coupable & le malheureux,
„ lui reprochera une faute qui ſera votre ou-
„ vrage; & le remord vous éclairera envain ſur
„ vos torts; il ne ſervira plus qu'à éterniſer
„ pour vous la douleur d'avoir commis une
„ mauvaiſe action. Vous ne vous défendez pas,
„ ce ſemble, d'avoir fait des promeſſes; vous
„ n'avez d'ailleurs rien à lui reprocher que la
„ foibleſſe dans laquelle vous-même l'avez en-
„ traînée: s'il vous reſte donc quelques ſenti-
„ mens d'humanité & d'honneur, vous laverez,
„ en lui donnant la main, la tache dont vous
„ avez ſouillé cette malheureuſe créature. La
„ loi, appui de l'équité naturelle, la loi vous
„ pourſuit & vous enchaîne actuellement; mais
„ un tems, un juge, des châtimens plus terri-
„ bles vous attendent; vous répondrez bientôt
„ de votre perfidie; vous rendrez compte au
„ tribunal incorruptible de la divinité, non ſeu-
„ lement de la ſéduction de la mere, mais, ce
„ qui eſt pis encore, de l'état & du bonheur de
„ l'enfant, victime innocente de vos refus déna-
„ turés."

Wills s'arrêta: un ſilence reſpectueux regnoit

dans l'assemblée. Lawson n'etoit pas tout à fait convaincu, mais il eût la prudence de ne rien opposer à la pieuse éloquence de son ami. Les deux femmes étoient tentées de se prosterner aux pieds du jeune prédicateur qu'elles prenoient pour un ange; l'intendant, le gros intendant, l'œil fixe & stupéfait, ne concevoit pas qu'un homme de cet âge, & qui n'etoit pas curé, pusse dire de si belles choses: l'étranger murmuroit tous bas, & la tendre Molly, interessée à ce discours, sanglottoit & pleuroit de très bonne grace: son amant vraiment ému, la tête penchée, paroissoit méditer profondement. „ Eh „ bien! John, dit la désolée Molly, eh bien! „ tu entends ce que dit ce jeune Monsieur; c'est „ cependant la vérité; allons donc, mon ami „ John, consens à m'épouser. — Je le veux „ bien, Molly, si tu n'es pas fachée contre moi." — „ Tu le veux bien, s'écria l'intendant étonné, tu le veux bien, ma foi, voila un brave „ garçon." — Oui, j'y consens; tu ne m'y aurois jamais forcé; mais je me croyois un hon- „ nête garçon, & ne voila-t-il pas que ce brave „ Monsieur, me fait voir tout clairement que je „ suis pis qu'un voleur." A ces mots il laissa un libre cours aux larmes qui depuis longtems pres-

ſoient ſes paupiéres. La fille, ſe jettant aux genoux de Wills, le remercia avec une naiveté touchante; celui-ci la releva & lui fit ſigne d'aller à ſon futur époux: elle y vola, ils s'embraſſerent avec transport, & bientôt ils parurent tellement épris l'un de l'autre, qu'on n'auroit jamais penſé qu'ils venoient d'eſſuyer de ſi cruels débats.

„ Parbleu dit l'intendant, notre curé, je gage, n'en auroit pas tant fait dans une ſemaine, „ Mais, cela étant ainſi, je te fais préſent d'une guinée, John, & un demi écu pour ton „ repas de noce." — „ Et moi, j'en fais autant, dit Wills. Apréſent, mon ami, travaillez: je ne doute pas que Molly ne ſoit une „ bonne femme; & vous-même, quand vous „ ſerez bien convaincu que le bonheur conſiſte „ à bien remplir ſes devoirs, vous ſerez un bon „ mari." Il dépoſa la guinée entre les mains de l'intendant, & à ſa requête, le jeune homme fut délié. Le premier uſage que celui-ci fit de ſa liberté fut de remercier ſon bienfaiteur; „ jamais jusqu'ici, ajouta-t-il, je n'avois penſé „ qu'on fut coupable pour avoir ſû faire céder „ une jeune fille à ſes déſirs." — „ Ni moi, „ parbleu, reprit l'intendant, ſurtout quand ce-

„ la n'intéresse pas la paroisse; j'ai été un vert-
„ galant, mais je n'ai jamais touché à la fem-
„ me des autres."

Wills sourit à ce trait de modération du gros villageois. Il fit encore apporter de la bière, &, la faisant passer à la ronde, ordonna qu'on célébrat, par de joyeuses libations, le retour heureux de la paix.

„ Monsieur, dit l'étranger, vous venez de
„ faire une belle action, parceque vous croyez,
„ sans doute, avoir rendu le bonheur à ces jeu-
„ nes gens; mais vous changeriez d'opinion si
„ vous aviez mon expérience : au surplus, ce
„ n'est point ici le moment d'expliquer mes sen-
„ timens, je ne veux point détruire votre ou-
„ vrage." – „ Il faut, Monsieur, dit Lawson, dont ce discours excitoit la curiosité, „ il faut
„ que votre aversion pour le mariage ait de for-
„ tes raisons." – „ Très fortes, Monsieur. " –
„ Vous voyagez sans doute? ajouta Wills." –
„ Oui, Monsieur." – „ De quel côté ? " –
„ Du côté de Coventry." – „ C'est notre che-
„ min, & nous serons charmés de jouir de vo-
„ tre compagnie."

L'étranger ayant agréé cette offre, ils réglerent l'heure de leur départ.

Nos deux amis repoſérent ſur un même lit; & le lendemain s'étant levés de bonne heure, ils éveillerent la compagnie endormie autour du feu. Après avoir fait des vœux pour la proſpérité du couple prêt à s'unir, après avoir reçu force complimens de la part de ces bonnes gens, ils partirent.

CHAPITRE XXVI.

Continuation du voyage. L'étranger commence ſon hiſtoire.

L'aventure du ſoir précédent fit d'abord le ſujet de l'entretien de nos trois voyageurs. Lawſon bruloit de connoître les raiſons ſecrettes qui rendoient l'etranger ennemi irréconciliable du mariage; il vouloit amener ſans affectation l'occaſion de le mettre ſur la voye: il reprocha donc à Wills l'imprudence de ſes avis, dont le jeune homme ne pouvoit dans la ſuite que ſe trouver fort mal, par l'engagement qu'il alloit prendre: „ Quant à moi, ajouta-t-il, je ne donnerai ja-„ mais la main à une femme qui, après avoir „ été foible avec moi, me feroit craindre ſans

„ ceſſe qu'un autre n'acquit ſur elle, avec autant
„ de facilité, le même empire." L'etranger
apuya cet avis, Wills y oppoſa tous les raiſonnemens applicables à cette matiere. La dispute
fut interrompue par la neceſſité de ſe rafraichir.
Après s'être remis en route, ils continuerent
d'abord à marcher dans un profond ſilence. L'étranger s'adreſſant à Wills le rompit le premier.
„ Vous me paroiſſez, Monſieur, agir par principes, vous ne variez point: tel je vous vis
„ hier, tel je vous retrouve aujourdhui; je ne
„ doute pas, par conſéquent, que vous ne désaprouviez mes ſentimens ſur le mariage, &
„ l'oppoſition que j'apportois hier à celui que
„ vous avez conclu. Vous êtes jeune, Monſieur, & je m'aperçois que vous avez peu
„ d'expérience. Je vais donc vous faire le récit de mes infortunes; les fautes par lesquelles je me les ſuis attirées, feront une bonne
„ leçon pour vous; c'eſt une confidence que je
„ n'ai encore faite à perſonne; je garderois
„ même mon ſecret, ſi je n'allois me dérober
„ au tourbillon du monde, & me rendre à mon
„ ancienne obſcurité. Je ſouffre à rapeller mes
„ aventures: la honte d'une mauvaiſe conduite
„ eſt un tourment que le tems ne détruit point,

„ c'eſt un nuage qui ſe répand ſur l'avenir &
„ que rien ne peut diſſiper. Je vous raconterai
„ les faits tels qu'ils ſe ſont paſſés, & dans l'or-
„ dre du tems, quoique la plus-part ne m'ayent
„ été connus qu'après quelques années.

„ Je me nomme Perkins : je ſuis né dans War-
„ wickshire où je retourne à préſent; mon pe-
„ re, chargé d'une groſſe famille, étoit un ri-
„ che fermier; il nous fit donner la meilleure
„ éducation relativement à ſes facultés : j'appris
„ à lire, je fis quelques progrès dans les mathé-
„ matiques. J'avois atteint ma quinzieme an-
„ née; je fus envoyé à Londres pour y appren-
„ dre une honnête profeſſion. J'etois entraîné
„ vers le plaiſir par la plus violente inclination;
„ j'en fis bientôt le premier eſſai : je conſacrois
„ à mes vétemens la petite penſion que ma fa-
„ mille me faiſoit paſſer : quant à mes autres
„ beſoins, mon induſtrie y ſuppléoit ; je n'étois
„ en effet jamais au dépourvû. Le tems de mon
„ apprentiſſage ne fut qu'une carriere continuelle
„ de bonnes fortunes qui ſe ſuccedoient, & dont
„ je ſus profiter. Tant de facilité & d'agré-
„ mens dans le commerce des femmes *honnêtes*,
„ me garantirent de la cruelle néceſſité de re-
„ courir à ces filles auxquelles il eſt ſi dangereux

„ de s'abandonner. Je devins libre à l'expira-
„ tion du terme de mon apprentissage. Une fem-
„ me assez riche, & plus que je ne devois le
„ prétendre, car je ne possédois rien, se prit
„ de belle passion pour moi; de mon côté, sin-
„ cérement attaché à son bien, je l'épousai;
„ nous vécumes assez heureux ensemble pendant
„ quelques années; j'eus d'elle plusieurs enfans
„ qui moururent tous dès leur naissance; elle
„ étoit plus agée que moi; mais la sagesse de sa
„ conduite m'en dédomageoit, si, toute-fois,
„ je ne me suis pas laissé tromper à l'appa-
„ rence.

„ A deux pas de ma maison, un certain Gar-
„ ton exerçoit la même profession que moi:
„ quoique nous fussions également bien acha-
„ landés l'un & l'autre, nous ne laissions pas
„ d'éprouver les sentimens qu'inspire d'ordinai-
„ re la rivalité.

„ Garton avoit deux filles, l'ainée étoit avec
„ lui, la cadette avoit été mise en pension: il
„ avoit de plus chez lui une niéce chargée du
„ soin du ménage. Quoique lui & moi ne ve-
„ cussions pas en parfaite intelligence, les deux
„ demoiselles rendoient néanmoins quelques vi-
„ sites à ma femme, & faisoient société avec

„ elle. Quelques talens agréables & ma gayeté
„ les amenoient souvent à ma boutique; nous
„ devinmes bientôt familiers. J'avois de l'ex-
„ périence; je ne tardai pas à m'apercevoir
„ qu'elles ne demandoient que l'occasion; elle
„ s'offrit dabord pour la niéce qui s'avisa de
„ me rendre visite dans un moment où ma fem-
„ me étoit absente. Il ne m'en couta pas beau-
„ coup d'efforts pour la soumettre; peu de tems
„ après même, elle en porta des marques peu
„ équivoques. Betty Garton, la jolie Betty qui
„ n'étoit rien moins que tigresse, fut la seconde
„ victime que je résolus d'immoler. Quelques
„ anecdotes sur son compte ajoutérent beau-
„ coup à mes espérances. Un officier, disoit-
„ on, logé chez son pere, lui avoit donné les
„ premieres leçons, celui ci s'en étoit aperçu
„ & l'avoit congédié. Un jeune Bonnetier
„ avoit succedé à l'officier; je m'efforçai
„ donc de prendre à mon tour la place du Bon-
„ netier; je n'étois pas loin d'y réussir, quand
„ la niéce, que la jalousie éclairoit sur mes dé-
„ marches, fit confidence de son état à sa cou-
„ sine & l'avertit de se tenir sur ses gar-
„ des: loin de me nuire, cette découverte
„ hâta mes progrès sur le cœur de Bet-
„ ty; elle se rendit enfin. Nous nous con-

„ duiſîmes pendant quelques mois aſſéz pru-
„ demment pour n'être pas découverts : je paſ-
„ ſois preſque toutes les nuits avec la jeune
„ fille dans la maiſon de ſon pere. Un garde
„ de nuit, dont la cabane étoit près de là, te-
„ moin de l'aſſiduité de mes viſites, en ſoup-
„ çonna les intentions. Un ſoir que le vieux
„ Garton rentroit chez lui, il l'informa de tout,
„ & notamment que j'etois dans ce moment mê-
„ me à la maiſon. Le vieillard furieux ferme
„ la porte, monte, ſe précipite, il entre dans
„ la chambre; j'étois dans les bras de ſa fille;
„ le bruit me réveille. J'apperçus ce pere irrité
„ armé d'un piſtolet; je voulus me lever, mais,
„ me préſentant ſon arme terrible; vous êtes
„ mort, dit-il, ſi vous réſiſtez; je ſuis inſtruit,
„ ajouta-t-il, de l'infâme commerce par lequel
„ vous me deshonnorez; je prétends me ven-
„ ger: comme vous êtes marié, il n'y a que
„ votre ſang qui puiſſe laver ma honte. Je
„ connoiſſois la dureté & l'inflexibilité de ſon
„ caractere; je ne doutois pas qu'il n'aſſouvit
„ ſa vengeance; l'effroi me ſuggéra un ſtrata-
„ gême. Je ſuis prèt, lui dis-je, à rendre au-
„ tant qu'il eſt en moi l'honneur à votre fille;
„ je l'épouſerai. "— „ N'êtes-vous pas déja
„ ma-

„ marié ?" „ Je lui proteſtai que non ; qu'à la
„ vérité je vivois avec une femme, mais ſans
„ engagemens : il ne ſe donna pas la peine d'ap-
„ profondir la vérité ; heureux d'ailleurs de ſe
„ débaraſſer de ſa fille, il me prit au mot : re-
„ mettant enſuite l'effet de ma promeſſe au len-
„ demain matin, il nous quitta, après avoir
„ pris toute-fois de bonnes précautions contre
„ ma fuite. Dès la pointe du jour, tout ſe trouva
„ prêt & Betty Garton devint Madame Perkins.
„ J'étois aſſez bien, & je poſſédois une maiſon
„ à quelque diſtance de celle où je logeois ; j'y
„ plaçai ma nouvelle épouſe. La difficulté étoit
„ d'adoucir la premiere : je la connoiſſois pour-
„ tant aſſez modérée pour être perſuadé que je
„ n'avois point à craindre des pourſuites de ſa
„ part. Les premiers inſtans paſſés, j'allai la
„ voir ; je ſouffris d'abord ſes plaintes très pa-
„ tiemment ; nous nous arrangeames enfin, &
„ nous vécumes depuis auſſi bien que le pouvoit
„ permettre notre ſituation. Peu de tems après
„ ma ſeconde femme ſentit les premiers ſimpto-
„ mes de ſa fécondité : mes affaires étoient alors
„ très multipliées ; Diane, ſa ſœur, de retour
„ chez ſon pere depuis notre mariage, vint
„ paſſer avec elle le tems de ſa groſeſſe pour lui

„ alléger le poids du travail. Ma premiere fem-
„ me étoit chargée du ſoin de l'autre maiſon,
„ & s'en acquittoit bien: j'allois la voir fréquem-
„ ment; elle me recevoit toujours avec plaiſir:
„ en un mot je vécus aſſez tranquille pendant
„ quelque tems."

Nos voyageurs aprochoient du lieu où ils avoient réſolu de diner: Perkins remit donc la fin de ſon hiſtoire à un autre moment. Pendant qu'ils prennent du repos, nous prions nos lecteurs d'en faire autant, & nous terminons ce chapitre.

CHAPITRE XXVII.

Perkins acheve ſon hiſtoire. Nos voyageurs arrivent à Nantwich.

Après diner Perkins reprit ſon hiſtoire. „Dia-
„ ne avoit environ dix neuf ans; elle étoit bel-
„ le, vive & tendre. L'habitude de la voir
„ excita en moi de nouveaux deſirs; elle s'en
„ apperçut ſans colere, & j'en augurai ſa défai-
„ te & ma victoire. Cependant ma femme m'a-
„ voit donné un fils que je crus fermement mon
„ ouvrage. Dans ce même tems ma premiere

„ femme mourut, & je me vis ainsi débarassé
„ de la crainte d'être poursuivi comme Bigame.
„ Pendant que les suites de sa couche retenoient
„ Betty au lit, je fis quelques tentatives sur la
„ belle Diane; elle ne me laissa pas longtems
„ desirer; je fus heureux, elle partagea sincé-
„ rement mes plaisirs. Elle m'apprit que, long-
„ tems avant notre mariage, Betty avoit été
„ l'objet de la passion de son oncle, & qu'il y
„ avoit à gager qu'elle ne lui avoit pas été cruel-
„ le; je fus frappé de cette nouvelle: je remar-
„ quai en effet qu'il lui rendoit de fréquentes
„ visites; je les épiai, & je ne me convainquis
„ malheureusement que trop de la vérité. Ma
„ seconde moitié devint encore enceinte: &,
„ précisément dans le même tems, à mon grand
„ chagrin, Diane me confia qu'elle étoit dans
„ le même cas: elle me conjura en pleurs de lui
„ sauver la honte de voir le public instruit de
„ sa foiblesse pour le mari de sa propre sœur.
„ Il ne me restoit qu'un parti, c'étoit la fuite
„ je ramassai deux cens livres & je partis secret-
„ tement avec ma chere maitresse: dans la crain-
„ te des poursuites de son pere & de ma femme,
„ nous quittames le royaume, & je changai de
„ nom. Je ne confiai mon secret qu'à un ami

„ qui m'instruisoit de leurs démarches. On avoit
„ publié dans les gazettes une récompense pour
„ celui qui rameneroit Diane, ou me découvri-
„ roit. J'étois à l'abri de toutes les recherches,
„ car j'habitois un lieu où jamais les papiers An-
„ glois n'avoient abordé. J'avois laissé ma fem-
„ me maitresse d'une assez grosse fortune ; j'ap-
„ pris cependant qu'après avoir tout vendu,
„ elle s'étoit retirée chez son pere, où elle con-
„ sommoit ma ruine en contractant autant de
„ dettes qu'elle trouvoit de crédit. Cette nou-
„ velle me détermina à profiter d'une amnistie
„ pour retourner en Angleterre, & nous y éta-
„ blir. Diane faisoit assez heureusement un pe-
„ tit commerce ; ce qui, joint à mon travail,
„ nous mettoit dans l'aisance.

„ Peu de tems après le vieux Garton mourut,
„ & laissa le partage de ses biens à ses enfans ;
„ je n'osai réclamer la portion de Diane, dans
„ la crainte d'être découvert. La mort de mon
„ ami me privoit des instructions qu'il auroit pu
„ me donner sur l'héritage. Je m'en consolai
„ par le plaisir d'avoir une maitresse fidelle, de
„ qui il me restoit un fils vivant. Nous vécu-
„ mes ainsi pendant plusieurs années. Ma che-
„ re Diane mourut, & avec elle je perdis mon

„ bonheur. J'eus alors la curiosité de revoir „ ma femme. Quelques amis de la famille „ m'apprirent que son oncle, mort depuis peu, lui „ avoit légué une somme considérable, au pro- „ fit de l'enfant qu'elle avoit eu après ma fuite „ avec sa sœur, & qu'il étoit par conséquent pro- „ bable qu'il en étoit le pere; qu'au reste, bien- „ tôt après, elle s'etoit éprise pour un certain „ Monsieur O Kelly, Irlandois de la lie du peu- „ ple, avec qui elle vivoit; qu'ils avoient levé „ une auberge des fonds de ma femme, & que „ quoiqu'elle en fut maltraitée, elle ne lui en „ restoit pas moins attachée. J'appris en même „ tems la mort de l'ainé de mes garçons: Je „ regardai comme un bonheur que la providen- „ ce l'eut soustrait à la misère qui le menaçoit, „ & à l'opprobre dont ses parens s'étoient cou- „ verts. Cependant je plaignois mon épouse: „ toute coupable qu'elle étoit, j'étois détermi- „ né à la reprendre, si elle y consentoit; je „ fis part de ce dessein à quelques amis com- „ muns: ils m'avoient longtems cru mort; ju- „ gez de leur étonnement à ma vuë; je leur „ racontai ce qui m'étoit arrivé depuis mon éva- „ sion, & les circonstances de la mort de Dia- „ ne. Ils m'instruisirent à leur tour des indig-

„ nes procédés d'O'Kelly envers ma femme;
„ des plaintes qu'elle-même leur en avoit fai-
„ tes, il n'y avoit pas plus de trois ou quatre
„ jours; des regrets qu'elle témoignoit de ma
„ perte, & des éloges, en un mot, qu'elle
„ faifoit de ma douceur à fon égard. J'avouai
„ que je ferois charmé de la voir & d'oublier
„ mutuellement ce qui s'étoit paffé; ils ne dou-
„ toient pas qu'elle n'y confentit; je promis de
„ revenir. A mon retour, je trouvai ma fem-
„ me preparée à me recevoir: après nos pre-
„ miers embraffemens, je l'affurai que je la re-
„ voyois avec plaifir. — „ Ma chere Betty,
„ ajoutai-je, nous avons tous deux été coupa-
„ bles; il ne faut nous le rapeller que pour
„ pleurer fur nos fautes paffées, & en mériter
„ le pardon par notre repentir. Elle répondit,
„ dans les termes les plus touchans, que fon af-
„ fection & l'horreur qu'elle concevoit de fa
„ conduite devoient me garantir la fincérité de
„ fon retour; je la crus; elle quitta O'Kelly,
„ & nous fumes réunis. Ce repentir me pa-
„ roiffoit fincere; néanmoins je craignois les
„ pourfuites d'O'Kelly; un homme qu'on aime
„ eft bien dangéreux; il pouvoit la féduire &
„ me l'enlever une feconde fois.

„ Les femmes, par une bizarerie inconceva-
„ ble, s'attachent précisement à ceux dont elles
„ ont le plus à se plaindre: je semblois prévoir
„ qu'elle n'étoit pas encore entierement déta-
„ chée de son amant: pour la dérober à ses
„ recherches, je la conduisis dans un quartier
„ éloigné de ma demeure ordinaire. J'y passai
„ quatre jours avec elle assez tranquilement: le
„ cinquieme, quelques affaires m'apelloient à
„ la campagne; je revenois le soir dans l'inten-
„ tion, après l'avoir éprouvée pendant quinze
„ jours, de l'emmener avec moi dans la pro-
„ vince où j'étois établi.

„ On m'apprit qu'elle étoit sortie peu de tems
„ après moi, & qu'elle n'étoit point rentrée:
„ je jugeai qu'il y avoit quelque chose d'extraor-
„ dinaire. J'avois reçu depuis peu soixante dix
„ guinées; elles étoient dans mon bureau; je
„ voulus l'ouvrir; la serrure étoit forcée, &
„ l'argent enlevé. Je ne me laissai point aller
„ à de vains emportemens; je me félicitai au
„ contraire d'être désabusé à ce prix, & d'évi-
„ ter ainsi ma ruine entiere. Il ne me restoit
„ d'autre parti que de l'abandonner à son pen-
„ chant, car je sus bientôt qu'elle étoit retour-
„ née à son amant chargée de mes dépouilles.

„ Cependant j'ai converti en argent tout ce
„ que je poffédois, & je vais terminer, dans le
„ lieu de ma naiffance, ma vie coupable & mal-
„ heureufe. J'ignore s'il me refte encore des
„ parens, ou même s'ils daigneront me reconnoî-
„ tre: fans apui, fans enfans, fans compagne,
„ fans amis en un mot; livré aux remords, dans
„ un vuide affreux, je trainerai une pénible
„ exiftence jusqu'au moment où le ciel, apaifé
„ par mes larmes, m'ouvrira la tombe, & met-
„ tra enfin un terme à ma douleur. Sachez,
„ jeunes-gens, qu'une vie criminelle finit tou-
„ jours par une vieilleffe infirme & miférable."

Il ceffa de parler. Wills frémit à ce récit, Lawfon lui-même en étoit affecté. Il fe fit un profond filence: d'un côté les deux amis étoient triftement occupés de leurs réflexions, de l'autre Perkins, humilié au fouvenir de fes déréglemens, paroiffoit accablé. Ils demeurerent longtems dans cette morne fituation. Arrivés enfin à un chemin de traverfe; „ c'eft ici, Meffieurs, que
„ je vous quitte, dit Perkins; voici la route
„ qui conduit à l'humble toît où j'ai reçu le
„ jour; j'arriverai demain. Je vous fais un éter-
„ nel adieu. Puiffé mon exemple vous garan-
„ tir de la féduction du vice! c'eft une pente

„ couverte de fleurs dont le terme eſt un abime."
Ils ſe saluèrent, ſe firent reciproquement des ſouhaits, & ſe ſéparerent.

„ Dieu juſte! mais indulgent, s'écria Wills,
„ jette ſur ce malheureux un regard de bonté,
„ rends le calme à ſon ame agitée, & qu'il per-
„ de, au ſein de la vertu & de la paix, l'hor-
„ reur des remords qui le pourſuivent!" Après avoir uni ſes vœux à ceux de ſon ami, Lawſon obſerva, que les femmes jouoient le rôle le plus odieux dans toute cette hiſtoire, & que Perkins avoit trop bien appris à les connoître pour n'être pas authoriſé à déclamer contre le mariage. Wills, moins extrême, & trop ami de l'humanité pour ſouffrir qu'on la diffamat, répondit que tout étoit pour le mieux; que nos paſſions, nos préjugés, & l'imagination grosſiſſoient les maux de la nature humaine: qu'en un mot; l'homme étoit né pour le bien & qu'il ne falloit pas lui ſuppoſer tant de corruption, ſur la foi de quelques furieux atrabilaires. Ils s'entretinrent ainſi pendant les deux jours ſuivans, au bout deſquels ils arriverent très fatigués à Nantwich. Wills ne ſe poſſédoit pas de joie, en reflechiſſant qu'il étoit près de ſa chere Julie; Lawſon n'étoit pas moins content d'avoir terminé un voyage entrepris d'une maniere ſi incommode.

CHAPITRE XXVIII.

Démarche de Wills pour voir Julie; comment il y réussit.

Après un long repos, nos jeunes gens se leverent fort tard le lendemain matin; nous avoüerons même que, de la part de Lawson, il y avoit beaucoup de paresse. En déjeunant ils questionnerent l'hôte sur les gentils-hommes du pays; on y mêla sans affectation le nom de M. Harcourt. „ Oh! celui-là, s'écria le bon-homme, est un heureux mortel; il n'y avoit l'autre jour pas moins de trois personnes qui devoient avant lui prétendre à la fortune, & au titre de la famille; le dernier vient de mourir; il est maitre de tout." — „ Cet évenement est en effet bien fortuné; mais, l'ami, où demeure-t-il?" — „ A six milles d'ici environ, par le chemin à droite, en sortant de la ville; c'est une belle maison, au milieu d'un parc immense; vous rencontrez un hameau presqu'à la porte du parc."

Wills ne voulut pas faire d'autres questions, crainte de donner des soupçons; il en savoit

assez. Ils avoient, dans la simplicité de leurs vétemens, plus l'air de deux fils de fermiers parés, que de ce qu'ils étoient réellement. Porté sur les ailes de l'amour & du desir, notre amant voloit déja du côté qu'on venoit de lui indiquer; Lawson le suivoit à perte d'haleine, & s'efforçoit envain de l'arrêter par ses cris.
„ En verité dit-il, quand il l'eut rejoint, à la
„ façon dont vous y allez, on croiroit que votre
„ maitresse doit être le prix de celui de nous deux
„ qui, à la course, arrivera à elle le premier.
„ — Oui certes, je me hâtois. — Il ẏ a apa-
„ rence que vous allez d'un saut voir son pere,
„ la demander & l'obtenir. — Quelle extrava-
„ gance! plut au ciel que cela fut possible! —
„ Bon! cette addition de fortune & de titres le
„ rendra surement traitable; il donnera volon-
„ tier sa fille, devenue une puissante héritiere,
„ au premier joli-homme qui se présentera." —
„ Je ne crois pas cela: l'orgueil & les préten-
„ tions sont presque toujours le partage de
„ l'homme opulent & qualifié. — C'est bien mon
, sentiment; mais, à votre empressement, je
„ vous croyois d'une opinion contraire. Les
„ plus grands généraux, avant d'établir l'ordre
„ de bataille, ont toujours examiné le terrein

„ pour s'aſſurer l'avantage; faiſons donc égale-
„ ment nos diſpoſitions avant de commencer
„ l'attaque. — Quel langage eſt-ce là? expli-
„ quez vous. — J'y conſens. Il me paroit qu'un
„ jeune-homme eſt fol d'aller, avec cinquante
„ chétives livres de revenu, demander une héri-
„ tiere d'une fortune cent fois plus conſidérable
„ peut-être, ſans s'aſſurer que cette héritiere
„ lui eſt au moins favorable, & ſans connoitre
„ le caractere & l'humeur du pere. Mon avis
„ eſt donc de ſonder les ſentimens de Julie avant
„ d'ouvrir la tranchée. Si nous pouvons cor-
„ rompre, par *doux regards*, *ſoupirs ardens*, ou
„ autres menus dons d'amour, quelques-uns des
„ gardiens du fort; ſi nous pouvons y pratiquer
„ quelqu'intelligence, nous l'amenerons bientôt
„ à compoſition. — Tu parles comme un ora-
„ cle, Tom; mais ne ferons nous pas coupa-
„ bles d'inſpirer à la fille des ſentimens qui
„ pourroient être déſavoués par le pere. —
„ Je te conſeille, mon honnête & ridicule ami,
„ de demander humblement l'aveu du pere,
„ d'être refuſé, & de la perdre: au ſurplus,
„ nous ſommes encore dans les ténébres; at-
„ tendons la lumiere, & nous raiſonnerons."

En ce moment, ils découvrirent le hameau

que l'hote leur avoit indiqué. A peu de distance, sur le penchant d'une coline, s'élevoit, au milieu d'un parc, le magnifique toit, temple auguste où reposoit la divinité de Wills. Sur l'un des côtés, à travers l'ombre d'une epaisse forêt, sous le feuillage touffu d'arbres antiques & pressés, perçoit l'humble clocher d'une vieille chapelle. A ce coup d'œil charmant & délicieux Wills s'arrêta: Lawson lui-même convint que la perspective étoit admirable. Le hameau occupoit un petit valon entre deux colines; une pente douce y conduisoit. Ils y descendirent donc; chaque pas ajoutoit à l'émotion de notre héros. Au pied de la coline, à l'autre côté d'un pont sous lequel couloit un ruisseau, étoit une auberge de mince aparence à l'enseigne du cerf blanc. Comme elle étoit la seule du village, il fallut y entrer, malgré la répugnance de Lawson. Un vieillard, à cheveux blancs, un tablier devant lui, vint les recevoir; c'étoit le maitre de la maison. Une jeune & jolie fille les conduisit dans une petite chambre très propre où tout retraçoit l'œconomie. Le vieillard les servoit avec empressement; ils l'inviterent à boire avec eux; ils reconnurent bientôt, par quelques questions peu intéressantes, que le bon-

homme étoit un vrai *Narrator temporis acti*, bien propre à les feconder dans leur projet. Lawfon, qui prenoit fur lui le foin des informations, lui demanda dabord fi la jeune fille n'étoit pas fa femme. „ Non, Monfieur, dit le vieillard en „ fouriant, elle eft ma fille; je n'ai qu'elle & „ un garçon: il a été un peu libertin, mais ac- „ tuellement il eft fage; je l'espere du moins. „ J'ai perdu mon époufe il y a fept ans; c'étoit „ une bien bonne femme: fi elle eut vécu, je „ n'aurois pas quitté la maifon du Chevalier „ Lionel Harcourt." — Où demeure-t-il? dit Lawfon. „ Wills ne pouvoit que prêter toute „ fon attention. — Mon dieu! Monfieur, vous „ ne connoiffez pas le Chevalier Lionel?" — „ Non, nous fommes étrangers." — „ En vé- „ rité, il faut que vous foyez en effet bien nou- „ veaux; vous voyez cette grande maifon fur „ la montagne; c'eft la fienne." — „ Je la „ croyois à M. Harcourt." — „ Ah! voila la „ méprife. Je n'en fuis pas furpris, car il n'y „ a qu'une femaine que fon frere ainé eft mort, „ & qu'il eft devenu le Chevalier Lionel. Le „ défunt avoit à la verité deux garçons, les plus „ aimables enfans du monde: ils font morts de „ la petite verole il y a un mois: le médecin

„ prétend que c'eſt la faute du pere qui n'a pas
„ voulu les faire inoculer. Le pauvre Gentil-
„ homme a eu tant de chagrin de leur perte,
„ qu'il n'a pu leur ſurvivre : c'étoit bien un
„ brave & digne ſeigneur." — „ Et le nouveau
„ Chevalier a t'il des enfans?" — „ Il a deux
„ filles: l'ainée eſt mariée, depuis environ trois
„ ans, à un ſeigneur du voiſinage qu'elle n'aime
„ pas beaucoup: c'eſt vraiment dommage; elle
„ eſt une brave & charmante dame; mais pour
„ ſa ſœur, Miſs Julie, c'eſt un ange; tous les
„ habitans l'adorent; ſi bonne, ſi affable & ſi
„ jolie! bon dieu! elle vient ici très ſouvent
„ voir ma pauvre fille qui a été élevée avec el-
„ le; ma Nanny pourtant eſt plus agée d'une
„ année, car elle a eu vingt ans à pâques der-
„ nier."

Qu'on juge du trouble qu'éprouva Wills à ces mots: Il croyoit à chaque inſtant la voir venir; au moindre bruit ſes yeux ſe tournoient du côté de la porte; tout lui paroiſſoit Miſs Harcourt; il brûloit & trembloit également de la voir. Lawſon s'apperçut de ſes agitations; il n'en continua pas moins à entretenir le vieillard qui, à force de queſtions, lui apprit ce qui ſuit du Chevalier Lionel.

„ Il étoit le cadet d'une bonne famille dont
„ la branche ainée possédoit le titre duquel il
„ vient d'hériter. La médiocrité de sa fortune
„ lui causoit beaucoup d'irrésolutions sur l'état
„ qu'il prendroit. Son caractere impérieux, sa
„ dureté, ses hauteurs le faisoient généralement
„ hair; quoique d'ordinaire les habitans préfe-
„ rent les cadets, parceque le malheur les rend
„ plus honnêtes: pour lui, ce fut tout le con-
„ traire. Il y a environ vingt-cinq ans que La-
„ dy Betty Clinton, dont quinze ans auparavant
„ il avoit géré les affaires, vint dans cette pro-
„ vince pour y recueillir un héritage: elle étoit
„ jeune, veuve & passablement belle; mais très
„ bonne & très affable; elle revit M. Harcourt
„ qui réellement est bel-homme; sa phisiono-
„ mie lui plut; il ne fut pas longtems à s'en
„ apercevoir. Autant il étoit insolent & dur
„ envers ses inférieurs, autant il étoit rampant
„ & flatteur auprès des grands. Lady Betty se
„ laissa séduire à l'apparence; elle l'épousa; sa
„ fortune étoit de neuf cens livres de rente, &
„ vingt mille livres argent comptant: cependant,
„ elle avoit placé, sur la tête de ses deux filles,
„ une somme de cinq mille livres, hors de la
„ disposition du pere: elle avoit aussi pourvû

„ aux

„ aux enfans à venir; mais elle n'en eut pas
„ d'autres pendant cinq ans qu'elle vécut avec
„ lui. La pauvre Lady connut trop tard qu'une
„ belle phiſionomie n'eſt pas toujours la preu-
„ ve d'un bon caractere. Naturellement dur
„ & brutal, ſes vices augmenterent encore par-
„ ce qu'elle ne lui donnoit pas un héritier: el-
„ le mourut, & ce furent ſans doute ſes mau-
„ vais procédés qui la conduiſirent au tombeau.
„ Il ne s'eſt point remarié; il ne ſonge qu'à
„ augmenter ſa fortune qui, par cette nouvelle
„ ſucceſſion, eſt devenue très conſidérable. Si
„ l'on en croit ſes domeſtiques, ce dernier éve-
„ nement a beaucoup ajouté à ſon orgueil &
„ à ſes autres défauts. Il a forcé ſa fille ainée,
„ qui portoit comme ſa mere le nom de Betty,
„ à donner la main à un ſeigneur du voiſinage
„ auſſi méchant que lui. Quant à Miſs Julie,
„ il faillit la perdre dernierement, comme elle
„ revenoit de Londres: il y avoit eu une inon-
„ dation, & elle ſe feroit infailliblement noyée
„ ſans un jeune homme qui ſe jetta dans l'eau
„ pour la ſauver. Si ſon courageux liberateur
„ étoit connu ici, nous ferions des fêtes en ſon
„ honneur, tant nous aimons Miſs Julie. On
„ parle depuis peu dans la famille d'un certain

„ milord, dont la femme eſt morte dernierement; qui ſe propoſe, & doit lui rendre bientôt viſite."

Wills pâlit à ces derniers mots; heureuſement pour lui, le bon vieillard, charmé de débiter ce qu'il ſavoit, continua à ſe prêter aux questions de Lawſon, & ne fit point attention à l'état du pauvre amant. Lawſon donc, pour le diſtraire plus ſurement, lui demanda pourquoi, & depuis quel tems il avoit quitté la maiſon du Chevalier Lionel?

„ Après la mort de ma femme, continua l'hôte, je me trouvai moins diſpoſé à ſouffrir plus longtems les durs procédés du Chevalier. Comme j'avois épargné quelqu'argent à ſon ſervice, je le quittai & demandai au juge de paix permiſſion de former ici ce petit établiſſement; M. Lionel s'y oppoſa dabord; mais, ſur la réputation de probité que je m'étois faite, je l'obtins à la fin, & je tâche, comme on dît, *de joindre les deux bouts*. Lepeu que je poſſéde, mes enfans le partageront après ma mort."

Tels furent les éclairciſſemens qu'ils en purent tirer. Cette converſation les avoit mené jusqu'à l'heure du diner; ils ſe mirent à table avec le

vieillard & sa fille: cette jeune enfant aimoit déja beaucoup ses hôtes; Wills surtout étoit l'objet de son admiration: une politesse aisée, la douceur de son caractere, la noblesse de ses manieres, tout lui faisoit croire que l'aimable jeune homme étoit beaucoup au dessus de la condition qu'il affichoit. Elle se joignit à son pere dans l'éloge de Julie: chaque mot attisoit les feux dont Wills étoit consumé. Après dîner, ils payerent, sans affecter une générosité qui les auroit décelé, & prirent, comme sans dessein, le chemin de la maison de M. Harcourt. Ils se promenerent longtems sous les murs du parc; il ne parut aucune femme. Wills avoit beaucoup devancé son ami; Lawson en ce moment voulut lui faire remarquer quelque chose, „ holà! Wills," s'écria-t-il. A ces mots un jeune homme de bonne mine, proprement vêtu, & monté sur un très beau cheval, s'arrêta tout court, considera notre amoureux, & sous prétexte que sa montre étoit derangée, lui demanda quelle heure il étoit? — „ Trois heures & un „ quart." — „ Je vous suis obligé," reprit le cavalier, & tournant la bride; ce doit être lui, dit-il assez haut pour être entendu; il s'éloigna ensuite au grand galop.

Nos voyageurs demeurerent ſtupefaits. C'étoit évidemment de Wills dont parloit l'étranger: il aſſuroit pourtant ne l'avoir jamais vû de ſa vie. — „ Cela eſt extraordinaire, dit Lawſon, car certainement il vous connoit. Ce „ ſera peut-être le conducteur de la chaiſe dans „ laquelle nous vimes pour la premiere fois „ Miſs Harcourt." — „ Point du tout, dit „ Wills, je me rapelle très bien ſa figure." — „ N'importe, ajouta Lawſon; il faut abſolu„ ment ſavoir qui il eſt: s'il nous connoit, nous „ ſerons découverts, notre deſſein percera, & „ qui ſait à quelles extrêmités ſe portera le Che„ valier Lionel? nous devrions même quitter la „ place, & conſulter ailleurs ſur le parti que „ nous avons à prendre." Wills, à qui ce lieu étoit trop cher pour s'en éloigner ſi facilement, raſſura ſon ami, & le pria de continuer la promenade; Lawſon y conſentit. L'endroit étoit ſolitaire & peu fréquenté, ainſi ils ne rencontrerent perſonne jusqu'au moment où ils retournerent au cerf blanc.

CHAPITRE XXIX.

Plan d'opérations. Une entrevûe. Découverte importante; ses consequences. Chapitre intèressant.

Ils firent, en passant, leurs complimens au vieillard, & retournerent à Nantwich. Lawson voyoit bien des difficultés dans l'execution de leur projet, que son ami cherchoit à se déguiser: Quoiqu'il en soit, il ne voulut point le flatter, &, au risque de le facher, il n'hésita point à lui communiquer ses craintes. Il lui réprésenta que les propositions d'un Lord flatteroient trop la vanité du Chevalier Lionel, pour qu'il les rejettat; que, du caractere dont on le peignoit, la repugnance de sa fille n'influeroit point dans cette affaire. Il soutenoit donc que le plus sûr étoit de gagner le cœur de Julie, surtout puis qu'elle avoit une fortune indépendante de son pere, quelque médiocre qu'elle fut à la vérité, en comparaison de celle qu'elle perdroit en lui désobéissant. Wills n'approuvoit point ce conseil; il craignoit d'entrainer Julie dans une rebellion funeste à sa fortune & à sa réputation; ce pro-

cédé n'étoit point généreux; il eut bien voulu prendre une autre voie: cependant persuadé de la supériorité que donnoit à Lawson l'expérience, il se laissa conduire & consentit à chercher les moyens de voir Miss Harcourt. „ Ce sera „ au moins le cas, dit Lawson, si elle vous ai- „ me, de l'affermir contre la volonté de son „ pere dans le mariage proposé; ce qui n'arri- „ veroit pas si elle vous croyoit perdu pour elle." Wills sentit la justesse de cette observation; elle le détermina à se rendre à l'eglise le dimanche suivant, persuadé qu'elle y seroit. Ils étoient au vendredi soir, il falloit donc encore passer un jour entier; il s'écoula assez tristement. Jamais Wills n'avoit si fort regretté d'avoir perdu l'espoir des biens de sa tante, que depuis que cette privation mettoit tant de distance entre sa maitresse & lui. Il étoit abattu; Lawson s'efforçoit vainement de lui rendre le courage. Enfin le dimanche arriva; le cœur palpitant de crainte & d'impatience, il prit la route de Pine-hill. Lawson qui se plaisoit à conduire des intrigues, à courir des aventures, bâtissoit des chateaux en l'air; faisoit un enlevement; escaladoit une fenêtre; il s'amusoit en un mot à jetter son ami dans de grands embaras, pour

avoir enfuite la gloire de l'en retirer: il avoit en vérité formé le plan le plus bizarre, & le plus extraordinaire dont, à fon avis, l'amour ne pouvoit manquer d'amener les évenemens. Une fille, pour peu qu'elle ait des yeux, devoit evidemment adorer fon ami. D'ailleurs ne connoiffoit-il pas tout le pouvoir d'un joli-homme, qui furtout a rendu un fervice important à fa maitreffe. Ainfi, tous deux diverfement occupés de leurs penfées, ils arriverent fans avoir dit un mot, à l'endroit d'où, pour la premiere fois, ils avoient admiré la perfpective du chateau & de la chapelle. Wills s'arrêta. „ C'eft donc „ ici que je vais connoître mon fort; ici, je „ vais juger des effets que fera ma préfence fur „ le cœur de Julie; &, fi l'indifcret, quel-qu'il „ foit, qui m'a fi mal à propos reconnu, alloit „ me déceler; Ah! fans doute je ne la verrois „ pas, fon pere cruel la déroberoit à mes re- „ gards." — „ Allons, Poltron, que crains- „ tu? on ne te mangera pas: vois la feulement, „ je te réponds du fuccès."

La confiance de Lawfon rendit le courage à fon ami. Ils arriverent à la porte de l'églife au moment où le fervice alloit commencer: ils la traverferent entre deux rangs de villageois

qui leur firent ſubir un rigoureux examen : le Lecteur les conduiſit très poliment à l'une des places d'honneur, où Wills s'aſſit en tremblant. Le ſon de la cloche ayant ceſſé, la foule entra : le premier objet qui frappa les regards de notre amoureux, ce fut ſa divinité, plus belle, plus charmante que jamais ; elle étoit ſuivie de ſon pere. Ils prirent place à quelques pas de Wills ; ſes yeux reſterent fixés ſur elle ; aucun mouvement, aucun regard ne lui échappoit. L'élégance de ſa taille, la dignité de ſon maintien, mille autres charmes nouveaux qu'il eut alors tout le loiſir d'admirer, donnerent une nouvelle force à ſa paſſion. Julie n'avoit pas encore levé ſes beaux yeux, juſque-là attachés ſur ſon livre : un mouvement naturel les tourna du côté de nos étrangers ; une rougeur ſubite à laquelle ſucceda la pâleur de la mort, décela ſa ſurpriſe & ſon agitation ; elle fut contrainte de s'aſſeoir. Wills ſouffroit doublement, de ſes propres inquiétudes & de l'agitation de Miſs Harcourt ; ce fut bien pis lorſque, regardant autour de lui, il aperçut ce même jeune homme, qui l'avoit reconnu deux jours auparavant, occupé à l'examiner : Il prit la ſituation la plus propre à ſe dérober à cet importun, & demeura ainſi juſqu'à

la fin de l'office dans un état vraiment digne de compassion.

N'eut-il pas mieux fait de ne point se montrer si subitement à sa maitresse? & cet homme qui le connoissoit; qu'elles suites devoit avoir son affectation à le considérer? que devoit-il augurer surtout du trouble qu'avoit éprouvé Julie à sa vüe? toutes ces réflexions se réunissoient pour le tourmenter. Pour Lawson, il tiroit de tout d'heureuses conséquences; cette scene étoit précisement l'un des plus beaux endroits du roman qu'il avoit bâti dans sa tête. Cependant Julie demeura les yeux baissés durant tout le reste du service: il finit enfin. Le Chevalier & sa fille sortirent les premiers: arrivés à la porte, Miss Harcourt laissa tomber sur son libérateur un regard dans lequel il ne lut, sans doute, ni ressentiment ni colere: ce fut un nouveau présage de succès pour l'ami Lawson. L'importun cependant ne quittoit point Wills; celui-ci s'arrêtoit-il à examiner l'eglise, l'autre en faisoit autant; se promenoit-il sur le cimetiere, comme pour en voir les tombeaux, il avoit toujours cette ombre à son côté; voyant donc l'impossibilité de lui échaper, il tourna brusquement du côté du *cerf blanc*, où ils avoient ré-

réfolu de diner. Le vieillard les accueillit avec de nouveaux témoignages d'affection & les pria de partager un morceau de bœuf bouilli qu'il venoit de fervir; ils fe mirent à table. Lawfon charmé de la carriere d'aventures qui s'ouvroit devant lui, mangeoit de très bon apétit; Wills, à qui l'idée de fa maitreffe fuffifoit, étoit bien loin d'en faire autant: envain la jeune Nanny le preffoit; envain offroit-elle de lui préparer quelque-chofe qui feroit de fon goût; la pauvre fille étoit toute affligée de l'inutilité de fes inftances. Ils finiffoient de diner, quand le Jeune-homme, perturbateur du repos de notre amoureux, entra fubitement: Wills, à fa vüe, treffaillit & changea de couleur; fon imagination étoit tellement préoccupée du danger que couroit fa Julie, s'il étoit reconnu, qu'il s'étoit levé, par un mouvement involontaire d'indignation. „ Affeyez-vous, Monfieur, affeyez-vous; „ c'eft mon fils, dit le vieillard, c'eft Robert „ dont je vous ai parlé." Se tournant enfuite vers le jeûne homme, il le vit pâle, défiguré, & dans une terrible émotion: Nanny fit un cri, & courut à fon frere: il reprit fes esprits, feignit un étourdiffement, & s'affit. L'attention de Wills à le regarder fembloit augmenter encore

sa confusion; il se détermina enfin à lui demander un entretien particulier; Wills y consentit; ils passerent dans le jardin. „ Daignez, Monsieur, excuser ma hardiesse, dit Johnson, „ permettez moi seulement une question: me „ connoissez vous?" — „ Non en vérité, je „ ne me rapelle pas vous avoir jamais vû: mais „ j'ai la même question à vous faire." — „ Ah! „ Monsieur, comment ne reconnoitrois-je pas „ mon plus cher bienfaiteur!" — Moi? je ne „ vous vis qu'un instant l'autre jour, & ne vous „ rendis certainement aucun service." — „ Monsieur, reprit Robert," regardant autour de lui & baissant la voix, „ vous rapellez-vous „ d'avoir sauvé un gentil-homme des mains de „ quelques voleurs; de l'offre que vous leur fites „ d'une guinée & de leur refus?" — „ Oui, „ ce refus même m'étonna." — „ Eh bien! „ Monsieur, j'étois l'un de ces malheureux, & „ c'est moi qui portai la parole. Votre nom „ me frapa l'autre jour; sûr de vous reconnoître à la voix, je vous fis une question. „ Actuellement, Monsieur, que je vous ai avoué „ les circonstances dans lesquelles je vous ai „ connu, je vous conjure d'aider au desir que

„ j'ai de reconnoître vos bienfaits." — „ J'exi-
„ ge d'abord que vous taisiez mon nom, & que
„ vous agissiez comme si vous ne me connois-
„ siez pas." — „ Cela suffit; comptez sur ma
„ discretion." — „ Je serois charmé aussi de
„ savoir par quelles circonstances vous futes en-
„ trainé dans l'état humiliant où je vous trou-
„ vai alors."

„ Je ne puis ni ne dois vous rien céler: en
„ quatre mots, voici mon histoire. Dès liai-
„ sons criminelles avec une fille de ce canton,
„ qui certainement n'avoit pas fait avec moi
„ l'essai du libertinage, ont failli causer ma per-
„ te. Je travaillois ici sous l'intendant du Che-
„ valier Lionel; dont on m'avoit promis la sur-
„ vivance, comme une recompense des services
„ de mes parens. Bientôt après on connut le
„ honteux attachement que j'avois formé; l'in-
„ tendant me le reprocha parcequ'il m'exposoit
„ à manquer à mes devoirs; d'un autre côté
„ mes parens ne cessoient de me representer les
„ suites qu'il pouvoit avoir. Rien ne fit im-
„ pression sur moi: fatigué même de tant de re-
„ montrances réitérées, je proposai à ma mai-
„ tresse de me suivre à Londres: elle ne se fit
„ point presser: dans ce même tems, elle me

„ déclara qu'elle étoit enceinte; cette circon-
„ ſtance acheva de me déterminer à la fuite.
„ Je pris tout l'argent que je trouvai, & nous
„ partimes. J'étois étranger dans la capitale;
„ mais ma maitreſſe étoit au fait: elle y con-
„ noiſſoit pluſieurs créatures de ſon espece, à
„ qui elle me préſenta, ainſi qu'à leurs préten-
„ dus époux. Mon argent fut bientôt diſſipé
„ dans les débauches; je demeurai ſans reſſour-
„ ce: pluſieurs, d'entre ceux que je fréquen-
„ tois, faiſoient métier de détrouſſer les paſſans
„ ſur les grands chemins: ces meſſieurs vivoient
„ dans l'abondance. On me propoſa de recou-
„ rir à ces honnêtes moyens; je reçus ces pre-
„ mieres ouvertures avec horreur. Cependant
„ ma maitreſſe ne craignoit rien tant que l'indi-
„ gence; elle me reprocha ma foibleſſe, & l'hu-
„ miliante pauvreté à laquelle je l'expoſois. Ega-
„ ré par mon indigne paſſion; déterminé à tout
„ tenter pour m'en conſerver le déteſtable ob-
„ jet, je cedai. La premiere nuit, notre ex-
„ pédition ne fut pas heureuſe. Hélas! Mon-
„ ſieur, comme le chemin du crime eſt ouvert
„ & facile! un pas entraine l'autre; on ſe trou-
„ ve au milieu de la carriere ſans y avoir refle-
„ chi; & ſouvent il n'eſt plus tems de retour-

„ ner sur ses traces. Je me sentis moins de ré-
„ pugnance à notre seconde course ; elle réussit.
„ Ma part des dépouilles montoit à cinq livres.
„ A mon retour ma compagne s'applaudit de
„ m'avoir engagé dans une profession aussi lu-
„ crative. La troisième nuit fut celle où je vous
„ rencontrai. Nous avions pris trois guinées à
„ un passant ; je m'en étois saisi : ce fut alors
„ que nous fumes terrassés moi & mon compa-
„ gnon : le troisième nous avoit abandonné. J'é-
„ tois loin de m'attendre à tant d'indulgence
„ de votre part. Vos reproches firent sur moi
„ une vive impression : l'habitude du crime ne
„ m'avoit pas encore endurci ; je fus touché de
„ votre bienfaisance, & convaincu par l'eviden-
„ ce de vos raisons. A peine vous avions-nous
„ quitté que je résolus d'abandonner mes com-
„ plices & la ville. Je proposai donc à mon
„ compagnon de nous séparer, sous prétexte
„ qu'on pourroit nous soupçonner si on nous
„ voyoit rentrer ensemble ; & que nous nous
„ rejoindrions au rendez-vous. Il prit en con-
„ séquence un autre chemin, & moi je tournai
„ du côté qui conduisoit à la maison de mon pe-
„ re. Je marchai toute la nuit. A la pointe
„ du jour je profitai d'une chaise de renvoi ;

„ j'avançai à grandes journées. Oh! quelle
„ joie j'eprouvai quand je me vis échapé au
„ crime & à ses suites! Oh! combien je dé-
„ testai alors l'odieuse furie qui avoit égaré ma
„ raison! helas! peut-être, si je n'eusse pris le
„ parti de la fuite, me serois-je encore laissé
„ séduire par ses perfides caresses & ses rusés
„ abominables. Je me reposai pendant la se-
„ conde nuit; mais mon sommeil fut troublé
„ par les songes les plus affreux. Je me remis
„ en route dés le matin, & je sentis la tranqui-
„ lité renaitre dans mon cœur à mesure que je
„ m'éloignois du théatre de mes égaremens. J'ar-
„ rivai enfin à la maison paternelle; j'y fus reçu
„ avec bonté: l'intendant étoit mort; j'eus son
„ emploi, que je remplis à présent. Puissent
„ les hommes & la divinité oublier & me par-
„ donner mes erreurs! puissai-je les oublier
„ moi-même."

„ N'en doutez pas, reprit Wills, si votre re-
„ pentir est sincere; je suis charmé d'avoir con-
„ tribué à rendre la paix & le bonheur à votre
„ ame." — „ Je vous dois tout, Monsieur;
„ c'est vous qui m'avez rendu au devoir & à ma
„ famille. Mais, pardon, de grace, quelles
„ affaires vous amenent ici? & dans un habil-

„ lement qui furement n'eft pas fait pour vous."
— „ Je ne puis répondre à cette queftion." —
„ Je pourrois vous fervir, Monfieur. Permet-
„ tez au moins que je devine: n'ête-svous pas
„ le libérateur de Mifs Harcourt?" — „ D'où
„ préfumez vous cela? reprit Wills avec un
„ peu d'emportement." — „ De grace, ne
„ vous offenfez point: je juge que c'eft vous,
„ à la defcription que Mifs Julie a fouvent faite
„ à ma fœur de votre perfonne; j'ajouterai, fi
„ vous le permettez, que vos regards, ce ma-
„ tin, dans l'églife, annonçoient affez que vous
„ étiez ici pour elle." — Ami, ceffez vos
„ conjectures." — „ J'y confens, mais, Mon-
„ fieur, ma vie vous eft devouée, croyez moi."
— „ Eh bien! Johnfon, vous ne devinez que
„ trop jufte, dit Wills en foupirant; je crois
„ que vous n'abuferez pas de ma confiance:
„ j'aime Julie; ma vie dépend d'elle abfolu-
„ ment; je mourrai cependant plutôt que lui
„ caufer le moindre chagrin par raport à moi.
„ Parlez moi fincerement; favez-vous fi fon
„ cœur eft libre?" — „ Je le crois; mais j'ai
„ entendu parler d'un certain Lord qui fait des
„ propofitions, & qui doit lui rendre vifite. Si
„ vous voulez lui faire parvenir une lettre, je
„ m'en

„ m'en chargerai: nous avons été presqu'élevés
„ enfemble; elle eft d'ailleurs fi affable, fi bon-
„ ne, qu'elle eft l'idole de tous les habitans."
— „ Mais, fi le chevalier fon pere apprenoit no-
„ tre intelligence; ne vous priveroit-il pas de
„ votre emploi?" — „ Ne craignez rien pour
„ moi; il ne le faura pas: il me fera doux de
„ courir quelques risques pour votre fervice:
„ au refte fi votre délicateffe s'y oppofe, je
„ me contenterai de parler à Mifs Julie." ——
„ Eh bien! Je profiterai de vos offres; retour-
„ nons auprès de la compagnie; je ferai ma
„ lettre."

Cependant, tout en marchant, Johnfon lui apprît que le Chevalier poffédoit plus de quatre mille livres de rente; que Julie, fon enfant chérie, en auroit la plus grande partie; il ajouta que les qualités de cette fille adorable étoient bien fupérieures à fa fortune. Wills n'avoit certainement pas befoin de ces éloges pour aimer; il n'étoit plus poffible que fa paffion s'accrut. Avant d'entrer, il recommanda au Jeune Robert de cacher à fes parens l'origine de leur connoiffance; celui-ci n'y confentit que fous condition, qu'avant le départ de fon bienfaiteur, il feroit libre de faire cette confidence; &, qu'en

attendant, il le recommanderoit comme son meilleur ami, avec la précaution toute-fois de leur imposer silence sur ce qui le regardoit.

Ils trouverent en rentrant Lawson & le vieillard occupés encore à s'entretenir de Miss Harcourt, & l'on fit part à Wills d'une visite qu'elle avoit faite la veille à Nanny : ils lui apprirent aussi que sa tante & sa cousine étoient retournées à Londres, & que ces dames n'étoient venuës à Nantwich que pour l'accompagner. Lawson avoit fait au vieillard une fable d'une prétendüe ferme qu'il disoit vouloir acheter, surquoi le bon-homme lui avoit recommandé son fils comme un connoisseur; mais dés que Wills & son nouvel ami avoient reparus, la conversation sur ce point avoit été interrompuë. Robert saisit l'instant pour dire à son pere que Wills étoit un gentil-homme à qui il avoit de grandes obligations, le prier d'avoir de lui un soin particulier, & surtout de garder le secret; le bon vieillard promit un profond silence : de son côté, Wills prévint Lawson qu'il avoit trouvé un ami dans Robert Johnson : enfin tout étant prêt pour écrire, notre amoureux se mit à composer sa lettre; mais ce n'étoit pas chose aisée. Laissons le donc suer & se mordre les doigts pour

expliquer ses sentimens au bel objet de sa flamme ; suivons Robert & Lawson qui, en discretes personnes, lui abandonnerent le champ libre, & passons à un autre chapitre.

CHAPITRE XXX.

Information sur ce qui se passe à Pine hill. Une Lettre & ses effets.

Lawson étant sorti avec Robert, ne songea pas même à lui demander l'époque de sa connoissance avec Wills; au fond la chose lui étoit assez indifférente; il suffisoit que son ami en put tirer quelqu'utilité. Il aimoit en effet sincérement son amoureux compagnon; tout ridicule qu'il le trouvoit dans de certaines circonstances, il ne pouvoit s'empêcher de convenir qu'il se montroit souvent au dessus des mortels ordinaires. Il fit d'abord plusieurs questions au sujet de Julie; Johnson, persuadé de l'intime liaison qui l'unissoit à Wills, n'hésita point à y répondre; il se rapella les discours de Miss Harcourt dans le reçit qu'elle avoit fait de l'aventure où elle avoit connu son libérateur. On ne pouvoit

rien desirer de plus favorable; c'étoit un encouragement pour l'ami Lawson: Ils convinrent cependant de n'en point faire part à notre amoureux, dans la crainte que, en cas de mauvais succès, Wills ne soupçonnat Johnson d'avoir bassement recherché son amitié. Ils rentrerent; la lettre étoit finie; Johnson promit d'en raporter la réponse le lendemain au soir. Ils se séparerent; les deux amis du côté de Nantwich; & le messager de Wills du côté de Pine-hill.

„ Juste-ciel! s'écria Wills arrivé au sommet „ de la montagne, Juste-ciel! c'est vous que „ j'atteste. Oui, je voudrois passer ici ma vie „ à contempler les lieux qu'habite ma Julie; à „ toutes les heures du jour, dans toutes ses „ occupations, elle seroit présente à mon ima„ gination. Semblable à un génie tutélaire, je „ veillerois sur elle, j'écarterois tout ce qui „ pourroit altérer son bonheur." — „ Sur ma „ parole, dit Lawson, vous autres amans à „ grands sentimens, vous êtes des êtres très „ raisonnables, & d'agréable compagnie; je ne „ sais si vous avez du plaisir, mais il ne se com„ munique pas." — „ On éprouveroit ce plai„ sir comme nous si l'on ne s'accoutumoit pas à

„ l'insensibilité." — „ Céla seroit au moins
„ possible pour les radieux objets de vos ten-
„ dres feux." — „ Pour tous les hommes, je
„ vous le répete, s'ils ne s'étoient pas fait un
„ jeu d'étouffer en eux tout sentiment. Je ga-
„ gerois, par exemple, que l'auteur de *l'homme*
„ *à sentiment*, dont je préférerois l'amitié à cel-
„ le du premier Paire d'Angleterre; je gagerois
„ qu'il connut les plaisirs & les peines qui sont
„ les suites d'une véritable passion; appellez la
„ *sentimentale*, si vous voulez. S'il n'eut pas
„ été vraiment affecté lui-même, auroit-il tou-
„ ché ses lecteurs? quant à moi, du moins,
„ j'éprouve, en le lisant, que son ame, repan-
„ duë dans son ouvrage, est à l'unisson de la
„ mienne; & que leurs émotions forment une
„ espèce d'harmonie: ma sencibilité est donc
„ pour moi une source de plaisirs; malheur à
„ l'authomate qui n'en sent pas la privation.
„ Si mon cher Brewer vivoit encore, sans dou-
„ te il admireroit avec moi les préceptes de bien-
„ faisance & d'humanité répandus dans cet ou-
„ vrage. Je suis sûr que l'auteur étoit amoureux
„ lorsqu'il le composa, & même qu'il étoit
„ amoureux sans espoir: tel sera peut-être bien-
„ tôt mon sort."

Lawson, toujours persuadé que son ami avoit pitié à Miss Harcourt, s'efforça d'interrompre ces tristes réflexions.

Cependant nous les laisserons, pour suivre Johnson à Pine-hill. Il est d'abord nécessaire d'informer nos lecteurs des sentimens secrets de Julie. A ce qui se passa entre elle & Wills pendant qu'il la reconduisoit à sa voiture, on imagine aisément que ce jeune-homme ne lui étoit pas indifférent. Les éloges que sa tante & sa cousine lui prodiguerent ajouterent encore à l'opinion qu'elle en avoit. En un mot, elle desiroit qu'il lui tint parole & vint la voir, quoiqu'elle désespérat de la réception que lui feroit son pere. Celui-ci, au reçit de cette avanture, avoit beaucoup vanté le courage du jeune-homme; peut-être même, qu'attaché comme il l'étoit à sa fille, il eut reconnut ce service dans le premier moment; mais le tems en eut bientôt effacé l'impression. Julie étoit loin d'un pareil oubli; elle étoit réellement pénétrée de la générosité, & de la noblesse de son libérateur: Nanny étoit sa confidente; elle répandoit dans son sein ses sentimens & sa reconnoissance. Cependant lorsqu'elle en avoit parlé à son pere, l'orgueilleux gentil-homme lui avoit fait

entendre que le jeune-homme avoit tout l'air d'être né dans une classe obscure de citoyens, & d'affecter les discours & les procédés d'un homme de naissance; incertaine sur ce qu'elle en devoit croire, les soupçons de son pere n'eurent d'autre effet que de chagriner la pauvre Julie: elle avoit néanmoins peine à concevoir qu'un homme sans nom se fut hazardé à lui promettre une visite dans la maison de son pere. Elle étoit sans cesse occupée de ces réflexions & du généreux étranger qui y avoit tant d'intérêt. Combien Wills en eût été flatté s'il avoit pu le savoir! Le jour de l'arrivée de nos amis à Pine-hill, la tante & la cousine étoient reparties pour Londres. Le lendemain Julie avoit rendu une visite à Nanny; celle-ci, encore toute remplie de l'aimable jeune-homme qu'elle avoit vû la veille, ne put se refuser au plaisir d'en faire l'éloge: elle étoit loin d'imaginer que Wills, vétu si simplement, fut le même que celui dont Julie lui avoit fait une si pompeuse description: quant à son amie, qui savoit combien de formes l'amour fait prendre, elle écouta avec attention la description de Nanny; elle eût quelques pressentimens que ce pouvoit être son libérateur, & son jeune cœur en tressaillit de joie. A ce

premier mouvement ſuccèderent des réflexions moins favorables à Wills ; elle commença à craindre que les ſoupçons de ſon pere ne fuſſent trop bien fondés : elle ſe reprocha en conſéquence l'opinion qu'elle en avoit priſe ; & ſurtout trembla de s'en être trop occupée. Ainſi dans les plus cruelles incertitudes, elle ne laiſſoit pas de deſirer ſa préſence : nous avons déja vû quel effet elle fit ſur ſes ſens lorsqu'elle l'aperçut à l'égliſe.

De retour à la maiſon, elle s'abandonna à ſes réflexions. Nous remarquerons que M. Lionel étoit trop occupé de l'importance de ſon individu pour abaiſſer ſes regards ſur ceux qui l'environnoient, ou pour tourmenter ſa fille par des ſoupçons. Pluſieurs gentils-hommes, qui venoient faire leurs complimens au nouveau Chevalier, dinoient ce jour-là au chateau. Julie, retirée dans ſa chambre après diner, avoit donc tout le tems de rêver à la viſite de ſon amant ; car elle ne pouvoit douter qu'elle ne fut l'objet de ſon voyage. Nous ne diſſimulerons pas que, ſecouant pour un moment le joug de la raiſon, elle ſe livra au plaiſir de le ſentir ſi près d'elle. Telles étoient ſes diſpoſitions lorsque ſa femme de chambre lui

annonça la visite de M. Johnson; très inquiette d'en savoir le sujet, elle ordonna qu'il fut introduit; Johnson parut; la femme de chambre se retira; ils resterent seuls.

„ Eh bien! qu'y a-t-il, Monsieur Johnson?" — „ Je viens, Miss, m'acquiter d'une commission „ assez extraordinaire; mais ne vous irritez pas „ contre moi." — „ Vous êtes incapable de „ rien faire qui puisse me déplaire; mais, quel- „ le est cette commission?" — „ C'est une „ lettre, Miss, que je dois vous remettre. — „ De la part de qui? je vous prie." — „ Vous „ le saurez en la lisant." — Je ne la lirai pas „ en vérité que je ne sache de qui elle vient." — Eh bien! Madame, c'est M. Wills qui m'en „ a chargé." — „ Je ne connois personne de „ ce nom; n'importe, je la lirai; il s'agit peut- „ être d'affaires."

Elle s'aprocha d'une embrâsure de fenêtre, rompit le cachet d'une main tremblante, & lut.

MADAME.

„ Je vous vis un instant, & cet instant à dé- „ cidé de mon sort; depuis, vous n'êtes plus „ sortie de mon cœur, & votre image me suit

„ partout: il m'étoit impossible de supporter, „ éloigné de vous, le fardeau de la vie: j'ai „ hazardé une démarche; ozerai-je vous en di- „ re le motif! ne porterai-je pas la peine de ma „ témérité? étranger, inconnu, sans apui, je „ viens solliciter une faveur dont le premier des „ mortels se reconnoitroit indigne. Il fut un „ tems où mon rang & l'espoir d'une grande „ fortune m'auroient authorisé à me présenter „ au Chevalier Lionel; peut-être même avec „ quelques succès, dans le cas où vous même „ n'auriez pas dédaigné mon cœur & ma main: „ ce tems heureux n'est plus: les évenemens „ ont répandu un nuage sur mon sort, il est in- „ certain: je n'ai plus à vous offrir que la ten- „ dresse la plus vive & la plus pure. Si je n'a- „ vois craint un rival riche & puissant, (oh! „ j'en mourrois.) J'aurois étouffé dans mon „ cœur le secret de mon amour; j'aurois atten- „ du au moins des révolutions qui m'eussent „ rendu moins indigne de la plus belle & de la „ plus respectable des femmes: c'est votre com- „ passion que j'implore; épouvanté, déchiré „ par la crainte de vous perdre, j'attends hé- „ las! que vous prononciez. Vous pouvez me „ bannir de votre présence, le désespoir &

„ l'horreur feront mon partage; mais je ne pro-
„ fanerai point le nom de celle que j'adore par
„ d'injuftes murmures. Permettez que je vous
„ voüe à jamais les fentimens les plus tendres,
„ & les plus refpectueux."

Madame

Votre très devoué ferviteur
FRANÇOIS WILLS.

Elle finit, &, fe tournant du côté de John-
fon; „ favez vous, lui dit-elle, ce que contient
„ cette lettre?" — Je le foupçonne, Mada-
„ me." — „ Qui vous a donc enhardi à me la
„ préfenter? & de la part de qui encore? d'un
„ étranger que vous ne connoiffez pas vous mê-
„ me: doutez vous que mon pere, s'il apprennoit
„ ce procédé, ne vous en punit?" — Je n'en
„ doute pas, Madame; mais il n'eft point de
„ dangers auxquels je ne m'expofe pour fervir
„ celui qui m'a chargé de cette commiffion."
— „ Vous m'etonnez, en vérité: répondez lui,
„ je vous prie, qu'il ne fe donne plus la peine
„ de m'ecrire; je ne recevrai rien de fa part."
— „ Oh! Mifs Julie, voulez-vous que je lui
„ déchire le cœur? fi vous faviez combien il
„ eft bon, noble & généreux; vous ne pou-

„ riez vous refuser à quelque pitié." — „ D'où
„ le connoiſſez-vous, pour avoir une ſi haute
„ idée de ſes qualités?" — D'où je le connois?
„ ah! Madame, je lui dois l'honneur & la vie."
— „ N'importe; il ne me convient pas d'en-
„ tretenir une pareille correſpondance; voila
„ mon dernier mot." — Oh! non, s'écria
„ Johnſon proſterné à ſes genoux; non Jamais.
„ ..... ne me rendez pas, Miſs, l'inſtrument du
„ déſespoir, & peut-être de la mort de mon
„ bienfaiteur: votre réponſe cruelle va per-
„ dre, pour jamais, l'homme le plus aimable &
„ le plus généreux de l'Angleterre."

Julie emüe, & ſurpriſe de l'agitation de Johnſon, pénétrée du violent intérêt qu'il paroiſſoit prendre au ſort de Vills, lui ordonna de ſe lever, & le preſſa de lui apprendre l'origine d'un ſi fort attachement.

Tout honteux que ce recit pouvoit être pour lui, Johnſon, dans l'eſpoir d'en profiter à l'avantage de ſon ami, n'héſita point à lui faire le ſacrifice de ſa répugnance. Après avoir inſiſté ſur le ſecret, il raconta ſon hiſtoire: il apuya particuliérement ſur la conduite généreuſe de ſon bienfaiteur; ſur la maniere dont il l'avoit reconnu, & ſur la converſation qu'ils venoient

d'avoir enſemble. Il eſt impoſſible de rendre ce qui ſe paſſoit dans l'ame de Julie. Au mouvement d'horreur qu'elle fit en apprenant le danger auquel s'étoit expoſé le compagnon chéri de ſon enfance, ſuccéda rapidement le doux frémiſſement d'une joie pure en entendant ce malheureux & coupable jeune-homme vanter la généroſité & la délicateſſe de ſon libérateur. Julie avoit la plus belle ame; à la tendre ſincibilité de ſon ſexe, elle uniſſoit la ſagacité & le bon ſens du nôtre; l'éducation avoit encore ajouté à ſes lumières naturelles; elle ſut donc aprécier dans ſon amant des ſentimens auſſi nobles que juſtes, & ſi conformes aux ſiens. „ En „ vérité, Monſieur Johnſon, dit-elle après un „ long ſilence, je ne puis blamer votre zèle „ pour votre jeune bienfaiteur; ſa compaſſion „ & ſon honnêteté vous ont arraché à un état „ affreux. Que voulez-vous que je réponde?" Johnſon crut entrevoir l'inſtant de renouveller ſes efforts avec ſuccès: il fit l'éloge de ſon ami avec tant d'éloquence; il peignit ſi bien ſon abattement, & le déſespoir auquel l'expoſeroit un refus, qu'il obtint une réponſe favorable: s'étant informée du jour où il reviendroit; „ Eh „ bien, dit Julie, je m'y trouverai s'il eſt poſ-

„ fible; je faurai ce qu'il veut." Elle rougit ; &, pour cacher fa confufion, elle paffa dans un autre apartement. Johnfon fortit transporté de joie.

La charmante Julie, retirée dans fa chambre, relut la lettre de fon amant; & fe rapellant ce quelle venoit d'entendre de fes vertus & de fes principes, elle fentit l'amour prêt à emporter la balance: cependant elle fe rendit aux regles de la prudence; & quoique réfoluë à ne point manquer à fon pere, l'exemple de fa fœur la détermina à réfifter à des loix qu'elle refpectoit, mais qu'une trop facile condescendance pouvoit lui rendre fatales.

Johnfon, fier de fes fuccès, partit le lendemain dès le matin pour en porter la nouvelle à nos deux amis. Après avoir prévenu d'abord fon pere fur la fcene qui devoit fe paffer le foir, il lui recommenda de nouveau un profond filence. Wills & Lawfon furent également furpris à fa vuë; mais ils en furent différemment affectés. Au réçit qu'il leur fit de ce qui s'étoit paffé, on eut aifément crû que Lawfon étoit l'amant heureux intèreffé à cette nouvelle; il embraffoit Johnfon, il fautoit, il étoit comme dans les convulfions d'un tendre délire; tandis-que fon

ami immobile demeuroit muet & penſif. Cependant, reprenant ſes ſens, Wills remercia affectueuſement Johnſon; ils dinerent tous trois de bon apétit, & partirent enſuite pour ſe rendre au cerf blanc.

CHAPITRE XXXI.

Entrevûes que nos lecteurs aprouveront ou blameront, ſelon la différence de leurs préjugés & de leurs opinions.

Wills n'etoit pas en état de faire ſociété avec ſes deux compagnons : occupé à préparer ce qu'il diroit à ſa Julie, il éprouvoit un trouble & des agitations violentes; jamais il n'avoit paru dans un état ſi cruel. Lawſon & Johnſon, qui voyoient & ſentoient tout différemment, marchoient gaîment; celui-ci avoit fait de grands progrès dans l'eſtime du premier par le ſervice qu'il venoit de rendre à l'ami Wills. Ils arriverent enfin au cerf blanc où ils trouverent la belle, la charmante Julie : tous deux rougirent en ſe voyant; mais Wills ſurtout étoit dans un embaras, & dans une confuſion vraiment dignes

de pitié. Miſs Harcourt, prenant la parole, l'aſſura qu'elle n'avoit point oublié le ſervice important qu'il lui avoit rendu, & qu'elle en conſerveroit une vive & éternelle reconnoiſſance: Wills, les yeux baiſſé, d'un voix tremblante, balbutia de maniere à ſe faire à peine entendre, que l'inſtant où il avoit pu ſe rendre utile à ce que le ciel avoit fait de plus beau, étoit le plus heureux de ſa vie. „ Je crois, re-„ prit Miſs Harcourt en ſe tournant du côté de „ Lawſon, que Monſieur contribua auſſi à nous „ ſauver; il a par la même raiſon de juſtes „ droits à ma reconnoiſſance." — „ Nous ſom-„ mes trop payés de ce ſervice, Madame, re-„ pondit Lawſon."

„ Oh! s'écria le vieux Johnſon, ſi les habi-„ tans ſavoient que ces deux meſſieurs qui vous „ ont tiré de l'eau, ſont ici, ils feroient, „ morguié, un feu d'artifice en leur honneur & „ gloire." Sur cela il ſortit; ſon fils & Lawſon le ſuivirent un inſtant après; Nanny fut apellée pour quelques affaires de ménage; ainſi l'aimable couple reſta ſeul.

Pour tout au monde on n'auroit pas arraché une ſyllabe au pauvre Wills; ſes facultés étoient anéanties: Miſs Harcourt le tira enfin de ſa rê-

verie.

verie. „ Un homme à qui j'ai tant d'obliga-
„ tions ne ſera point étonné que je transgreſſe
„ ici pour lui les loix de la décence: vous m'a-
„ vez honorée d'une lettre; je ſuis trop fran-
„ che pour affecter ici que j'ignore vos ſenti-
„ mens; mais, Monſieur...." — „ Il eſt vrai,
„ Madame, j'ai oſé vous parler de l'amour que
„ vous m'inſpirates au moment où j'eus le bon-
„ heur de ſauver une vie qui m'eſt infiniment
„ plus chere que la mienne; mais, Madame,
„ vous ne pourrez jamais, non, jamais connoî-
„ tre la ſincérité du cœur que je vous ai offert:
„ je ſuis étranger & malheureux; vos bontés
„ ſeules peuvent m'élever jusqu'à vous; & je
„ n'en ſuis digne que par la pureté de mes ſen-
„ timens. „ Ses yeux; en parlant, brilloient de
tous les feux de l'amour; la modeſtie coloroit
ſes jouës; ſa voix étoit tremblante; ſes mou-
vemens étoient convulſifs." — „ Je ne puis,
„ Monſieur, agréer cette déclaration qu'avec
„ l'agrement de mon pere." — „ Daignez m'e-
„ couter, Madame, interrompit Wills. Ma bou-
„ che ne connut jamais le menſonge; mon cœur
„ eſt l'azile ſacré de la vérité; je n'en imposerai
„ point à celle que j'adore: ſi vous devez être
„ le prix de celui qui vous offrira la plus grande

„ fortune, helas! je dois renoncer au bonheur."
Ici, il lui fit connoître son état, sa famille, & ses espérances ; le malheur qu'il avoit eu de perdre les bonnes graces de sa tante ; il en cacha seulement les raisons : il lui apprit ensuite quelle étoit sa situation actuelle : il l'assura que du moment où elle lui avoit déclaré qu'elle étoit libre, il s'étoit flatté que son amour l'attendriroit en sa faveur, & qu'il pourroit un jour lui consacrer sa vie ; mais que depuis qu'il avoit appris le rang & la fortune du Chevalier Lionel, & les recherches d'un Lord, approuvées par son pere, le désespoir avoit succédé aux illusions qui jusques-là l'avoient déçu. „ Maintenant, „ adorable Miss, ajouta-t-il, je vous ai ouvert „ mon cœur : je sens helas ! combien je suis „ loin de mériter le bonheur auquel j'avois „ l'audace de prétendre ; mais j'ai voulu gouter „ au moins la douce satisfaction de vous pein- „ dre mes sentimens, avant de succomber à ma „ douleur & au desespoir." Il s'arrêta ; Julie levant les yeux vit une larme timide prête à s'échaper de ceux de son amant. Vivement émüe de l'altération qui paroissoit dans tous ses traits ; „ je ne puis douter, lui dit-elle ; de vos senti- „ mens ; mais mon pere est si entêté de l'éclat

„ auquel je puis prétendre dans le monde, que
„ ses idées de grandeur, fatales à mon repos
„ peut-être, lui feront surement rejetter vos
„ propositions." — Je le sais, & voila ce qui
„ ajoute à mon malheur ; je le vois, Miss Har-
„ court, je le vois ; jamais je n'aurai l'aveu du
„ Chevalier Lionel ; mais jamais je ne tenterai
„ de séduire ou de lui enlever sa fille ; je puis
„ supporter le malheur ; mais je mourrois sous
„ le poids des remords, si j'etois criminel.
„ J'aurai du moins une consolation, ce sera de
„ vous garder toute ma vie un cœur digne de
„ vous." — „ Des sentimens aussi nobles, sont
„ bien du caractere de Monsieur Wills.

„ De mon caractere, Madame, helas ! il
„ vous est inconnu." — „ Non en vérité,
„ Monsieur : Johnson, le zélé Johnson m'a peint
„ votre générosité & vos grandes qualités ; je
„ ne suis point assez injuste pour vous refuser
„ les éloges que vous méritez à tant de titres :
„ Plut au ciel que je pusse moi-même quelque-
„ chose pour le bonheur d'un cœur aussi estima-
„ ble !" — „ Oh ! Miss ! le bonheur, le vrai
„ bonheur dépend de vous : les flatteuses espé-
„ rances dont je me suis bercé si longtems ajou-
„ tent encore à mon défespoir : ayez pitié d'un

„ amour vrai & ſincere! non, la mort ſeule bri-
„ ſera les liens qui m'enchainent à vous: me
„ ſera-t-il au moins permis d'offrir ma main,
„ ſi le tems ammene quelques révolutions qui
„ nous raprochent? mais non; je ne dois point,
„ helas! troubler le repos & le bonheur d'un
„ être ſi parfait; non, je ne mettrai point
„ d'obſtacle à la fortune & au rang qu'on vous
„ deſtine: c'en eſt fait, adorable Julie, J'aban-
„ donne de folles prétentions conçuës ſous de
„ ſi funeſtes augures; éloigné de vous, je vais
„ conſacrer ma vie à former des vœux pour vo-
„ tre conſtante félicité."

A peine pouvoit-on l'entendre prononcer ces dernieres paroles: il demeura la tête penchée ſur ſon ſein dans un accablement muet & terrible.

„ Je ne crois pas, Monſieur Wills, reprit
„ Julie emuë, je ne crois pas qu'une grande
„ fortune ſoit toujours la voie du bonheur: nous
„ avons dans notre famille un triſte exemple du
„ contraire: je vous aſſure qu'on ne me con-
„ traindra jamais à donner ma main à qui n'au-
„ ra pas ſû mériter mon cœur." — „ Me per-
„ mettrez-vous donc, ô femme adorable, de
„ concevoir quelques eſpérances? mais, helas!

„ fantômes de bonheur, enfans d'une imagina-
„ tion troublée; disparoiſſez, vaines illuſions;
„ ſonges trompeurs, vous m'avez longtems de-
„ çu, il eſt tems que je renonce à vos flatteu-
„ ſes, mais chimériques faveurs; un ſort ſi beau,
„ des plaiſirs ſi purs ne ſont pas faits pour moi;
„ mes transports ont égaré ma raiſon, le voi-
„ le tombe, il ne me reſte que le déſespoir."

Julie commençoit à craindre les ſuites de ſon égarement : ſa voix étoit elevée ; ſa reſpiration courte & forcée ; ſes yeux fixés peignoient le déſespoir ; elle en fut allarmée. „ Ne ſouffrez pas, dit-elle, que votre
„ raiſon céde & ſuccombe: il n'eſt rien, de ce
„ qui dépendra de moi, que je ne faſſe pour...
„ — Ne m'ôtez donc pas l'espoir, interrompit
„ Wills avec force: dites-moi que, ſi le ſort
„ me rend la fortune & l'amitié de ma tante,
„ vous me permetcrez de venir demander à vos
„ pieds le prix d'un amour que rien ne pourra
„ jamais altérer : parlez trop aimable Julie
„ parlez, décidez de mon ſort."

„ Puiſſai-je vous en faire un propice & heu-
„ reux! Monſieur Wills; mais quelle opinion
„ vous formerez vous de moi après une démar-

„ che hazardée avec tant de légéreté: oh! en
„ verité, je n'y pense qu'en rougissant."

„ Quelle opinion? Miss Harcourt; vous êtes
„ à mes yeux comme ces intelligences célestes
„ qui veillent sur l'humanité foible & malheu-
„ reuse, & la consolent: je vois en vous un
„ être pur, beau, sublime que le créateur sem-
„ ble avoir pris plaisir à former pour nos ado-
„ rations. Mon amour est vrai: je suis invio-
„ lablement attaché aux loix de l'honneur. Un
„ amant respectueux, honnête, un véritable
„ amant enfin, ne doit point être soumis aux
„ loix de prétendue décence que les vices des
„ hommes seuls ont rendu nécessaires: ma pas-
„ sions & mes maux sont extrêmes; vous me
„ deviez un grand sacrifice; si c'en est un d'im-
„ moler des préjugés nés de notre corruption;
„ dites-moi que vous ne me haissez pas; laissez-
„ moi l'espoir, je suis heureux."

„ Je vous dois trop pour pouvoir vous hair:
„ je ne craindrai pas même de vous avouer,
„ qu'avec le consentement de mon pere, il n'est
„ point au monde d'homme avec qui j'aimasse
„ mieux passer ma vie."

Wills transporté, tombant à ses genoux, pres-
soit tendrement une de ses mains qu'elle lui

abandonnoit ; sa joie étoit tumultueuse, son émotion inexprimable, ses discours sans suite ; sa reconnoissance s'exprimoit par des sons inarticulés ; mais combien ce desordre étoit éloquent ! combien il avoit de prix aux yeux de Miss Harcourt ! enfin il parvint à se composer ; Julie, voyant aprocher le moment de se séparer, lui dit que le lendemain elle devoit être chez sa sœur, Me. Mannington ; qu'ils pourroient s'y voir avec moins de contrainte & plus de décence que dans une auberge ; qu'il s'y rendit sans crainte, parceque sa sœur & elle, étroitement unies, avoient toujours eu l'une pour l'autre une confiance sans reserve, & que d'ailleurs M. Mannington étoit trop occupé de ses plaisirs pour les gêner ; Wills promit de s'y trouver à l'heure marquée ; & portant sa bouche tremblante sur une main qu'on n'avoit pas la force de lui disputer, il s'arracha avec peine de sa présence.

Lawson, quoique persuadé du succès, attendoit avec impatience le resultat de l'entrevûe pour acquerir une certitude sur le bonheur de son ami ; sa curiosité cependant ne fut pas d'abord satisfaite ! Wills étoit tout occupé du soin de témoigner au jeune Robert sa reconnoissan-

ce pour le ſervice qu'il venoit de lui rendre:
„ Je vous proteſte, Monſieur, lui dit Johnſon,
„ que la vie que je vous dois vous eſt entiere-
„ ment dévouée." — „ N'y penſez plus, re-
„ pliqua Wills;" & rejoignant Lawſon, ils pri-
rent enſemble la route de Nantwich.

Il ne put refuſer à ſon ami le réçit de ce qui s'étoit paſſé; celui-ci s'y étoit attendu; & lorsque Wills lui peignit, dans les transports de ſa joie, en termes pompeux & magnifiques, la bonté & l'ingénuité de la belle Julie: „ Ne vous
„ l'avois-je pas prédit, dit Lawſon; apprenez
„ une autre fois à croire & à reſpecter mes ora-
„ cles." Cependant le bonheur de ſon ami, le mettoit au comble de ſes vœux.

Le ſur-lendemain il ſe firent indiquer le chemin qui conduiſoit au chateau de Mannington, & s'y rendirent. Le ſeigneur & maitre de Me. Mannington célébroit une orgie en l'honneur de Bachus avec quelques chaſſeurs de ſes amis. Les deux intimes ayant demandé Miſs Harcourt, ils furent introduits auprès des dames. On préſume aiſément que la ſœur étoit prévenue ſur tout. Celle-ci, convaincuë par ſon expérience que l'éclat d'une grande fortune n'adoucit point la triſte ſituation à laquelle on s'éxpoſe par des nœuds

mal-affortis, encouragea Julie à perfifter irrévocablement dans fon deffein, quelque médiocre que fut l'état de l'homme qu'elle eftimoit. „ Mais, „ ajouta-t-elle, faites-moi connoître celui pour „ qui votre cœur eft fi favorablement prévenu, „ le malheur, chere fœur, nous rend pénétrante; „ je vous dirai franchement quelle fera ma façon „ de penfer à fon égard.

A peine Wills & Lawfon parurent dans l'appartement, Me. Mannington diftingua dabord celui des deux qui avoit fixé le choix de Julie: dès ce premier moment elle en conçut une opinion favorable. Après avoir pris le thé, ils pafferent au jardin; Lawfon entretint Mifs Harcourt; la fœur s'empara de Wills. Il eft des gens dont la phifionomie ouverte prévient au premier abord; mais ils entrainent bientôt tous les fuffrages par la douceur de leur langage, fuite naturelle de la candeur & de la droiture de leur confcience: tel parut Wills aux yeux de Me. Mannington dont il devint bientôt l'ami: elle lui procura elle-même l'occafion d'affurer fa chere Julie d'une éternelle fidélité. L'aprobation d'une femme auffi eftimable ajoutoit au bonheur & aux efpérances de notre amant.

Me. Mannington fit entendre à notre amoureux

qu'elle feroit charmée qu'il vint feul le lendemain matin; elle lui indiqua l'heure à laquelle fon digne époux feroit occupé de fes chiens; il s'y rendit, & trouva les deux fœurs qui l'attendoient. Me Mannington, perfuadée du mérite & des qualités de Wills, prit fans crainte & fans fcrupule fon parti auprès de Mifs Julie; elle lui repréfenta qu'elle ne devoit point héfiter, fi elle comptoit fur la fincérité de fon amant, à lui déclarer à fon tour fes fentimens; qu'il y auroit de l'imprudence à lui cacher fon triomphe, & que la premiere & la plus fure des loix, celle de fon bonheur, lui défendoit de fonger à d'autres engagemens que ceux avoués & confacrés par un amour mutuel & légitime. „ En vous „ communiquant, ajouta-t-elle, fans referve & „ fans affectation vos tendres fentimens, vous „ en pafferez plus heureufement le tems des „ epreuves." Et quittant la chambre, elle dit en fouriant, „ je me porte caution pour M. „ Wills." Celui-ci, encouragé par une déclaration auffi peu équivoque, ofa preffer Julie de s'expliquer; l'aimable Mifs eut la générofité de lui faire l'aveu entier de fon eftime & de fon affection: ainfi ils pafferent, fans s'en appercevoir, deux heures dans les tendres épanchemens

de leur cœur. Wills étoit content, empressé, reconnoiſſant & tendre, mais reſpectueux & délicat; ſa maitreſſe ne déguiſoit ni le plaiſir ni l'amour qu'elle éprouvoit; mais elle ne ſortoit point des bornes que lui preſcrivoient la décence & la modeſtie; il eut la témérité cependant, & il en obtint aiſément le pardon, d'approcher ſes lêvres brulantes de celles de ſon amante, & d'y imprimer un baiſer.

Me Mannington rentra enfin, perſuadée quelle leur avoit donné tout le tems de s'expliquer. „ Vous ne vous êtes point querellés, ce me „ ſemble, leur dit-elle, & vous me paroiſſez en „ aſſez bonne intelligence." Ils la remercierent l'un & l'autre de l'intérêt qu'elle prenoit à leur bonheur, & ſe jurerent encore devant elle une conſtance à l'épreuve de tous les évenemens; la complaiſante ſœur les aſſura que par la conformité de leur caractere & de leurs diſpoſitions, ils étoient certainement formés l'un pour l'autre, & qu'elle leur préſageoit une conſtante félicité; elle dit enſuite à Wills que, ce jour-là étant invitées ſa ſœur & elle à paſſer la journée dehors, elles ne pouvoient avoir le plaiſir de lui faire compagnie plus longtems; mais qu'elles l'attendroient lui & ſon ami pour prendre le thé

le lendemain: il promit de s'y trouver, prit congé, & retourna auprès de Lawſon.

CHAPITRE XXXII.

Un Rival ſurvient. Les affaires changent. On démontre que le menſonge coute ſouvent moins que la vérité, ſurtout quand l'habitude nous a corrigé du défaut d'en rougir.

Wills ſe rendit l'après-diner chez Me. Mannington, perſuadé qu'il y retrouveroit ſa chere Julie: ſon espoir ne fut point déçu; la bonne ſœur les laiſſa promener enſemble, & fit compagnie à Lawſon dont la vivacité lui plaiſoit infiniment. Julie s'apuya tendrement ſur le bras de ſon amant; celui-ci lui tenoit les discours les plus paſſionnés dans lesquels brilloient également & ſon amour & ſes lumières. Mépriſant ces fades adulations qu'on prodigue ſi aiſément aux femmes; il louoit avec tant de nobleſſe & ſi naturellement, que ſes éloges paroiſſoient plutôt un épanchement de ſon cœur que les expreſſions affectées d'un homme qui cherche à ſéduire. Charmés l'un de l'autre ils regardoient leur

bonheur parfait comme prochain; Wills même parloit déja de retourner à Londres, & de tenter tous les moyens possibles de reconciliation avec sa tante. Dans ces douces effusions ils oublioient le monde entier, quand Me. Mannington vint les avertir qu'on alloit servir le thé. Ils retournerent à la maison où la conversation devint générale. M. Mannington étoit en partie de chasse pour quelques jours, & nos amans se promettoient bien de les employer heureusement. Lawson défioit la mauvaise fortune: les sentimens de Julie étoient selon lui le point important, & ces sentimens n'étoient plus douteux. Cette douce sécurité les rendoit tous joyeux; les saillies de Lawson augmentoient encore la bonne humeur générale. On en étoit à la seconde tasse de thé, quand un domestique annonça l'arrivée d'un seigneur dans une chaise à quatre chevaux, & qu'il disoit avoir une lettre du Chevalier Lionel à remettre à Miss Harcourt: Il ajouta que la voiture étoit chargée de magnifiques armoiries. Wills pâlit & prévit que ce ne pouvoit être qu'un rival; Julie, quoique dans les mêmes apréhensions, le rassura par un regard: mais quel fut l'etonnement du pauvre amant quand il vit Me: Mannington,

qui étoit allé recevoir l'illustre visite, rentrer suivie de ce même Lord Cotswold dont nous avons déja vanté la politesse, les mœurs, la douceur & l'équité. Il approcha Julie d'un air aisé & respectueux; & se disant très honoré de porter les ordres de son pere, il lui remit la lettre. Miss tremblante demanda permission de la lire: elle contenoit un ordre de retourner à Pine-hill avec Milord, qui, brulant du desir de la voir, avoit bien voulu se charger de la commission & prendre la peine de la ramener lui-même en fureté. Wills, les yeux attachés sur elle tandis qu'elle lisoit, la vit changer de couleur, & d'abord il imagina les plus cruels évenemens: pour le Lord, occupé à contempler, pour la premiere fois, les charmes de Julie, il ne faisoit aucune attention au reste de la compagnie. Quand Miss Harcourt eut achevé, elle remercia Milord de la peine qu'il avoit prise, & lui dit qu'elle étoit prête à l'accompagner: ensuite elle expliqua à sa sœur de quoi il s'agissoit. Wills, en perdant l'espoir, sentoit sa raison s'égarer; il commençoit à consulter s'il demanderoit, à l'impudent Milord, raison du traitement qu'il en avoit reçu; dans ce même moment le Lord le reconnut: surpris de le voir

dans cette maiſon ſous ce déguiſement; cherchant à en deviner la cauſe, il épia ſes regards, & crut y apercevoir des marques d'intelligence avec Julie. Toute déſagréable que fut cette découverte, il n'en ſoutint pas moins la converſation avec les dames d'un ton aiſé & familier. Wills gardoit un profond ſilence, & Lawſon, frappé du changement qu'il remarquoit en ſon ami, avoit perdu toute ſa gaieté. Après le thé Julie dit à Milord qu'elle étoit prête à l'accompagner: celui-ci ayant repondu qu'il étoit à ſes ordres, elle monta dans ſa chambre pour ſe préparer, & pendant ce tems on ordonna la voiture. Me Mannington fit ſes excuſes à Milord de ce que l'abſence de ſon mari la mettoit dans l'impuiſſance de le recevoir comme il le méritoit; il l'interrompit par quelques complimens d'uſage qui ſe terminerent par le retour de Miſs Harcourt en habit de voyage. Milord ſalua très froidement les deux amis; mais Julie ſaiſit encore l'inſtant de jetter à la derobée un coup d'œil ſur ſon amant; enſuite, donnant la main au Lord, ils ſortirent accompagnés de Me. Mannington. Wills les ſuivoit des yeux, & l'inſtant après, entendant la voiture s'ebranler & partir, il demeura dans un état impoſſible à décrire.

„ Connoiffez-vous Milord Cotswold ? dit
„ Lawfon." — „ Je ne le connois que trop, &
„ fi je n'euffe été retenu par la préfence de Ju-
„ lie, que je ne voudrois pas, pour le monde
„ entier, expofer au moindre défagrement, il ne
„ m'eut à fon tour que trop connu." — „ Bon
„ Dieu! jamais vous ne m'en avez dit un feul
„ mot." — „ Cela fe peut, nous allons fortir, je
„ vous expliquerai...." Me. Mannington ren-
tra; Wills fe promenoit à grands pas d'un air
confterné & abattu. „ Ah! Madame s'écria-t-
„ il, l'aimable, l'excellente Julie m'eft enlevée
„ pour jamais." — „ Ce n'eft pas lui rendre
„ juftice, Monfieur, que de la croire capable
„ de vous oublier fi promptement." — „ He-
„ las! le rang de mon rival! les ordres d'un
„ pere! n'ai je pas tout à craindre?" Me Man-
nington s'efforça de le raffurer: elle lui rapella
avec beaucoup de bonté combien il devoit comp-
ter fur la tendre eftime de Julie. „ Mais, dit-
„ elle, ne connoiffez vous pas Milord? il m'a
„ paru vous regarder avec beaucoup d'atten-
„ tion." Wills avoua qu'il l'avoit légérement
connu avant la mort de fa femme. Me Man-
nington le preffa envain, il n'en dit pas davan-
tage. Après l'avoir tendrement remercié; après

l'avoir

l'avoir aſſurée d'un ſouvenir éternel; il ſortit, &, le cœur déchiré, il prit avec ſon ami le chemin de l'auberge.

Wills marcha longtems dans un morne ſilence; mais Lawſon, autant pour l'arracher à cet état d'abattementt que par curioſité, le ſomma de ſa parole. Wills lui apprit toutes les particularités de cette affaire que, par délicateſſe il lui avoit tû dans ſon premier récit. „ J'héſi-„ tois, continua-t-il, à lui demander raiſon de l'in-„ ſulte qu'il m'a faite; mais conſidérant qu'il „ ſeroit ridicule d'engager une querelle ſous les „ yeux d'une femme reſpectable & chérie, je „ me ſuis déterminé à attendre l'occaſion qui „ ſurement ne tardera pas à s'offrir." — „ Par-„ bleu, repliqua Lawſon, je me ſerois expliqué „ ſur le champ; c'eut-été pour moi une ſorte „ de plaiſir de faire connoître à Miſs Harcourt „ le caractere & les mœurs de ſon nouvel ado-„ rateur." — „ Cette conduite me paroit in-„ digne d'un galant homme. C'eſt une baſſeſſe „ que d'elever ſa réputation ſur les débris de „ celle d'un autre. D'ailleurs on auroit pû me „ ſoupçonner avec juſtice de ſacrifier la vérité „ à mon intérêt. Comme ſurtout il ne m'a „ point adreſſé la parole, je me ſuis aiſément

„ déterminé à remettre ma vengeance à un au-
„ tre tems: croyez, Lawfon, que je fuis incapa-
„ ble d'oublier une infulte." — „ Eh bien!
„ penfez-en ce qu'il vous plaira; pour moi,
„ j'aurois dévoilé fon caractere aux yeux de
„ tout le monde, ou du moins je l'aurois fait
„ connoître à Me. Mannington qui paroit vous
„ vouloir du bien." — „ C'eut été peut-être
„ un moyen de réuffir, Lawfon; mais nous pen-
„ fons différemment & j'avoue que mes idées
„ font fingulieres."

Ainfi agités de triftes réflexions, *ils arriverent* à Nantwich.

Cependant Lord Cotswold, l'aimable Julie à fes côtés, couroit à toute bride du côté de Pine-hill. Mifs Harcourt, quoique de mauvaife humeur, repondoit néanmoins avec politeffe à toutes fes queftions; elle fe contenta de garder le filence quand il la mettoit fur le chapitre de fon amour & de fes prétentions; en conféquence, Milord attribuant généreufement cette réferve à la décence & à la modeftie, changea de converfation. Quoique d'une figure agréable, Lord Cotswold fentoit la fupériorité de Wills; & réellement épris des charmes de Julie, il craignoit un rival auffi redoutable: il demanda

donc à Miss Harcourt depuis quel tems elle le connoissoit. — „ Cela est tout nouveau, re„ pondit-elle." — „ L'avez-vous vû à Lon„ dres, Madame?" — „ Non, c'est une „ connoissance de ma sœur." — „ C'est un ai„ mable jeune homme, ajouta le rusé Lord, „ avec un soupir, c'est dommage qu'il ait été si „ léger & si inconséquent." — „ Vous le con„ noissez donc? s'écria malgré-elle Julie allar„ mée." — „ J'ai eu occasion de le voir & de „ lui parler à Londres, au sujet d'un vieux fri„ pon qui m'enlevoit une somme considérable „ & pour qui ce Jeune-homme étoit venu m'im„ plorer. Je suppose que l'objet de tant d'em„ pressement étoit moins le vieillard, que sa „ fille; & j'ai lieu d'être persuadé, au portrait „ que m'a fait mon procureur, que c'est M. „ Wills qui de ses deniers a retiré de prison ce „ misérable: je crois même que cette folle dé„ pense a fort alteré sa fortune & l'a reduit au „ triste état où je viens de le voir. Je le plains; „ il est facheux d'être la victime d'une femme „ indigne & artificieuse; elle étoit séduisante, „ je l'avoue; & moi-même, je n'ai que diffici„ lement échappé à ses filets." A ce recit Julie demeura interdite, & secretement pénétrée d'en

avoir crû trop facilement un inconnu ; elle rougissoit de son imprudence. Ce qu'elle venoit d'entendre d'ailleurs avoit quelque conformité avec l'histoire de Wills ; Julie crut y découvrir la raison de la désunion entre la tante & le neveu : étoit-il croyable en effet qu'un Lord fut assez lâche pour trahir la vérité, & le silence que Wills affectoit sur les motifs de la mauvaise humeur de sa tante, ne formoit-il pas contre lui une espece de conviction. Neanmoins, elle l'aimoit encore & brûloit d'entendre sa justification. Pour acquerir une nouvelle & funeste certitude, elle demanda l'epoque de ces évenemens ; la reponse ne se trouva malheureusement que trop relative à ce qu'elle avoit appris de Wills lui-même. Milord ajouta quelques circonstances que lui suggeroit son imagination fertile, & que la trop crédule Julie recevoit avidement comme autant de cruelles vérités. Lord Cotswold satisfaisoit à la fois deux passions, la vengeance & l'amour ; il se croyoit donc suffisament justifié. Il voyoit dans Wills un rival, & un rival qui l'avoit insulté. Julie, par sa fortune & par ses charmes étoit un parti considérable ; l'aveu du pere lui donnoit de justes espérances. Il avoit remarqué l'embarras de sa mai-

treffe pendant fon récit, embarras qu'augmentoient encore fes efforts pour le cacher: cependant il feignit de ne l'avoir point aperçu, & continua, de l'air le plus dégagé, à l'entretenir de fon refpect & de fon admiration.

CHAPITRE XXXIII.

Etat des affaires à Pine-bill. Une entrevûe. Une courfe. Capture d'un criminel.

Le Chevalier Lionel les reçut à leur arrivée avec de grandes démonftration de joie; il préfenta Lord Cotswold à fa fille comme fon futur epoux. „ Milord," ajouta-t-il, quand les parties „ font d'accord, de longs delais font inutiles."

Julie, après avoir paffé une foirée fort défagréable dans la compagnie du Lord & de fon pere, retirée enfin dans fa chambre, s'abandonna à fes réflexions. Il y avoit dans le recit du Lord, qu'elle croyoit défintereffé, tant de vraifemblance, que cette decouverte lui parut le plus heureux évenement de fa vie. Comment cependant concilier tant de fourberie & de déréglement avec un extérieur auffi fimple &

auſſi honnête? elle n'y concevoit rien. Ainſi, le cœur briſé de douleur, enviſageant toute l'etenduë de ſon malheur, ſi Wills étoit réellement tel qu'on l'avoit dépeint, elle ne put de toute la nuit fermer la paupiére.

Le pauvre Wills n'étoit pas plus tranquille; le lendemain il écrivit une longue épitre, où il peignoit avec beaucoup de chaleur à ſa maitreſſe ſon malheur, ſes craintes, & les ſentimens inviolables, tendres & éternels qu'il lui conſacroit pour la vie. Sur le ſoir il ſe rendit au cerf blanc, il y trouva le jeune Johnſon *qui ſe chargea* de ſa lettre; une heure après environ il lui raporta la réponſe ſuivante.

„ Quel cas dois-je faire de vos proteſtations,
„ Monſieur? vous m'en avez déja impoſé. J'a-
„ vois la foibleſſe de croire à votre honneur &
„ à votre probité, vous avez trahi l'un & l'au-
„ tre; ſur quoi donc établirai-je déſormais ma
„ confiance? Johnſon vous conduira demain ici.
„ Je ſerai charmée d'entendre ce que vous avez
„ à alléguer pour votre défenſe, & par quel
„ motif vous avez trompé la trop crédule"

JULIE.

Wills, à la lecture de cet étrange billet, devint

furieux. Mais, contenant pour un moment fa rage; „ Que vous a dit Mifs Harcourt? Johnfon." — „ Qu'elle defiroit vous voir, Monfieur; je dois vous conduire dans le parc par „ une porte fecrette; vous pourrez vous y entretenir en fureté: elle m'a commandé le filence & l'exactitude:" Wills promit de s'y trouver, & étant retourné à fon auberge, il communiqua à fon ami le fatal billet & s'abandonna à toute l'amertume de fon fort. Lawfon auffi défefperé que lui, conjectura que Lord Cotswold avoit parlé. — „ Il ne l'aura pas ofé; „ j'ai des titres fi convaincans contre lui, il „ m'eft fi poffible de dévoiler fa fçélérateffe, „ que certainement il fe gardera bien de m'offenfer. S'il avoit l'audace de m'attaquer dans „ un point auffi délicat, rien ne m'arrêteroit; „ je ne garderois plus aucun ménagement."

Wills dans l'attente du moment brûloit d'impatience; Julie, auffi accablée, trembloit d'être decouverte: enfin notre héros, le cœur palpitant, fe laiffa conduire par Johnfon, & Lawfon refta au village. Quand ils furent entrés dans le parc, le jeune Robert plaça Wills dans l'endroit défigné & s'en fut avertir Mifs Harcourt; il la rencontra, la conduifit auprès de fon amant,

& s'éloigna pour leur laiffer la liberté de s'entretenir.

Se plaignant d'abord du cruel billet qu'il avoit reçu, Wills jura à Mifs Harcourt qu'il ne lui avoit caché aucune circonftance de fa vie, & la conjura de lui apprendre en quoi elle penfoit avoir été trompée. Julie lui rendit fans héfiter le discours de Lord Cotswold. „ Bon dieu! „ s'écria Wills; & la terre porte encore un „ monftre auffi abominable! Mon aimable, „ mon adorable Julie, j'ai connu à la vérité cet „ homme déteftable, j'ai même eu avec lui un „ entretien; mais croyez-moi, c'eft un lâche, „ un vil calomniateur: je le lui foutiendrai, „ & je ferai rentrer dans fon ame fouillée de cri- „ me ce menfonge odieux." — „ Modérez- „ vous, Monfieur Wills, confidérez que vos „ fureurs vont me déceler. Mais, ne pouvez- „ vous m'éclaircir ce miftere?" — „ Pardon „ Mifs Harcourt, je ne le puis; c'eft de fa bou- „ che infâme que je veux arracher l'aveu de fon „ impofture. — „ Je fuis mortifiée, Monfieur, „ que vous ne me jugiez pas digne de votre „ confiance." — „ Oh! de grace, ne me con- „ damnez pas avec tant de légéreté; tu m'es „ plus chere que le fang qui s'agite dans ce cœur

„ malheureux & désespéré. Je te jure, par
„ tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'il n'est rien
„ au monde de ce qui me concerne que je veuil-
„ le te cacher; mais ici, ce n'est point mon se-
„ cret, c'est celui d'une jeune personne respec-
„ table; son honneur en dépend, & je n'ai
„ point la liberté de disposer de ses confiden-
„ ces; mais croyez, oui croyez que Lord Cots-
„ wold vous a trompée." — „ De votre aveu
„ même, une partie de son recit est véritable,
„ pourquoi m'en refusez-vous l'entiére explica-
„ tion?" — „ Je ne le ferai pas, Ma chere
„ Julie, que je n'aie des preuves & que je ne
„ puisse apuyer ma justification de l'aveu même
„ de Lord Cotswold: alors vous saurez tout;
„ mais jusque-là, mille raisons me défendent
„ de parler." — „ En vérité, Monsieur Wills,
„ ce mistere est affreux, vous me rendez bien
„ malheureuse par vos refus: n'importe; plus
„ généreuse que vous, je vous croirai sans preu-
„ ve." — „ Oh! Julie, dans quel état vous me
„ plongez!" — Sa délicatesse & ses égards
pour Sophie Belton & son pere enchainoient sa
langue; mais le desir de se justifier, & d'épar-
gner à la tendre Julie de cruels soupçons alloit
lui arracher son secret, quand Miss Harcourt,

l'œil alerte, vit de la lumiere à quelque distance, & s'entendit apeller. „ Fuyez, dit-elle, fuyez, „ pour l'amour de Dieu, je suis perduë si l'on „ vous voit; allez tout droit devant vous." Elle n'eut pas le tems d'en dire d'avantage; & prenant du côté où elle avoit vû la lumiere, Wills lui tourna le dos & se mit à courir à toutes jambes.

Comme il ne connoissoit point la situation du parc, & qu'il s'étoit éloigné avec Julie de la porte par laquelle il étoit entré, il lui fut impossible de la retrouver. Retourner sur ses pas ou apeller Johnson, c'étoit s'exposer à être vû; il se hâta donc de gagner le mur qu'il étoit sûr de franchir. Il avoit à peine fait quelques pas qu'il crut entendre marcher derriere lui; il s'arrêta, & vit en effet deux hommes dont l'un disoit, *le voila, c'est lui*. Wills s'imagina d'abord que Lord Cotswold, ayant découvert qu'il étoit dans le parc envoyoit ces deux misérables pour l'assasiner, car il le jugeoit capable de tout. Cependant il doubla le pas, & les laissa loin derriere lui. Ceux-ci, désespérant de le suivre, firent retentir d'un coup de siflet les forêts & les montagnes. Notre amant étoit sans armes; s'arrêter, c'étoit

tenter un combat inégal; furtout fi le parc étoit rempli d'autres émiffaires, comme cela étoit probable. Se fentant preffé, & le bruit augmentant à chaque inftant, il fit tant de diligence qu'il arriva fous les murs du parc, & fe crut enfin échappé à la fureur de ceux qui le pourfuivoient; une petite éminence l'aida à grimper; mais quel fremiffement n'éprouva-t-il pas quand, en fautant, il fe trouva entre les bras de quatre hommes qui le faifirent. „ Ah! Ah! maitre „ fripon, nous vous tenons enfin: vous aimez „ donc le gibier? & bien, bien, on vous donne„ ra des cerfs, mais on fe charge de vous en „ préparer la fauce." Wills comprit d'abord qu'on fe trompoit; mais il prévit les fuites de cette méprife pour la malheureufe Julie. Cette réflexion le frappa tellement qu'il s'écria dans un transport dont il ne fut pas le maitre, infortuné que je fuis! que deviendrai-je? —„ Bon! „ dit l'un d'eux, raffurez-vous, vous ne ferez „ que pendu." — „ Et, où allez vous me con„ duire?" — „ Nous vous mettrons en fureté „ pour cette nuit, & demain vous répondrez au „ juge de paix." Ils prirent donc la route qui conduifoit à la maifon de Johnfon.

CHAPITRE XXXIV.

On prépare le procès à deux criminels: Un évenement heureux nait de la sévérité même du juge. Deux personnes que le lecteur connoit déjà reparoissent sur la scene.

Le lecteur attend sans doute l'explication de cet étrange évenement; la voici. On avoit volé, depuis peu, plusieurs cerfs dans le parc du Chevalier: celui-ci furieux avoit offert une recompense à ceux qui attraperoient les coupables. Depuis, nouveaux cerfs tués & volés; la recompense fut doublée, & il arma ses propres domestiques. Malheureusement le pauvre Wills, se voyant poursuivi, avoit dirigé sa course du côté ou l'on avoit remarqué la trace des voleurs. On y veilloit en dehors, & au premier signal, les gardes l'avoient vû monter sur le mur, & l'avoient saisis.

Tandis qu'on le conduisoit en triomphe à la maison du vieux Johnson, il étoit tristement occupé de ses cruelles réflexions. La joie de ses gardes, leurs débats sur le partage de la recom-

penſe, les inſultes de la populace, l'apareil des formalités humiliantes auxquelles il ſeroit expoſé pour ſa juſtification, tout cela disparoiſſoit devant les inquiétudes dont il étoit bourrelé en penſant à Julie. La procédure alloit amener de cruelles découvertes: il étoit accablé en voyant ſa maitreſſe prête à devenir la proie des fureurs de ſon pere & des malignes conjectures de l'envie.

Arrivé à peu de diſtance du village, un des gardes prit les devans, & ſe rendit à la maiſon de Johnſon. „ Eh bien! Maitre, nous en avons „ pris un enfin." — „ Le tenez-vous? dit le „ vieux bon-homme; c'eſt une bonne nouvel- „ le." — „ Oh! parbleu, oui, nous le te- „ nons; nous l'avons pris ſur le fait; on l'ame- „ ne ici."

Quelle fut la ſurpriſe du vieillard à la vuë de Wills escorté & garotté comme un criminel! „ Oh Dieu! s'écria Johnſon, vous vous êtes „ trompés; ce gentil-homme n'eſt point un vo- „ leur. — Gentil-homme ou non, que nous „ importe? nous l'avons pris au ſaut, & préciſément à l'endroit par où l'on a volé les „ cerfs."

En ce moment, Lawſon, allarmé par le bruit,

accourut & vit en frémiſſant la ſituation de ſon ami. Quand on lui eut appris de quoi il s'agiſſoit, il forma d'abord le projet de le délivrer à force ouverte; il lui communiqua ſon idée en françois. Wills s'y oppoſa dans la crainte des ſuites de cette violence. Les gardes, craignant les conſéquences d'une converſation qu'ils n'entendoient pas, propoſerent de s'aſſurer de Lawſon, qui certainement étoit un des voleurs; cela fut d'abord executé; ils étoient maître des portes & de la maiſon; il n'y avoit pas moyen de réſiſter. Lawſon demanda la raiſon d'un procédé auſſi injuſte. — „ Vous nous êtes „ ſuſpect, Monſieur, demain vous direz qui „ vous êtes." Envain le vieux Johnſon proteſta contre la violence qu'on faiſoit à deux gentils-hommes; l'eſpoir du gain les rendit ſourds à toute eſpece de remonſtrance. Le jeune Robert arriva; cette ſcene le confondit. Les gardes, voyant que les priſonniers lui étoient connus, lui permirent d'entrer avec eux dans une chambre, ſur la parole qu'il leur donna de les repreſenter. Johnſon ſe chargeoit de la faute de cet évenement, pour ne s'être pas mis à portée de retrouver Wills & de le reconduire: celui-ci le raſſura. Mais que réſoudre? „ Demain ces

„ gens, dit Robert, vous conduiront chez le
„ juge M. Woodward: mon maitre & milord
„ s'y trouveront; tout fe découvrira; nous fom-
„ mes perdus." — „ Non, je périrai plutôt que
„ de déclarer par quelle voie je fuis entré dans
„ le parc. L'honneur de ma Julie m'eft plus
„ cher que la vie." — „ Il eft certain, repli-
„ qua Johnfon, qu'on peut prouver votre in-
„ nocence; mais cette preuve ne peut qu'avoir
„ des fuites très facheufes." — „ Ma refolu-
„ tion eft prife, dit Wills."

La pauvre Nanny, qui fe trouvoit par hazard alors chez un voifin, rentra au récit de cet évenement chez fon pere, où apprenant que Wills & fon ami étoient les coupables, & perfuadée par le bruit public qu'ils feroient pendus; car c'eft ainfi que de bouche en bouche on avoit décidé la chofe, elle vola toute éplorée à la chambre des prifonniers. Wills lui demanda la caufe de fes larmes: l'ingénuë Nanny confeffa naivement ce qu'elle avoit entendu: notre héros la raffura, &, frappé de cette marque d'affection, lui promit de ne l'oublier jamais. Après s'être un peu remis de leur trouble, ils ordonnerent un petit fouper où Lawfon s'efforça envain d'egayer fon ami.

La ſcene paſſa de la maiſon du vieux Johnſon à celle de Pine-hill; les gardes ne vouloient annoncer leur capture au Chevalier que le lendemain matin; mais le bruit en étoit déja venu au chateau, & comme on étoit à table le ſommelier informa ſon maitre que deux des voleurs étoient arrêtés, & qu'ils devoient être conduits le lendemain chez M. Woodward. „ Eh bien! „ je m'y trouverai, dit M. Lionel, nous les „ entendrons." Julie ne penſoit pas avoir tant de part à cet évenement; mais retirée dans ſa chambre, elle n'en apprit que trop de la bouche de ſa ſuivante. „ Savez-vous, Madame, dit „ Betty; on a pris deux des voleurs: a ce que „ dit John Whittle, l'un d'eux eſt un joli jeune- „ homme, bien habillé, & tel qu'on ne peut „ de ſes deux yeux en voir un plus beau; il a „ tout l'air d'un ſeigneur: pour celui-là, on l'a „ pris comme il ſautoit par deſſus le mur, & „ l'autre chez le compere Johnſon au cerf blanc. „ C'en étoit aſſez pour Julie. Pauvres malheu- „ reux! s'écria-t-elle, en cachant ſon trouble „ ſous l'apparence d'une compaſſion générale, „ Pauvres malheureux! qu'allez-vous devenir?" — „ Vraiment, on dit qu'ils ſeront pendus, & „ nous avons fait la partie de les aller voir." —

„ Cela

„ Cela eſt inhumain, Betty, mais comment
„ étoient-ils vetus?" — „ Oh! Madame, ils
„ ſont très bien habillés. Le joli jeune-homme
„ a un habit d'un bleu clair, & ſes cheveux
„ blonds flottent en boucles ſur ſon col; cela
„ m'étonne; eſt-ce que les voleurs ſont faits
„ comme les autres hommes? — „ Je n'en ſais
„ rien; mais retirez vous, je me deshabillerai
„ ſeule."

Il étoit tems que l'indiscrette ſuivante ſortit; le cœur de Julie étoit tellement oppreſſé, que les larmes qui preſſoient ſa paupiere alloient s'échaper. Dès qu'elle ſe vit ſeule, elle s'abandonna aux plus affreuſes réflexions. „ Voilà
„ donc où je l'ai conduit, ſe diſoit-elle; c'eſt
„ moi qui, en l'attirant dans ce fatal parc, l'ex-
„ poſe à l'infamie & peut-être à la mort; & je
„ ne le ſauverois pas? oui, je le ſauverai, dus-
„ ſai-je me perdre." Sa réſolution fut bientôt priſe.

Elle ſe mit au lit baignée des pleurs que lui arrachoit la triſte alternative où le ſort cruel l'avoit réduite. Agitée; flottant entre la honte, l'amour, l'orgueil & le devoir, elle ne fit que ſanglotter toute la nuit; & ſi la nature fatiguée cedoit un inſtant au ſommeil, des ſonges lugu-

bres la rendoient bientôt à ſon déſeſpoir : elle fut contrainte de ſe lever pour ſe délivrer des phantomes qui aſſiégoient ſon imagination.

Lawſon dormit profondement ; pour notre heros, il n'étoit pas moins agité que ſa Julie ; il ne pouvoit ſupporter l'idée de paroître en criminel devant ſon perfide & déteſtable rival ; c'étoit une dure neceſſité, il falut s'y réſoudre.

Environ ſur les huit heures du matin, ils partirent, escortés de leurs gardes, pour la maiſon du juge de paix. Le bruit de cette expédition avoit aſſemblé tous les habitans : ils paſſerent au milieu d'une foule d'hommes, de femmes & d'enfans ; les femmes ſurtout ſe promettoient bien de voir pendre le joli jeune-homme, quoiqu'il leur inſpirat quelque pitié. C'eſt ainſi qu'ils arriverent chez M. Woodward.

Le Chevalier & Milord ſe préparoient à ſortir pour aſſiſter à l'interrogatoire des deux coupables, quand Julie les pria de la mettre de la partie : ſon pere, à l'interceſſion du Lord, y conſentit.

On n'attendoit plus pour juger les prétendus coupables que l'arrivée du Chevalier Lionel. Il parut enfin : le juge alla au devant de lui ; on fit entrer Miſs Julie dans une chambre, ſon pe-

re & Lord Cotswold fe rendirent au redoutable tribunal; celui-ci dès qu'il aperçut Wills devina aifément qu'il ne s'étoit pas trouvé dans le parc pour tuer des cerfs; mais, après tout s'il étoit prédeftiné à être pendu pour ce crime fupofé, pouvoit-il l'empecher? Le pauvre Johnfon avoit fuivi fes amis, le cœur navré de trifteffe. Mifs Harcourt lui ordonna, comme il alloit affifter à l'interrogatoire, de l'avertir dès que les deux amis pafferoient pour fe rendre en prifon. Le Chevalier Lionel déclara d'abord qu'il avoit perdu plufieurs cerfs; mais qu'il ne pouvoit affurer que les deux perfonnes ici préfentes fusfent les voleurs. Ceux qui avoient faifi Wills, lors qu'il étoit fauté par deffus le mur, firent enfuite leurs dépofitions; & le juge proceda en fommant l'accufé de répondre; fur quoi celui-ci repliqua. „ J'ignore entiérement ce dont on „ m'accufe; on n'allégue autre chofe contre moi „ finon que j'ai franchi un mur; je ne le nie „ pas: mais m'accufe-t-on d'un crime pofitif?" — „ Non! mais, mon ami, vous êtes vio- „ lemment foupçonné. Qui êtes-vous? — „ Gentil-homme. — Comment vivez-vous? — „ De mes revenus. — A combien montent-ils? —

„ A cinquante livres Sterling.—Il faut le prouver.
„ – Je le puis. – Où demeurez-vous? – à Londres.
„ — Qui vous a amené ici? — Le plaisir.
„ — Comment êtes-vous venu? — à pied. –
„ Depuis quel tems y êtes-vous? — depuis peu
„ de jours. – Mais, mon ami, qu'aviez-vous
„ à faire dans le parc du Chevalier Lionel? —
„ Je ne répondrai point à cette question. —
„ Vous refusez donc de repondre? – j'y suis ré-
„ solu. — Eh bien! vous irez en prison? –
„ je suis tout prêt à me soumettre aux loix de
„ ma patrie. – Vous me paroissez un drôle bien
„ endurci; la prison ne vous effraye pas. —
„ Souvenez-vous, Monsieur, qu'un magistrat
„ doit de la douceur & des égards aux criminels
„ même les plus reconnus; prenez donc garde
„ à la maniere dont vous me traiterez, il y a
„ des loix pour vous comme pour moi." —
„ J'ai intention de vous traiter honnêtement;
„ vous ferez bien par conséquent de me dire ce
„ qui vous attiroit dans le parc." — „ Vous
„ perdez le tems, Monsieur; j'ai déja répondu
„ a cette question. — Cela étant, Greffier,
„ expediez son *mittimus*."

En ce moment, un domestique annonça au juge qu'une jeune dame accompagnée d'un sei-

gneur, descendant d'une voiture à quatre chevaux, demandoient a lui parler. Il ordonna qu'on suspendit la procédure, & sortit pour recevoir la visite. C'etoient deux personnes de ses amis: il les pria d'entrer dans un apartement, jusqu'è ce qu'il eut expédié une petite affaire dont il étoit occupé.

Ces deux personnes etoient Sophie Belton & son pere; ils venoient d'hériter d'un parent auprès de qui, comme nous l'avons déja dit, ils avoient été apellés; comme ils avoient quelques affaires à terminer avec M. Woodward, ils s'étoient rendus chez lui. Touché de leurs malheurs & de leurs vertus, leur parent les avoit laissé, à sa mort, maitre de tous ses biens; Sophie étoit donc devenue un parti très considerable.

CHAPITRE XXXV.

Heureuse rencontre: une explication: revers du tableau; un message: le tout contenu dans un seul chapitre.

La porte de la salle d'audience étoit ouverte quand Belton & sa fille passerent; Sophie apperçut M. Wills, & dès qu'ils furent introduits dans l'apartement, elle le dit à son pere. — „ Surement vous vous trompez, ma chere, ré- „ pondit M. Belton." — „ Point du tout, re- „ pliqua le juge, il y a ici un jeune homme qui „ se nomme Wills, & qu'on accuse devant moi „ d'un crime capital." — „ Juste ciel! s'écria „ Belton, mon ami, mon protecteur, mon libé- „ rateur! oh! laissez moi aller; que je le ser- „ re dans mes bras." — „ Ah! Monsieur, ajou- „ ta Sophie, baignée de pleurs, c'est bien le „ meilleur, le plus digne, le plus respectable „ des hommes. Volons, mon pere, volons. — „ Non, dit le juge, je vais vous l'amener; ce- „ ci renferme quelque chose d'extraordinaire." Il alla en conséquence prier M. Wills de le sui-

vre, & lui dit qu'une perfonne demandoit à lui parler. — „ A moi Monfieur! dit Wills; je „ vous fuis." A peine parut-il à la porte de l'apartement, Belton & fa fille étoient déja dans fes bras & l'accabloient de careffes & d'éloges. Il les embraffa avec la plus grande joie; comme ils vouloient le retenir, il leur dit qu'il ne pouvoit pas leur donner ce moment. „ Mais, „ ajouta-t-il en fe remettant, vous arrivez ici „ heureufement; la providence vous à fans dou„ te envoyé pour atteſter mon intégrité. Res„ tez ici, je vous prie, & ne paroiffez point „ que je ne vous envoye chercher. Actuelle„ ment, Monfieur, en s'adreffant au juge, daig„ nez me reconduire où vous m'avez pris."

M. Woodward, devenu plus complaifant, le raffura fur fon affaire. En rentrant dans la falle, ils entendirent des cris, Wills fe retourne, il voit fon adorable julie évanouïe dans les bras de Johnfon. Son fang fe glace, mais bientôt perdant à cette vuë tout ménagement, il vole, il la prend dans fes bras, & la rapelle à la vie par le doux langage de l'amour. Cependant toute la compagnie étoit accouruë, le Chevalier Lionel, & milord Cotswold, demeurerent pétrifiés à ce fpectacle. Dès que Julie aperçut fon

pere, elle ſe leva: ayant fait ſortir tout le monde excepté le juge, ſon pere, Milord, Johnſon, Wills & Lawſon, elle ſe jetta aux genoux de M. Lionel, & lui dit, „ Je vais vous dé„ voiler le miſtere de cette affaire, & quoique „ perſuadée que je vais m'expoſer à toute votre „ colere, je dois au ſoin de ſauver l'innocence „ l'aveu que je vais faire." Remontant alors à l'epoque de ſa connoiſſance avec M. Wills, & continuant par degrés, elle en vint enfin à avouer le motif pour lequel elle l'avoit fait venir dans le parc; elle ajouta qu'etant ſeule coupable, ſeule elle en devoit courir le blâme.

„ Ma chere enfant, dit M. Lionel, pourquoi „ ne m'as-tu pas confié tout cela. Monſieur, „ ajouta-t-il en s'adreſſant à Wills, je vous dois „ beaucoup; vous avez ſauvé ma fille d'un dan„ ger inévitable. Daignez me pardonner le „ chagrin qu'à dû vous cauſer cette mépriſe; „ il n'eſt rien que je ne faſſe pour vous en dé„ domager vous & votre ami."

„ Monſieur, repliqua Wills, tout eſt oublié, „ tout eſt pardonné. Mais il me reſte encore „ une affaire à regler, & c'eſt avec vous, Mi„ lord: vous avez entendu tout ce que vient „ de raporter Miſs Harcourt des discours que

„ vous avez tenu fur mon compte; eh bien!
„ Milord, je puis me vanger enfin, je puis
„ faire retomber fur vous vos lâches artifices;
„ ofez me répondre, avez vous tenu ces dis-
„ cours?" — „ Je ne les défavoue point Mon-
„ fieur, & je les foutiendrai." — „ Homme
„ infâme! ta punition s'approche, & la honte
„ t'attend. Monfieur Woodward, il eft tems
„ d'introduire les deux étrangers qui font dans
„ votre apartement." — „ Le juge fortit. —
„ Monfieur, dit Milord, j'aurai occafion de
„ punir votre infolence." — „ Je faurai vous
„ la préfenter Milord." La porte s'ouvrit;
Sophie Belton s'avançant la premiere, fuivie de
fon pere, n'eut pas plutôt entrevü Lord Cots-
wold, qu'elle jetta un cri d'effroi & s'évanouit.
Son pere la laiffa dans les bras de M. Wood-
ward, Julie la fecourut, elle eut bientôt repris
fes esprits. Rien ne pouvoit adoucir l'indig-
nation de l'honnête Belton; avançant d'un pas
ferme, il aborde le Lord confondu de furprife
& de honte. „ Me connoiffez-vous Milord?
„ oferez-vous envifager un homme qui fut vo-
„ tre victime pour n'avoir pas voulu partager
„ votre baffeffe; vous m'avez facrifié pour me
„ réduire à racheter ma liberté au prix de mon

„ honneur & de celui de ma fille. Nous périssions quand ce vertueux jeune-homme semblable à un génie tutelaire, vint se jetter entre nous & la destruction : il a sauvé mes jours, il a respecté ma fille : loin d'avoir mis un prix à sa générosité, cet homme divin me fuyoit, & je le cherche envain depuis longtems pour lui rendre cet or qu'il a employé à briser les fers sous lesquels votre detestable vengeance bruloit de me voir succomber."

Il s'arrêta, & Wills, présentant *Miss* Belton à Miss Harcourt. „ Voici la jeune personne, „ Madame, dont Lord Cotswold vous à parlé; „ je lui laisse le soin de répondre aux éloges „ que ce digne seigneur à fait d'elle." Milord étoit pétrifié. Belton ne pouvoit s'arracher des bras de son bienfaiteur. „ Ne nous séparons „ plus, lui disoit-il; mon ami, mon fils, demeurez avec moi, ma fortune suffira à tous „ deux, partagez-la, je vous en conjure."

Cette sçene commencoit à devenir trop attendrissante; la reconnoissance du vieillard lui arrachoit des pleurs, il étoit étouffé par ses sanglots. „ Ce jeune-homme dit le Chevalier „ Lionel doit avoir bien des vertus; sans dou-

„ te il eſt doux de ſe voir ſi tendrement chéri." Johnſon ne pouvoit plus ſupporter un ſpectacle ſi touchant, il ſe retira pour pleurer en liberté: avec quel plaiſir il voyoit ſortir du malheur même de ſon bienfaiteur le triomphe de ſon excellent caractere. Il ſe promenoit ſur la grande route; un cavalier s'arrêtant lui demanda s'il n'étoit pas ſur le chemin de Pine-hill. „ A „ qui avez-vous à faire dit Johnſon?" — „ Je „ cherche un gentil-homme nommé M. Wills „ qui doit y être, & a qui il faut que je parle „ abſolument." — „ Il eſt ici, entrez. L'exprès descendit de cheval &, ſuivant Johnſon dans la chambre, il remit à Wills un paquet. Celui-ci après en avoir demandé la permiſſion l'ouvrit: c'étoit une lettre de M. Jefferſon dont le lecteur ſe reſſouvient ſans doute; Wills y trouva un billet de ſa tante conçu en ces mots.

„ Mon cher enfant

„ Si vous voulez me voir encore, hatez-vous; „ je touche à mon dernier moment. Venez „ donc; qu'avant de mourir, je puiſſe vous de- „ mander pardon.

„ Votre affectionnée tante

„ Prisçille Kingley.

„ Me demander pardon! Grand Dieu!' s'écria
„ Wills. Que je parte, que je vole rendre
„ mes devoirs à ma bienfaitrice, à ma mere, à
„ mon tout."

Ayant prié Johnſon d'ordonner une chaiſe de poſte, il informa la compagnie de ce dont il s'agiſſoit: il accepta quelques rafraichiſſemens que le juge lui offrit, il demanda enſuite & obtint la permiſſion de rendre, à ſon retour, une viſite au Chevalier Lionel. La chaiſe fut d'abord prête; mais Lawſon refuſa d'accompagner ſon ami par des raiſons que nous expliquerons. Wills prit congé de la compagnie & tourna en diligence du côté de Londres.

Le juge invita à diner ceux qui reſtoient; le ſeul Lord Cotswold refuſa, &, demandant ſa voiture, il partit chargé de haine & d'opprobre.

Après le diner, le Chevalier deſira ſavoir la vérité de l'hiſtoire ſi fauſſement raportée a Julie; je ne rougirai point, Monſieur, lui dit Belton de faire l'aveu de ma miſère, ſi cet aveu ſurtout peut être utile à mon bienfaiteur: „ je „ vous prie, Sophie, chargez-vous de ce récit." Elle obéit; & expoſa naïvement ce qui s'étoit paſſé. Lawſon termina l'hiſtoire en peignant la généroſité de ſon ami, la conduite de Lord

Cotswold à ſon égard, ſes querelles avec ſa tante; & enfin ſa disgrace ſuite fatale de ſes libéralités: mais, ajouta-t-il, j'espère que ces derniers momens vont apporter quelque révolution dans l'état de ſes affaires, & qu'à ſa mort la tante reparera ſes injuſtices. Il raporta enſuite les diverſes avantures de leur voyage, & tout contribuoit à élever le caractere de notre héros.

Chacun des convives donna, ſelon ſon inclination, ſon ſentiment ſur les différens evenemens de cette hiſtoire, mais ſur les éloges de Wills tous ſe réuniſſoient. Belton voyant dans Lawſon un ami de ſon bienfaiteur, l'invita à venir chez lui: il y conſentit. M. Lionel le pria à ſon tour de lui rendre quelques viſites à Pine-hill, Lawſon l'aſſura qu'il ſe feroit un devoir de lui préſenter ſes reſpects, ainſi qu'à l'aimable Julie.

CHAPITRE XXXVI.

Retour sur les evenemens passés. Histoire de Mac-Grégoire. Scene lugubre.

Tandis que Wills se hâte de gagner Londres; il est necessaire que nous instruisions nos lecteurs des heureuses révolutions qui y font desirer sa présence.

Aussitôt que Mac-Grégoire eut si heureusement reussi a faire chasser Wills de la maison de sa tante, il employa ses efforts à s'y établir en sa place. On ne peut nier qu'il ne fut très agréable à Miss Kingley; sa prudence, son oeconomie, sa frugalité, ou plutôt son avarice le lui rendoient très cher; elle écoutoit avec plaisir ses protestations de tendresse; mais telle que fut sa prévention en faveur du capitaine, son manque de fortune étoit un obstacle qui l'éloignoit prodigieusement de l'objet de ses desirs. Miss Kingley, comme si elle n'avoit eu que quinze ans, temporisoit de jour en jour; envain le capitaine s'épuisoit à lui témoigner son ardeur; il ne put la déterminer à combler ses

vœux; autant il avoit de raiſon pour deſirer que l'affaire ſe terminat promptement, autant elle en faiſoit valoir pour la différer. Cet état d'incertitude ne laiſſa pas que de durer fort longtems, quoique les voiſins dans leur penetrante ſagacité euſſent déja décidé, conclu, & presque conſommé le mariage.

M. Jefferſon avoit toujours conſervé de tendres ſentimens pour notre héros; ſouvent il s'étoit efforcé d'apprendre par des queſtions adroites les motifs de ſa disgrace; mais la tante gardoit inviolablement le ſecret; elle ſe contentoit de répondre que ſon neveu, devenu libertin & incorrigible, s'étoit malgré-elle éloigné de la maiſon. Mac-Grégoire ordinairement préſent à ces converſations, ne manquoit pas d'appuyer, de preuves & d'exemples, ſur les ſuites funeſtes d'une jeuneſſe déréglée; Jefferſon remarquoit fort bien que le zèle fervent du capitaine ne ſervoit qu'à nourrir la diviſion entre la tante & le neveu; il concluoit donc que cet homme intéreſſé à écarter le pauvre Wills, avoit fait jouer, pour le perdre, quelques machines ſecrettes: mais il n'étoit pas aiſé de deſabuſer Miſs Kingley, entiérement devouée au capitaine.

Le hazard où plutôt une ſage & infaillible

providence conduisit, & dénoua enfin cette intrigue. On fit apeller un jour Jefferson pour assister au lit de mort une pauvre malheureuse: il s'y rendit dabord: il vit, étenduë sur un grabat, une femme qui, malgré l'age & les ravages de la maladie, conservoit encore quelques restes de beauté, & malgré le desordre de ses vetemens, un air de noblesse dans ses manieres. Il lui demanda avec bonté si elle avoit quelques affaires particulieres à lui communiquer. „ Helas! Monsieur, dit-elle je suis une malheu„ reuse: ma folie, ma crédulité & les artifices „ du plus scélerat des hommes, m'ont plongée „ dans l'état affreux où vous me voyez." — „ Votre nom, Madame." — „ Mon nom est „ Tulford; & je l'ai changé, pour ma perte, „ en celui de Mac-Grégoire." — „ C'est, je „ pense, Madame, le nom de votre mari?" — „ Oui, Monsieur. Eh! pourquoi l'ai-je vû." Jefferson après quelques autres questions fut convaincu que cet époux cruel n'étoit autre que l'individu Mac-Grégoire, courtisan assidu de Miss Kingley. Pour ajouter encore à sa conviction, il se fit raconter l'histoire de la dame. A ce recit, le bon curé se sentit emu d'indignation; mais prévoyant qui cette découverte se-

roit

roit avantageuſe à ſon jeune ami, il n'epargna rien pour ranimer le courage de la malade: il lui laiſſa quelqu'argent pour ſes beſoins, & promit de lui amener quelques bonnes dames du voiſinage pour l'aider & la conſoler. Il vola enſuite à ſa maiſon où il fit part à ſa femme de ce qu'il venoit d'entendre. Comme elle avoit quelque pouvoir ſur l'eſprit de Miſs Kingley, elle s'engagea à aller l'informer de cette aventure, & la déterminer à les accompagner le ſoir même chez Mad. Mac-Grégoire. Mad. Jefferſon n'avoit pas perdu le gout des récits; c'étoit pour elle une agréable commiſſion, elle s'en acquitta ſi bien qu'elle perſuada ſans peine la bonne tante à faire avec eux la partie; celle-ci fit donc venir une voiture, prit en paſſant M. Jefferſon & tous enſemble ſe rendirent chez la malade: elle étoit un peu mieux; Miſs Kingley lui offrit de fort bonne grace quelques cordiaux qu'elle avoit apporté: enſuite Jefferſon lui ayant témoigné que les dames ſeroient charmées de lui entendre répéter ſon hiſtoire, elle commença ainſi.

„ Il y a environ quatre ans que je vis pour
„ la premiere fois le capitaine Mac-Grégoire;
„ je ne connus, helas! que trop tard, ſon ca-

„ ractere. Il n'eſt pas beſoin de vous nommer
„ le lieu de ſa naiſſance; on le reconnoit aux
„ maximes de frugalité qu'il débite, & qui ſont
„ les principaux actiomes du peuple de ce royau-
„ me. Il obtint, par la protection d'un ami,
„ un drapeau dans un régiment de nouvelle-le-
„ vée: dans cet état, où les autres trouvent à
„ peine de quoi ſubſiſter de leur paye, il eut
„ le ſecret d'epargner: il s'étoit rendu néceſſai-
„ re à tous ſes camarades par ſon attention à
„ découvrir & à flatter leurs foibleſſes: ceux
„ qui donnoient dans le libertinage, il les y
„ plongeoit encore davantage, en procurant
„ des objets à leurs déréglemens: aux prodi-
„ gues, il fourniſſoit des ſecours ruineux, &
„ paroiſſoit les obliger en les dépouillant. Il
„ étoit joueur; ſon ſang-froid lui donnoit un
„ grand avantage ſur les jeunes-gens bouillans &
„ impétueux; il ſavoit en profiter. Il avoit
„ eu deux affaires, l'une pour la femme d'un
„ ſergent, qui lui couta une partie de cet argent
„ acquis par des baſſeſſes: l'autre avec un jeu-
„ ne ſeigneur vis a vis duquel il s'étoit com-
„ porté lachement, ce qui parut d'abord éloig-
„ ner de lui les autres officiers; mais comme
„ ſon procédé étoit équivoque, & qu'il eut l'art

„ de le colorer, on n'étoit pas encore bien
„ convaincu de la noirceur & de la lâcheté de
„ ſon ame. Honteux cependant de ſe voir par-
„ tout rejetté, il vint à Londres; il esperoit
„ à l'aide de quelques expreſſions d'honnêteté,
„ dont il s'étoit fait un répertoire, féduire les
„ hommes, & ſe faire des amis: il ne ſe trom-
„ poit pas. Les ames franches & généreuſes ne
„ ſont pas les plus recherchées: bientôt il ſe
„ vit accueilli. Néanmoins ſes artifices n'a-
„ voient encore rien produit pour ſa fortune,
„ lorsqu'il fit connoiſſance avec moi. J'étois veuve
„ & déja d'un certain âge; un jeune officier nom-
„ mé Davis me recherchoit; je vous avouerai
„ même que je l'aimais, & que j'avois conſen-
„ ti à l'épouſer. J'en rougis: quelle folie en
„ effet d'espérer à mon âge de fixer un jeune-
„ homme qui épouſoit plus ma fortune que moi-
„ même! J'avois à peu près cinq mille livres;
„ Je dois au reſte rendre juſtice au jeune Davis;
„ quoiqu'un peu léger, il étoit honnête; & s'il
„ eut profité de mes biens pour rétablir ſes af-
„ faires, au moins m'en auroit-il dédomagé par
„ ſes complaiſances. Le jour de notre mariage
„ étoit fixé; comme je demeurois alors dans le
„ Comté d'eſſex à quelque diſtance de Londres,

„ il avoit lui-même proposé d'avance le tems le
„ plus commode pour lui afin de regler nos
„ conventions. La plus grande partie du jour
„ étoit déja écoulée sans que j'entendisse par-
„ ler de lui : enfin sur le soir, Mac-Grégoire
„ vint de la part de son ami me faire des excu-
„ ses ; je le reçus comme quelqu'un que je
„ croyois en effet l'ami de mon futur époux :
„ il me parla avec un air si mistérieux que j'en
„ conçus quelques inquiétudes : je le pressai de
„ me déclarer la cause de cette absence ; il m'al-
„ légua des affaires survenues ; enfin glissant,
„ sans affectation, quelques propos sur l'impru-
„ dente & folle prodigualité des jeunes gens,
„ il sçut me donner des soupçons que je voulus
„ absolument éclaircir. Il feignit d'abord d'hé-
„ siter ; mais enfin, paroissant vaincu par mes
„ sollicitations, & ne voulant pas, disoit-il,
„ que je devinsse la victime d'un homme aussi
„ perfide, il me le peignit comme un vil dé-
„ bauché qu'un premier mariage n'avoit pû cor-
„ riger, & qui étoit noyé de dettes : il s'offrit
„ ensuite, par un excès de tendresse pour moi,
„ à me prouver qu'au moment même Davis ve-
„ noit d'être arrêté ; il ajouta que, si je pre-
„ nois des engagemens avec lui, mon bien se-

„ roit inévitablement la proie de ſes créanciers.
„ Ces faits, artificieuſement préſentés, me mi-
„ rent dans une fureur difficile à décrire. Le
„ lendemain étoit le jour fixé pour nos noces :
„ Mac-Grégoire me fit convenir que ſi Davis
„ manquoit au tems preſcrit, ce ſeroit une preu-
„ ve contre lui à laquelle je ne pourrois me re-
„ fuſer. Il revint donc dès le matin; Davis ne
„ parut point : que vous dirai-je enfin? irritée
„ contre la prétenduë perfidie de mon amant;
„ ſéduite par l'honnêteté apparente de Mac-
„ Grégoire; dans cet inſtant fatal, & à l'autel pré-
„ paré pour ſon ami, je lui donnai la main.
„ Bientôt il ne garda plus aucun ménagement;
„ je fus reléguée dans un lieu éloigné de la ca-
„ pitale & de mes amis : ayant eu la foibleſſe
„ de le laiſſer maitre de mon bien, il me de-
„ pouilla & m'abandonna dans la plus affreuſe
„ miſére. J'aurois du prévoir, par ſes proce-
„ dés cruels envers moi, les ſuites funeſtes d'u-
„ ne union ſi malheureuſe. J'avois déja appris
„ tout ce que je viens de vous dire de ſon ca-
„ ractere; je ſavois même que Davis avoit été
„ arrêté à ſa requête, & qu'il avoit lui-même
„ ruiné ce jeune infortuné pour ſe procurer les
„ moyens de me ſéduire : il n'y à, helas! que

„ trop reuſſi : après avoir enduré tout ce que la „ pauvreté & le beſoin ont de plus affreux, j'ai „ fait un dernier effort pour me transporter ici, „ & obtenir quelques ſecours. Mes parens & „ mes amis, que ce mariage ridicule a privés de „ mes biens, m'abandonnent. Voila ma dé- „ plorable hiſtoire. J'ai commis une impruden- „ ce; mais, mesdames, j'en ſuis cruellement „ punie."

Miſs Kingley contenoit à peine toute ſon indignation pendant ce réçit. Elle s'informa du lieu où ils avoient été mariés; prenant alors congé de Mad. Mac-Grégoire elle lui promit de revenir le lendemain. Elle pria M. Jefferſon de ſe rendre en poſte dans l'endroit qu'avoit indiqué l'épouſe du capitaine, pour s'aſſurer de la vérité; car comme elle attendoit ſon ſçélerat le jour ſuivant, elle vouloit que cette affaire fut d'abord terminée. On envoya un apothicaire pour prendre ſoin de la malade. Jefferſon qui voyoit combien cet éclairciſſement pouvoit influer ſur le ſort du neveu, partit dès le ſoir même: il revint le lendemain matin muni d'un certificat authentique du mariage d'Alexandre Mac-Grégoire avec Eliſabeth Tulford. Miſs Kingley pâlit à la vüe de ce titre. „ Oh! Monſieur

„ Jefferson, s'écria-t-elle, à quel abime je viens
„ d'echaper! l'infame! combien de maux j'ai
„ fait souffrir à mon pauvre Frank! mais, je
„ vois arriver cet insigne fourbe; je déguiserai
„ mon ressentiment. Il ne me reste, pour l'ac-
„ cabler, que le moyen qu'il a employé pour
„ me tromper, l'hipocrisie. Je le prierai de
„ nous accompagner chez la malade, & nous y
„ menerons aussi Mad. Jefferson."

Mac-Grégoire loin de prévoir l'orage qui s'amassoit sur sa tête, entra d'un air riant, & présentant la main à son *bon ami* Jefferson, car c'est ainsi qu'il l'apelloit, il lui démanda où étoit la maitresse de la maison? celui-ci répondit qu'elle s'habilloit. Miss Kingley parut, &, saluant le capitaine, elle témoigna être fort contente qu'il fut venu si à propos pour l'accompagner. Il s'inclina en signe d'approbation, on entendit la voiture s'arrêter à la porte, la compagnie y monta, & l'on prit, chemin-faisant, Mad. Jefferson. Arrivés à la maison de la malade, Miss Kingley prit les devants pour preparer Mad. Mac-Grégoire à voir son mari; elle la pria ensuite de se tenir dans un petit cabinet voisin jusqu'à ce qu'on la fit apeller, ces dispositions étant faites, elle introduisit la compagnie. Jef-

ferfon, qui entra le dernier, fe tint debout à la porte; des que le capitaine fut affis, Miff Kingley demanda à M. Jefferfon comment fe trouvoit alors Mad. Mac-Grégoire. —„ Elle eft mieux, „ Madame. Enrrez notre malade, entrez. La „ porte du cabinet s'ouvrit, & la femme du ca- „ pitaine parut."

Ce fut pour l'ecoffois un coup de foudre contre lequel il n'étoit pas en garde; il prit cependant fon parti, & réfolut de foutenir le choc en homme aguerri; ainfi quoiqu'à demi déconcerté, il parut n'avoir aucun intérêt à ce qui fe paffoit. Il fe fit un filence de quelques momens; enfin la malade s'adreffant à fon mari; „ Je „ crois M.Mac-Grégoire que vous êtes fort furpris „ de me trouver ici." — „ D'où naitroit ma „ furprife, Madame? je n'ai pas l'honneur de „ vous connoître." — „ Vous ne me connoif- „ fez pas, Monfieur? doutez-vous que je puif- „ fe prouver les malheureux engagemens que „ j'ai contracté avec vous." — „ C'eft une „ chofe impoffible dit l'intrépide capitaine." — „ J'ai cependant ici dequoi vous confondre," repliqua Mifs Kingley tirant alors le certificat de fa poche. — „ Reconnoiffez vous ce traité?" — „ J'avoue avoir figné quelque chofe d'a peu-près

„ femblable autrefois ; mais la femme eft morte."
— „ Non, Monfieur, interrompit Jefferfon,
„ voila la dame dont il eft parlé dans l'acte, &
„ nous trouverons bien moyen de prouver fon
„ identité." — „ C'eft une fourbe, s'écria
„ Mac-Grégoire grinçant les dents de rage."
— „ Eh bien, Monfieur, reprit Mifs Kingley, nous la ferons punir. Sans doute il vous
„ eft facile de prouver où & quand votre femme eft morte: je m'affurerai de celle-ci, &
„ dès que la fourbe fera atteftée, je vous donnerai la main, mon digne capitaine. Préparez vous, Madame, à venir avec moi; cet
„ honnête-homme nous accompagnera; au refte, mon cher Monfieur, vous comprenez que
„ je vous verrai toujours avec plaifir."

Le ton ironique dont elle prononça ces paroles déconcerta entierement l'ecoffois; il tempêta, jura, & menaça envain; ce fut contre lui un nouveau titre de conviction. Ils fortirent tous enfemble. Mifs Kingley fit monter Mad. Mac-Grégoire dans la voiture & invita fon digne époux à la fuivre. „ Non, que
„ le diable vous emporte tous! le fort de cette
„ vieille coquine vous fait connoître affez quel
„ eut été le vôtre! mais, damnation! vous
„ m'êtes échappée." — A ces mots, étouffé

par la rage; il prit, à course, le chemin de Londres; & depuis, on ne l'a plus revû en Angleterre.

Miss Kingley, ne pouvoit trop en effet remercier la providence qui l'arrachoit aux piéges de ce vil sçelerat. Elle consola Mad. Mac-Grégoire, & lui offrit une retraite dans sa maison, que celle-ci accepta avec reconnoissance. „ Actuellement, dit-elle, il me restera un souvenir bien humiliant de ma folie; mais combien „ coute-t-elle peut-être de larmes à mon pauvre „ Frank! mon cher Jefferson, excusez si je vous „ donne encore de l'embarras; il faut me trouver mon neveu; je veux le voir; je veux lui „ faire oublier tous les maux que je lui ai fait." — „ Je n'ai jamais reçu de commission plus „ agréable, Madame; le pauvre enfant! on „ vous l'avoit peint avec des couleurs bien noires; je ne me reposerai point que je ne l'aie „ trouvé." Toutes ses recherches furent vaines.

Miss Kingley n'avoit point étouffé le germe de ses sentimens pour son neveu. La main de l'avarice, les insinuations de Mac-Grégoire, en avoient altéré dans son cœur la pureté; ils se reveillerent avec une nouvelle ardeur, & parurent embrâser toutes les facultés de son ame. El-

le se frappa de l'idée que son neveu avoit quitté le royaume; qu'il erroit dans la misère, & que peut-être ses procédés injustes l'avoient réduit au désespoir. Cette idée l'affecta tellement qu'elle en tomba malade. Jefferson, renouvella alors ses recherches. Il decouvrit les personnes chez qui Wills logeoit, & quelques-unes de ses sociétés de caffé; il leur fit comprendre combien il étoit interessant pour le jeune-homme de paroître en ce moment; sur ces raisons on se détermina à lui indiquer l'endroit où il étoit. Cet ami zélé fit partir d'abord l'exprès que nous avons vû arriver chez M. Woodward; il retourna ensuite apprendre à Miss Kingley le succès de ses recherches.

Sa maladie empiroit tous les jours; l'image des maux qu'enduroit son neveu; la honte de son égarement affecterent son esprit, & la réduisirent aux dernieres extrêmités. Dans la crainte de mourir avant de pouvoir réparer son injustice, elle fit apeller un notaire. & institua son neveu son légataire universel & executeur testamentaire. Elle devint plus mal; les medecins déclarerent qu'elle avoit tout au plus un jour à vivre. M. Jefferson ne la quittoit pas; elle lui témoignoit tout ce que la privation de

ſon cher Frank lui faiſoit ſouffrir. Il arrive: il ne s'étoit pas arrêté un inſtant. La nouvelle du danger de ſa tante, avoit fait disparoître le ſouvenir de ſa disgrace; il ne voyoit plus que la tendreſſe & la généroſité dont elle l'avoit comblé pendant ſon enfance. Miſs Kingley, au nom de ſon neveu treſſaillit. Il approcha de ſon lit le cœur briſé de douleur. „ O! mon enfant, dit la tante expirante; je „ t'ai vû; je meurs ſatisfaite; mais, me par- „ donneras-tu? oh! en verité tu le dois." — Ciel! s'écria Wills tombant à genoux auprès de ſon lit, & inondant de ſes larmes la main qu'il preſſoit dans les ſiennes; „ Que me par- „ lez-vous de pardon! c'eſt moi qui implore „ votre indulgence: dites, dites que vous me „ pardonnez." — „ Oui, mon ami! oui, mon „ cher Frank, je te pardonne de tout mon „ cœur. J'ai réparé autant que je le pou- „ vois le mal que je t'avois fait; Ah mon „ cher enfant, ce ſouvenir cruel vit encore; „ oui! il eſt gravé dans mon cœur."

„ Oubliez-le, oubliez-le, ma chere, ma tou- „ jours reſpectable tante, dit le tendre Wills „ pénétré de douleur; jamais vous ne me fi- „ tes que du bien; je ſuis comblé de vos bien-

„ faits." — „ Laiſſons cela, Frank; vous êtes
„ maître de mon bien: il s'eſt augmenté dans
„ mes mains. Je n'ai rien à vous recommen-
„ der, ſinon de faire à Mad. Mac-Grégoire
„ une rente viagere de cinquante livres. M.
„ Jefferſon vous en dira la raiſon; cet hom-
„ me reſpectable eſt votre ami, ayez en ſoin."
Ici la parole expira ſur ſes lèvres: Wills la crut morte; cependant ayant apellé du ſecours, ſon ame prête à s'envoler fit encore un effort; il étoit aſſis à ſon côté; il preſſoit ſa main; elle parut ne reprendre la parole que pour lui faire un dernier adieu. Se recommendant enſuite à ſon créateur, les yeux attachés ſur ſon cher neveu, elle expira ſans agonie.

CHAPITRE XXXVII.

Chute humiliante d'un des acteurs à Pine-hill. Deux mariages terminent le chapitre & l'histoire.

Wills pleura ſincérement la perte de ſa tante. Il apprit de M. Jefferſon l'hiſtoire de Mad. Mac-Grégoire, & la conduite de ſon indigne époux:

son ame honnête se refusoit à croire tant d'horreurs. Il executa ponctuellement en faveur de cette malheureuse les volontés de la défunte; mais elle ne jouit pas longtems de ses bienfaits. Les funerailles de Miss Kingley se firent avec pompe & magnificence; elle fut inhumée dans le tombeau de ses sœurs.

En examinant les papiers de la succession, il se trouva maitre d'un fond de six cens livres sterling de rente, & de quatre vingt-cinq mille livres St. en contrats. Miss Kingley avoit encore herité, depuis ses brouilleries avec son neveu, de vingt mille livres que lui avoit légué un parent de la province; Wills ne connut cette addition de fortune qu'après la mort de sa tante. Dès qu'il eut pris le deuil & qu'il l'eut fait prendre à ses domestiques, il revola auprès de sa Julie. S'etant muni d'habits, de linge & de mille autres choses, dont il prévoyoit que Lawson auroit grand besoin, il courut en poste du côté de Pinehill. Mais nous l'y devancerons pour rendre compte de ce que s'y étoit passé en son absence. On desire sans doute de savoir d'abord les raisons qui ont empêché Lawson de suivre son ami; ce ne fut certainement pas indifférence pour notre héros; mais il lui parut plus doux de de-

meurer auprès de Sophie Belton, qui lui avoit fait enfin connoître le véritable amour.

M. & Mifs Belton alloient fouvent au chateau de Pine-hill. Les deux jeunes demoiselles étoient devenuës intimes. Le Chevalier Lionel avoit tout à coup changé de caractere : on le vit affable & généreux ; il fçut faire respecter fon rang & fa dignité ; en l'oubliant, & en perdant cette infupportable hauteur qui rebutoit tous ceux qui l'approchoient. Une révolution auffi fubite n'eft pas, nous l'avoüons, dans l'ordre des vraifemblances ; nous devons donc affigner les circonftances qui la produifirent.

Le Chevalier Lionel maltraité d'abord par la fortune, s'étoit attaché à une maxime fauffe mais féduifante, c'eft que s'il parvenoit à pofféder de grands biens, ils lui tiendroient lieu de mérite, & le feroient aimer. Une partie de fes vœux s'accomplit ; mais il apprit par expérience qu'un homme puiffant peut forcer le respect, & femer la crainte autour de lui, & que l'amour ne fe commande pas. La dureté de fes manieres, fon égoisme orgueilleux le rendirent longtems un objet de terreur & de méfiance. Il ne manquoit pas de bon fens : depuis peu il s'étoit appliqué avec fuccès à la lecture ;

enfin la fcene chez M. Woodward & le triomphe de Wills lui avoit montré le chemin des cœurs. „ Ce jeune-homme, fe dit-il, a fu trouver, à „ peine poffeffeur du neceffaire, le moyen de „ faire du bien; il eft adoré: la mifére l'at- „ tendrit, il la confole: de combien de fleurs „ fes jours font femés, tandis que, malheureux „ que je fuis! la fureur d'accumuler ne m'a pro- „ duit que des épines: non, je ne rougirai „ point de m'inftruire." Le Lord Cotswold lui parut alors un monftre à qui fon aveuglement alloit livrer fa fille comme une victime devouée au malheur & à l'opprobre: il s'applaudit de la voir échappée à des nœuds fi mal affortis. Sa conduite changea donc; & le fuccès répondit à fes defirs; il vit bientôt la confiance & l'eftime briller dans tous les yeux; on l'approchoit avec joie; on le fervoit avec zéle: il n'avoit eu jusques là que des esclaves, il trouva des amis.

Lawfon, qui d'abord n'avoit été accueilli qu'en faveur de fon ami, fut bientôt fêté pour lui-même, il avaloit à longs traits l'amour dans les yeux de Sophie; elle eut préferé notre héros s'il n'eut pas été engagé ailleurs; mais en perdant l'espoir de s'attacher à lui, elle fe trouva

plus

plus dispofée à répondre aux vœux de fon tendre adorateur.

Wills arriva à Pine-hill, & fut reçu de M. Lionel comme un fils. „ Vous avez fauvé ma „ fille, Monfieur, lui dit-il, c'eft à vous à „ faire le bonheur de fa vie." Notre amant transporté de joie reçut avec la plus vive reconnoiffance un bien fi défiré & fi précieux: il apprit enfuite au chevalier le changement qui venoit d'arriver dans fa fortune: celui-ci l'en félicita, ajoutant qu'il alloit lui envoyer Julie pour lui en faire auffi fon compliment. Elle parut belle comme la fleur du matin, & l'aborda en rougiffant: Wills la ferra dans fes bras avec un transport timide & respectueux, & cueillit fur fes lèvres de rofe un baifer accordé fans réfiftance. A vous qui connoiffez l'amour, & qui, dans ce moment peut-être, puifez le bonheur dans les regards d'un objet tendre & chéri, c'eft à vous feuls à fentir tout ce qu'éprouva, dans ces momens raviffans, le couple paffionné & vertueux. Pour nous, nous tirerons le rideau fur une fçene qui doit être fentie, & qu'on ne peut décrire.

Wills au comble de fes vœux préfenta à fa Julie un magnifique écrain qu'elle reçut des mains

de l'eſtime & de l'amour: M. Lionel admira l'élégance, le goût & la richeſſe de ce préſent: le plaiſir étinceloit dans les regards de Miſs Harcourt en déployant ce trophée élevé à ſes charmes, & offert par la tendreſſe. M. Belton, ſa fille & Lawſon arriverent à Pine-hill, & alors ils parurent tous ne faire qu'une famille unie par l'amour, l'amitié, l'eſtime & la vertu. On ne s'entrenoient que du bonheur prochain des deux couples dont l'auguſte cérémonie alloit conſacrer la félicité.

Cependant Lord Cotswold voyoit avec dépit & indignation le triomphe de ſon rival. Le changement de ſa fortune, les préparatifs qu'on faiſoit à Pine-hill pour l'unir à Julie faiſoient fermenter dans ſon ame atroce les poiſons de l'envie & de la vengeance. Sous prétexte donc de demander raiſon des inſultes qu'il avoit reçuës, il envoya au chateau un Gentil-homme chargé d'un billet, dans lequel il marquoit à notre héros l'heure & le lieu du rendez-vous où il l'attendoit avec un ſecond: Wills promit de s'y trouver: ayant communiqué l'appel à Lawſon, ils partirent le lendemain, & trouverent le Lord déja ſur le champ de bataille. „ Quelle „ eſt la raiſon de votre Cartel? Milord." —

„ Votre insolence, Monsieur, & vos préten-
„ tions sur Miss Harcourt." — „ Non, non,
„ reprit Wills, c'est à moi à punir vos insultes
„ & vos calomnies: quant à Miss Harcourt,
„ quiconque ose y prétendre doit m'arracher
„ la vie; & tant qu'un reste de sang agitera mon
„ cœur, je defendrai mes droits."

Ils mirent l'épée a la main: les seconds tente-
rent quelque voies de reconciliation; le Lord
Cotswold jura qu'il ne quitteroit pas la place
qu'il n'eut lavé dans le sang de son rival l'op-
probre dont il l'avoit couvert. Wills pria Law-
son de s'éloigner, & le combat s'engagea. La for-
tune se montra d'abord égale; notre héros reçut
la premiere blessure: mais l'épée glissant sous son
bras, ne fit que l'effleurer: le Lord n'ayant pas
dégagé assez tôt pour se mettre en garde contre
la vivacité de son adversaire, Wills le pressa,
marqua une feinte & le désarma. „ Vous êtes
„ né, Monsieur, pour triompher de moi, dit
„ le Lord en rougissant; je cede à votre ascen-
„ dant: je vais m'éloigner d'un lieu où votre
„ bonheur me rapelleroit sans cesse votre gloire
„ & ma honte." Il quitta le champ de ba-
taille; & peu de tems après le royaume. Wills
fit panser sa blessure; elle étoit très légére; un

ſeul appareil la guerit : il esperoit que la choſe demeureroit ſecrette. Lawſon apprit à ſon ami l'état de ſon cœur, celui-ci lui promit de l'appuyer de tout ſon pouvoir.

Leur abſence avoit mis le trouble dans la famille à Pine-hill ; Sophie & Julie ſurtout étoient dans la plus cruelle inquiétude, toutes deux ſe communiquoient leurs allarmes. M. Lionel, quoiqu'auſſi peu tranquile qu'elles, s'efforçoit de les raſſurer en leur perſuadant qu'ils n'étoient ſortis que pour les ſurprendre par quelque nouvelle galanterie : leur retour ramena le calme & les plaiſirs. M. Lionel preſſa Wills en particulier de lui apprendre le motif de ſon abſence ; celui-ci le lui avoua avec quelques répugnance & lui recommanda le ſecret. Cependant quelques domeſtiques ayant vû la voiture de Milord s'éloigner en diligence, le bruit s'en répandit ; Julie devina la vérité, elle en fit de tendres reproches à ſon amant, & le pria de ne plus expoſer une vie dont la ſienne dependoit : Wills pénétré l'aſſura que ce feroit la derniere fois qu'il l'affligeroit. Tout étant enfin apaiſé, il preſſa fortement le bonheur de ſon ami : Sophie n'y paroiſſant point oppoſée. M. Belton y conſentit & on fixa le jour pour la double cérémonie.

Ce jour tant desiré arriva enfin, & ouvrit aux deux amans une carriere de bonheur inaltérable : tous les habitans partagérent les plaisirs de cette fête. Le spectacle touchant de la joie pure de leurs enfans ranimoit les deux vieillards. Wills aussi fortuné qu'un homme peut l'être ; Wills reconnaissant des bienfaits de la providence répandoit sa félicité sur tout ce qui l'environnoit ; son aimable compagne partagea ces soins bienfaisans, jusqu'au moment où l'amour ayant doublé son être, elle se vit obligée de modérer ses éxercices ordinaires.

L'opprobre & la misère marchent d'un pas égal avec le vice ; les soucis dévorans & les remords veillent dans l'ame de l'avare pour la déchirer ; le mensonge rampe lâchement, la lumiere le blesse ; il s'envelope envain dans les ténèbres, tôt ou tard le masque tombe & le sceau de la honte est éternel ; on ne viole pas impunément la vérité. Mais celui dont le cœur droit & sincere se livre au bien par principe & par goût ; celui qui voit sa conscience lui sourire sans cesse ; celui qui ressent & soulage les malheurs de la vertu & du mérite languissant & oublié ; celui en un mot qui, ennemi

du crime, n'en adoucit pas moins les chagrins, éternels vengeurs de la vertu, dans le cœur du coupable; l'homme juſte, indulgent & modeſte coule dans la paix des jours reſpectés, même du méchant; le bonheur veille à ſes côtés, & les plaiſirs couronnent de fleurs la trâme de ſa vie.

F I N.

7/85
E01-1-

① π', A-Z⁸, M⁶
② π', A-M⁸, N²

pseudo - Goldsmith